ÉTUDES HISTORIQUES SUR DANTE ALIGHIERI ET SON ÉPOQUE...

I. Sausse-Villiers





54

ÉTUDES HISTORIQUES

SUR

DANTE ALIGHIERI

ET SON ÉPOQUE.

ÉTUDES HISTORIQUES

SUR

DANTE ALIGHIERI

ET SON ÉPOQUE,

par

SAUSSE-VILLIERS,

MEMBRE DE L'INSTITUT HISTORIQUE, EMPLOYÉ DE L'ADMINISTRATION DES DOMAINES.





AVIGNON,

Typographie de Théodore Fischer aîné, rue des Ortolans, 4.

1850.

DÉDIÉ

A MES COLLÈGUES ET AMIS

DE L'ADMINISTRATION DE L'ENREGISTREMENT ET DES DOMAINES.



Messieurs et chers Collègues,

J'ai voulu vous offrir et vous dédier ce faible ouvrage. Parcourant la même carrière, soumis aux mêmes devoirs, animés des mêmes espérances, il doit nécessairement exister entre nous un peu de cette sympathie qui lie entr'eux les hommes de cœur, et c'est à l'abri de ce sentiment que j'ai espéré que vous accepteriez cet hommage.

Assez ancien dans nos rangs pour y compter de nombreux amis, je me suis reposé surtout sur leur indulgence pour accueillir mon livre avec intérêt. Que si des loisirs trop longs m'ont engagé dans l'étude des bonnes lettres, je regrette moins, à cause des consolations qu'elles me donnent, l'avancement qu'elles m'ont enlevé, mais je crois aujourd'hui qu'il vaut mieux accepter nos

devoirs dans toute leur étendue, que de se livrer à des études et des méditations étrangères, toujours trompeuses, souvent inutiles.

Les miennes sont une erreur de ma carrière, mais si vous voulez en accueillir l'expression avec bienveillance, je m'estimerai plus heureux de cette preuve de votre cordialité, et c'est ainsi que je vous fais agréer, du meilleur cœur du monde à tous et chacun, les sentiments de mon respect, de ma fraternelle amitié, et de mon sincère attachement.

SAUSSE-VILLIERS.

Avignon, 1850.

AVANT-PROPOS.



Quelques amis indulgents ont engagé l'auteur à publier ces Etudes Historiques. Peut-être en s'y déterminant, a-t-il compté plutôt sur l'intérêt puissant qu'elles soulèvent que sur le mérite de son ouvrage.

Est-il rien de plus admirable en effet, de plus digne des méditations de l'histoire, que ces luttes ardentes qui présidèrent à l'émancipation des peuples de l'Italie; firent marcher de front l'intelligence et la liberté, et répandirent autant d'éclat que d'infortune sur le grand homme dont nous rappelons la mémoire.

Mais ce n'est pas seulement pour mettre en relief le caractère héroïque de Dante,

comme poète et comme tribun, que ce livre pourra sembler digne de quelque attention. Le moyen-âge italien, il faut le dire, offre une brillante galerie de ces figures moulées sur le type de l'antiquité. En rappelant ces événements qui firent trembler le sol de l'Europe, leur histoire nous enseignera, parmi tant d'agitations, combien les lettres, la religion et la poésie aidèrent ensemble au développement des idées, au progrès continu de la civilisation.

Ce n'était point une aride philosophie qui conduisait alors les hommes au milieu de cette arène brûlante, de ces joûtes interminables entre les partisans des Césars et ceux de la cour de Rome. Non, de tous les côtés, la bannière pieuse des combattants était surmontée d'une croix. Blancs et Noirs, Guelfes et Gibelins suivaient le même culte, ado-

raient le même Dieu, invoquaient le même signe avant de combattre. Durant ces siècles trop peu connus, la liberté se réfugiait toujours au sein de l'église; les novateurs sociaux s'appelaient Thomas d'Aquin, Bonaventure Bagno Reggio, Hildebrand, Grégoire VII, et, dans le moyen-âge, la *Comédie* de Dante et la *Somme* de Saint-Thomas sont les œuvres philosophiques les plus vastes et les plus complètes qu'aucune école ait jamais produites.

Sans doute il y eut des abus parmi les enivrements d'une puissance sans contrôle, d'une victoire si long-temps maintenue. Mais le germe resta parmi les peuples insurgés, et la foi sainte de la chrétienté surnagea toujours parmi ces orages.

Il faudrait s'étendre au-delà des bornes

d'un avant-propos pour rappeler encore l'analogie de ces événements avec les révolutions diverses dont nous avons été les témoins. Comme en France, comme en Angleterre, comme en Espagne, les hommes apparaissent toujours au moraliste, à l'historien, avec les mêmes passions, les mêmes désirs; et, sous plus d'un rapport, s'il y a des ressemblances frappantes avec le passé, il y a d'utiles enseignements pour l'avenir.

Ces considérations prendront d'autant plus d'importance qu'aujourd'hui, comme alors, l'Italie se débat sous le même principe qui présida de tous temps au désastre de ses populations. Silvio Pellico, Confalonieri, Menotti, Borsieri ont hérité du sang des vieux Prieurs de Florence; et peut-être, ombre de Dante, pardonne-le, lorsque la liberté sainte et la rédemption marchent toujours

avec l'Évangile, vaut-il mieux être Guelfe sous les basiliques de Rome, que Gibelin dans les cachots du Spielberg.

Puisse l'intérêt du public accueillir avec indulgence un livre écrit de bonne foi, et sous l'inspiration d'une pensée généreuse.

I. SAUSSE-VILLIERS,

Membre de l'Institut historique, employé de l'Administration des Domaines.

COURTE PRÉFACE.



En publiant ces études historiques sur une époque pleine d'intérêt, l'auteur n'a pas voulu seulement mettre en relief le caractère héroïque de Dante comme poète et comme tribun, mais en rappelant ces événements immenses qui firent trembler l'Europe durant le moyen-âge italien, il s'est efforcé de montrer, parmi tant d'agitations, combien les lettres, la religion, et la poésie aidèrent ensemble au développement des idées, à l'émancipation des peuples, au progrès continu de la civilisation.

Ce n'était point une aride philosophie qui conduisait alors les hommes au milieu de ces luttes de parti, de ces joûtes intermina-

bles entre les partisans des Césars, et ceux de la cour de Rome, non; de tous les côtés la bannière pieuse des combattants était surmontée d'une croix; *Blancs* et *Noirs*, *Guelfes* et *Gibelins* suivaient le même culte, adoraient le même Dieu, invoquaient le même signe avant de combattre. Durant ces siècles trop peu connus, la liberté se réfugiait toujours au sein de l'Eglise, les novateurs sociaux s'appellèrent Thomas d'Aquin, Bonaventure Bagno Reggio, Hildebrand, Grégoire VII, et dans le moyen-âge, la *Comédie* de Dante, et la *Somme* de St-Thomas sont les œuvres philosophiques les plus vastes et les plus complètes qu'aucune école ait jamais produites.

Quel serait en effet, de nos jours, le hardi publiciste qui s'exprimerait en termes plus énergiques que ceux-ci:

« On ne dit point que le Seigneur ait fait
» au commencement deux hommes , l'un
» d'argent pour être le père des nobles, l'au-
» tre de fange pour être le père des rotu-
» riers, mais il en fit un seul de la même
» argile par qui nous sommes frères. Le
» même épi donne à la fois la fleur de fari-
» ne et le son ; le son est une misérable pâ-
» ture qu'on jette aux pourceaux , et de la
» fleur de farine on pétrit un pain d'élite qui
» est servi sur la table des rois.

» Sur une même tige naissent la rose et
» l'épine ; la rose est une noble créature ,
» bienfaisante pour qui l'approche ; elle ré-
» pand avec une douce profusion ses parfums
» autour d'elle ; l'épine au contraire est une
» vile excroissance qui déchire les mains
» assez imprudentes pour l'effleurer.

» Ainsi, d'une même souche deux hommes
» pourront naître, l'un vilain, l'autre noble.
» L'un comme la rose fera le bien autour de
» lui ; et celui-là sera noble. L'autre comme
» l'épine blessera ceux qui l'approcheront,
» jusqu'à ce qu'il soit comme elle jetté au
» feu, mais au feu éternel, et celui-là sera
» vilain.

» La véritable noblesse est celle de l'â-
» me. (1)

» .... Il faut observer qu'un gouver-
» nement tyrannique, c'est-à-dire qui se
» propose la satisfaction personnelle du
» prince, et non la félicité commune des
» hommes, cesse par-là même d'être légiti-
» me; ainsi le professe Aristote au troisiè-

(1) Compendium theologicæ veritatis, *liber II.*

» me livre de la morale et de la politique.
» Dès-lors le renversement d'un semblable
» pouvoir n'a pas le caractère d'une sédition,
» à moins qu'il ne s'opère assez de désordre
» pour causer plus de maux que la tyran-
» nie elle-même. Dans la rigueur des ter-
» mes, c'est le tyran qui mérite le nom de
» séditieux, en nourrissant les dissentions
» parmi le peuple, afin de se ménager un
» despotisme plus facile. Car le gouverne-
» ment tyrannique est celui qui est calculé
» dans l'intérêt exclusif du pouvoir, au
» préjudice universel de la multitude. » (1)

Aussi, durant cette période où l'esprit humain fit tant de conquêtes, c'était presque toujours au profit des peuples asservis que les foudres du Vatican dépossédaient les rois

(1) St-Thomas, prima questio, *page* 105.

de leurs sceptres. On le comprend, cette facilité des masses à s'affranchir de l'obéissance envers le souverain *qu'elles regardaient légitime* dût amener d'immenses et de nombreuses collisions. La cour de Rome eut ses abus; devant la victoire elle oublia souvent de solennelles promesses, et quand les peuples courbaient la tête sous l'omnipotence de ses bulles, elle songea plus d'une fois alors à étouffer les germes de liberté qui naissaient partout. Tous les successeurs de Grégoire VII ne furent point inspirés du même sentiment d'indépendance, et la malheureuse Italie, parmi les variations de ses destinées, dût reprendre plus d'une fois les chaînes qu'elle croyait avoir secouées sans retour.

Le moyen-âge italien n'est rempli que de ces vicissitudes d'asservissement et de liberté, d'ignorance et de lumière; et néan-

moins durant toutes ces tempêtes, l'Esprit humain éclairé par une lueur inconnue s'élevait parmi ces orages comme un astre réparateur. Rien ne peut se comparer à cette ardeur inquiète et fiévreuse avec laquelle on se jettait alors dans les thèses, les argumentations, les ripostes, et toutes les discussions de l'école. Philosophie, physique, physiologie, métaphysique, astronomie, théologie, toutes les sciences marchaient de front, et parmi les noms célèbres qui feront la gloire de cette époque, on aime à mêler à celui de Dante Alighieri, ceux non moins illustres de Pétrarque, Machiavel, Boccace et Michel-Ange.

Durant cette ère d'émancipation, la Péninsule italienne, il faut s'en souvenir, était la terre classique des lettres et des arts. Partout ailleurs en Europe, l'intelligence hu-

maine sommeillait. Les croisades, le départ des hauts barons pour la Terre-Sainte, le régime si lourd de la féodalité, tout pesait comme un couvercle de plomb sur les peuples. Hormis les moines qui conservaient sous le boisseau le flambeau sacré des lettres, et quelques érudits fort rares, tout dormait dans la poussière de l'ignorance, mais là-bas sur cette terre volcanisée, si long-temps déchirée par les factions, apparaissait une étoile qui prédisait le réveil et la renaissance, et s'annonçait comme le berceau où prendrait fin cette torpeur, où se réveillerait cet engourdissement de l'humanité. Devant ces luttes, les nations asservies s'écriaient aussi, comme les matelots d'Enée au-devant de nouveaux rivages : *Italiam! italiam!* clameur de joie, d'espérance et de liberté.

Gênes et Venise en effet regnant sur l'ar-

chipel promenaient sur les mers le drapeau de leur indépendance. A l'intérieur, Milan, Pise, Lucques, Asti, l'immortelle Florence poussaient un cri de liberté auquel répondaient avec exaltation tous les échos de la Péninsule. Les communes se constituaient; les hommes déchiraient les langes qui les tenaient oppressés, et sur tous les points qu'avait étouffé la tyrannie impériale, surgissaient de hardis défenseurs prêchant au nom de Dieu l'insurrection et la délivrance. D'ailleurs, les sciences grandissaient parmi ces orages. Les vaisseaux vénitiens pénétraient au cœur de l'Asie ; Marino Sanutto découvrait que l'Afrique est entourée par la mer ; l'hydrologie fesait des progrès ; les vaisseaux de Pise s'emparaient des îles de la Méditerranée. Accurse, Jean André, Pierre des Vignes, reculaient les limites de la jurisprudence, et parmi ces progrès, les lettres ve-

naient ajouter une élégance de plus à cette époque admirable de régénération et de vie.

Que d'écrivains dont la grâce pourrait encore aujourd'hui servir de modèle. Non, ils ne sont point oubliés dans la poussière des siècles les noms de Guido Guinicelli, Guittone d'Arrezzo, Jacques de Lentino, Cino de Pistoie, Guido Cavalcanti, Pétrarque, et tant d'autres auxquels la postérité a toujours accordé de nobles souvenirs.

L'architecture grandissait sous les inspirations d'une religion éminemment artiste. Monastères, — cloîtres, — cathédrales, — basiliques, — dômes et parvis s'élevaient de tous côtés comme des pages monumentales de cette époque, et la poésie libre, fière et pieuse élevait sa voix puissante audessus de tant de prodiges pour colorer de

son reflet divin des siècles si long-temps méconnus.

Dans cette immense révolution des esprits, Dante nous apparaîtra comme un génie réparateur, au milieu des orages de sa patrie. Tribun ou poète, son influence laissera sur cette époque des traces lumineuses de son passage. Son livre brillera comme une auréole de gloire et d'espérance, et la nation relevant sa tête avec plus d'énergie voudra s'affranchir avec lui de toutes les servitudes du passé.

Trois grandes puissances en effet se disputaient alors la possession de l'Italie. L'Allemagne par la maison impériale de Souabe, la France, par la branche cadette d'Anjou, et l'Espagne par les princes d'Aragon, comme représentants de la maison de Sicile.

Que de haines, que de malheurs et de sang durant cette époque! Aussi, de tous côtés les populations s'insurgèrent. Hildebrand, l'apôtre de l'indépendance marchait en tête de ces luttes immenses. Les républiques s'organisèrent, des hommes hardis levaient la tête ; les communes se constituèrent au cri magique de liberté, mais les successeurs de Grégoire VII, moins hardis que lui dans cette voie de régénération, laissèrent abattre cet enthousiasme, et dès-lors le pouvoir des pontifes fut attaqué. La maison impériale eut ses partisans et ce fut de cette époque que prirent naissance ces ligues puissantes qui désolèrent si long-temps l'Italie.

Ce fut Frédéric Barberousse qui le premier attaqua le pouvoir toujours croissant des pontifes. Reconnu par Adrien IV, son règne n'est rempli que d'actes de violence et

de tyrannie! Milan fut rasé comme une ville maudite; l'Italie asservie sous un joug de plomb; trois anti-papes opposés au légitime souverain pontife. Mais, à travers toutes ces violences, l'esprit de nationalité ne se découragea point. Une ligue puissante s'organisa dans toute la Lombardie, et une fois encore les communes purent reconquérir les priviléges qui leur avaient été ravis. Frédéric vaincu à la célèbre bataille de Legnano, s'engagea sous les bannières du Pape, et mourut reconcilié avec l'église aux saintes croisades d'Orient.

Après lui, combien n'aurions-nous pas de tableaux gracieux à ajouter aux sombres couleurs qui nous ont attristés durant cette époque; que de scènes dignes d'un cadre moins élevé nous toucheraient, si nous rappelions les amours de Henri, fils de Barbe-

rousse avec la belle Constance, fille posthume de Roger-le-Normand, premier roi de Sicile et de Pouille. Constance avait déjà prononcé des vœux dans un couvent de Palerme; épouse du ciel, elle avait abdiqué toutes les joies terrestres, mais plus que la politique l'amour sut déchirer des serments qui semblaient indissolubles, et la conduire sur un trône. Ce fut son mariage qui transmit par héritage le royaume de Sicile et de Naples à la maison de Souabe, et donna naissance à Frédéric II, l'un des plus héroïques, des plus admirables, et des plus sombres caractères du moyen-âge.

Elle n'est point commune à beaucoup de princes, en effet, cette âme ardente et sensible à la fois qui semblait révéler en elle les natures les plus diverses, et les plus opposées. Fier, hardi, téméraire, Frédéric n'agissait

jamais que sous l'Empire d'une passion, sous la domination d'un sentiment héroïque. L'audace en lui s'alliait à ce que la grâce a de plus attrayant, à ce que la vertu possède de plus noble. Généreux, prodigue, royal, il attirait près de lui les artistes, les savants, les philosophes, et tous étaient sûrs de trouver en lui un protecteur puissant, un juge éclairé. Les langues vivantes, nous disent les chroniqueurs, ne lui étaient pas plus étrangères que les langues anciennes. Il commentait les philosophes de l'antiquité, composait des traités, chantait des ballades. Et, sous l'exaltation de ces étonnantes qualités, alliant le fanatisme à la jouissance, il fit une guerre implacable à l'église, chassa tous les moines de ses états, et mourut enfin, après toutes ces horribles persécutions, excommunié par la cour de Rome.

Après lui, toute sa race sembla maudite de Dieu. Les trois enfants qu'il avait laissés mourûrent jeunes, soit en captivité, soit dévorés par des maladies inconnues. Enzo, roi de Sardaigne, resta vingt-deux ans prisonnier; Manfred qui avait hérité des qualités de son père, semblait avoir conjuré la fatalité de cette destinée. Jeune, beau, doué de toutes ces qualités qui font aimer et distinguer un prince, il était chéri du peuple et des courtisans. Sa noble tête semblait un type de bonheur, mais un regard mélancolique annonçait un pressentiment de peine, et ses yeux trahissaient une âme souffrante. C'est qu'il prévoyait sans doute une fin prochaine. A sa dernière bataille, en effet, vaincu, et mourant, il s'envolait bien jeune encore au sein de Dieu qui le rappelait.

Conradin, le dernier rejeton de cette ra-

ce infortunée vint plus tard payer son tribut à cette prédestination de malheurs. Espoir des Gibelins, il s'était mis à la tête de son armée, traversa l'Italie après avoir franchi les Alpes, et, tombant inattendu sur les troupes de Charles d'Anjou, il les mit complètement en déroute. Mais vaincu lui-même plus tard dans la plaine de St-Valentin, et cédant plutôt à la ruse qu'à la force, il fut fait prisonnier, conduit à Naples, et décapité avec Frédéric d'Autriche, et les plus braves capitaines de son armée; l'infortuné avait à peine seize ans.

Après la chûte de cette forte race, le parti Gibelin vaincu, traînant et découragé ne pùt guère se relever ni sous Rodolphe, comte de Hasbourg, ni sous Alphonse de Castille que des élections tumultueuses avaient conduit au pouvoir. Aucun d'eux, même, ne

vint en Italie soutenir de sa présence les partisans qui les avaient appelés. Henry de Luxembourg qui leur seccéda ne fut point plus heureux sous l'égide de ses amis. A l'ombre d'un pouvoir qui semblait immense, les chroniqueurs nous apprennent qu'il fut empoisonné avec une hostie, et laissa par sa mort la cour de Rome omnipotente et sans rivaux sur les débris des maisons de Souabe et d'Autriche.

Alors ce fut le tour de la France. Clément IV qui disposait, comme d'un fief, du beau royaume de Sicile, appela auprès de lui Charles d'Anjou, frère de St-Louis ; il le fit couronner roi de Pouille et de Sicile, le 6 janvier 1266. Celui-ci triompha facilement de l'inexpérience d'un jeune prince, surprit Conradin, comme nous l'avons dit, dans une embûche insidieuse, et sût affranchir le

pouvoir des papes de la domination importune des Gibelins. Mais l'histoire a flétri justement la mémoire de ce prince, hypocrite, avare et cruel. Il passe pour avoir empoisonné St-Thomas; il approuva le meurtre de Conradin et fit rejaillir sur sa tête le sang de nos compatriotes assassinés aux sanglantes vèpres de la Sicile.... Charles, son fils aîné, qui lui succéda et que l'histoire connaît sous le titre de Charles II, nom malheureux qui semble destiné de tous temps à être offert en holocauste à la colère des peuples, fut condamné à mort, après qu'il fut tombé aux mains de Roger Doria. Mais à la sollicitation de Constance, fille du malheureux Manfred, il fut envoyé prisonnier en Aragon. Ce ne fut que six ans après qu'il pût recouvrer sa liberté sous la condition et l'engagement de renoncer au trône de Sicile, et de faire assurer sa possession par la France

au profit de la maison d'Aragon. Honteuse concession qui suffirait seule à la flétrissure d'un prince et jeterait sur sa politique cette teinte blafarde de lâcheté dont rien ne peut relever l'infâmie.

La France fut donc ainsi éloignée à cette époque de toute participation aux affaires intérieures de l'Italie. Pierre d'Aragon qui avait épousé Constance, dernière fille de Manfred, monta sur le trône de Sicile et pût un moment relever l'espérance des Gibelins. Mais, dans ces revirements de chaque parti; quel homme pouvait compter sur sa destinée? Pierre à son tour excommunié par la cour de Rome à laquelle il portait ombrage eut à se défendre contre Charles de Valois que le pape attirait en Italie pour contrebalancer sa puissance. Vaincu de nouveau par la politique de la France et du Va-

tican, il sut au moins mourir noblement pour compenser sa défaite, heureux si toute sa postérité avait suivi d'aussi nobles exemples. Sans doute, parmi ses quatre enfants, Alphonse hérita des nobles qualités de son pére ; il régna quelque temps après lui, et put relever par sa conduite les espérances long-temps déçues du parti impérial. Mais Frédéric son frère le trompa cruellement. Appelé au commandement de l'armée des Gibelins, alors que toute leur confiance l'environnait, il refusa d'en venir aux mains avec le parti Guelfe, et courbant humblement la tête sous la bulle de Rome qui le déclarait usurpateur, il ne rougit pas de devenir le tributaire de l'église en épousant une fille de Charles II, afin de faire passer à la maison d'Anjou la succession du trône de la Sicile.

Ce fut ainsi que pendant trois siècles la

malheureuse Italie fluctua ses destinées, tantôt ranimée par la politique de Rome, tantôt remorquée par l'ambition de l'étranger. Durant ces phases diverses, le Vatican, selon les hommes élevés à la dignité pontificale, négligeait ou défendait les intérêts de la nationalité, rêvait une émancipation impossible, ou marchait timide à la suite des Césars de l'empire. Nous dirons en son lieu la marche de la papauté parmi tant d'événements. Nous ferons remarquer quels germes puissants de régénération semèrent en Italie Grégoire VII, Alexandre III, et Vincent II, cette trinité pontificale du moyen-âge; comment ils fondèrent cette ligue puissante des villes de la Lombardie, et après tant d'efforts, de courage et de malheurs, comment leurs faibles héritiers abandonnèrent lâchement cette large voie de salut si souvent offerte à la Péninsule.

Partout l'Italie était dévorée par les sourdes menées des factions, plus déplorables vingt fois que les guerres civiles. De tous côtés, des seigneurs soutenaient le parti des empereurs, jetaient des brandons de discorde, vendaient leur patrie au profit de leurs privilèges. Les Guelfes d'ailleurs, sous les inspirations de la liberté, s'opposaient à ces menées; mais, par des revirements soudains, imprévus, qui tous dépendaient de l'influence et de l'esprit des chefs, tantôt les uns se fesaient les défenseurs des libertés du peuple, tantôt les autres devenaient les chevaliers de l'étranger.

Tous ces événements, rapidement esquissés, précédèrent l'époque où Dante Alighieri vint ranimer de sa présence des espérances alors engourdies. Florence à sa voix se releva; les ligues Lombardes devinrent plus puis-

santes; L'Italie entière devant le prophétique tribun releva sa tête abattue, et put rêver encore de sa vieille gloire et de ses plus chères libertés. La ville qu'il dominait devint alors le point de mire de tous les souverains de l'Europe. C'était un volcan qu'il fallait éteindre, parce que ses laves menaçaient d'incendier l'univers. Et quand il fut étouffé, quand cette tête héroïque qui lui servait de chef fut abattue, l'Europe crût pouvoir insulter des ruines. Alors le règne opulent des Médicis vint donner une autre direction aux esprits. Les rivalités du passé s'éteignirent devant le commerce, les insignes, et le mercantisme. Le luxe et les richesses affluèrent, et les arts vinrent cacher les plaies de la liberté !...

Aussi, combien cette ère est pleine d'intérêt. Combien ces orages politiques amènent

de profondes réflexions dans l'esprit de ceux qui les méditent. Comme en France, comme en Angleterre, comme en Espagne, les hommes apparaissent toujours à l'historien, au moraliste avec leurs mêmes passions, leurs mêmes désirs, et sous plus d'un rapport, s'il y a des ressemblances frappantes avec le passé, il y a d'utiles enseignements pour l'avenir.....

Mais le moyen-âge italien, exhumé naguère dans toute son étendue par Sismonde de Sismondi, offre surtout un intérêt plus direct, renfermé dans les limites de la République de Florence qui fut une de ses pléïades les plus brillantes, et durant la vie de l'immortel Alighieri. Les hommes et les lettres, les monuments, les chefs-d'œuvre de toute sorte, la philosophie, l'art et la poésie grandirent sous le souffle inspirateur de Dante,

et répandirent sur cette époque un reflet puissant d'avenir, de gloire, de vie et de liberté.

Et les études historiques que nous avons voulu tracer prendront d'autant plus d'importance, qu'aujourd'hui comme alors l'Italie se débat sous le même joug, sous le même principe qui présidèrent de tous temps, au désastre de ses populations. Silvio Pellico, Confalonieri, Borsieri, Menotti ont hérité du sang des vieux Prieurs de Florence, et peut-être, ombre de Dante, pardonne-le, quand la liberté sainte et la rédemption ont toujours marché de pair avec l'Evangile, vaut-il mieux être Guelfe sous les basiliques de Rome que Gibelin dans les cachots du Spielberg.

FIN DE LA PRÉFACE.

ÉTUDES HISTORIQUES

SUR

DANTE ALIGHIERI

ET SON ÉPOQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Ce fut en Italie une brillante époque pour l'esprit humain que celle qui termina la fin du treizième siècle. Relevant avec énergie sa noble tête longtemps opprimée ; secouant les fers que l'ignorance et la barbarie fesaient peser sur elle, la nation voulut enfin retrou-

4*

ver sa vieille gloire sous les inspirations des arts et de la liberté.

Alors au tumulte des camps se mêla le bruit des écoles. Ce ne fut plus seulement dans les tournois et les joûtes que ces hommes de fer voulurent porter leur gigantesque armure ; mais au génie guerrier qui caractérise surtout le moyen-âge italien, unissant encore l'intelligence de la parole, on les vit rechercher avec la même ardeur tout ce qui pouvait reculer les limites de la pensée dans l'intérêt de l'humanité. Durant cette ère homérique où les hommes semblaient des Dieux, surgirent de tous côtés d'immenses cathédrales, des monuments nouveaux inspirés par les saintes guerres d'Orient, des basiliques où la grâce le disputait à la noblesse. La religion, source pure des plus sublimes inspirations, se mêlait magnifique à cette ré-

génération, et de son type ineffaçable gravait ainsi pour l'avenir ces tables de l'immortalité. La poésie, fêtée des princes, pieusement accueillie dans les cloîtres, abritait ces siècles de ses ailes d'or contre l'effervescence des luttes et des partis.

En vain les querelles toujours renouvelées des Guelfes et des Gibelins couvraient l'Italie de sanglantes fureurs. En vain le dernier rejeton de Frédéric Barberousse brisait l'armée de Charles d'Anjou ; vainement la France immolait le jeune Conradin sur les autels de sa politique. Tout marchait, le génie humain étendait ses conquêtes, et pendant que des élections tumultueuses, trempées de sang et scellées d'anathème combattaient pour les successeurs de St-Pierre ou les représentants des Césars, les peuples profitaient de ces terribles débats pour étendre

leurs privilèges et conquérir de nouveaux droits.

Rome, Venise, Ravenne, sous les successeurs d'Hildebrand que le nom de Grégoire VII a rendu célèbre, poussèrent un cri de liberté que répétèrent avec tressaillement tous les échos de la Péninsule. Pise, Lucques, Asti, Gènes et Milan répondirent les premières à cet appel en se constituant en communes, et ce fut au milieu de cette immense régénération, parmi les élans de cette fièvre tumultueuse, pendant que la France, l'Espagne et l'Allemagne se disputaient comme une proie les terres de la noble Italie, alors que les chefs de l'Eglise plus noblement inspirés voulaient partager le monde en empires d'Orient et d'Occident que naquit à Florence, au mois de mai 1265, Durante Ali-

ghieri (1), immortalisé sous le nom poétique de Dante.

Messie régénérateur, il apparût au milieu de ces temps d'orage comme ce météore céleste qui prédit la fin des tempêtes. Aussi bien, à sa voix puissante surgirent tous les grands hommes de l'Italie, Machiavel, Michel-Ange, Boccace, Pétrarque. Le génie se releva plus énergique et plus fier; et comme le Christ qui précéda ses apôtres, lavant les souillures de sa patrie, il posa par sa parole inspirée, par les douleurs consacrées de son martyre, les fondements immortels de sa gloire, de ses espérances et de ses libertés.

Et maintenant, vous tous qui dormez

(1) Durantes ab initio vocatus, interciso deïndè ut fit in pueris, vocabulo Dantes. *(Volaterranus, in antropolog.)*

sous la main de Dieu dans la poussière des siècles, pontifes, princes et citoyens, levez-vous, et soit que vous fussiez ses amis ou ses persécuteurs, inclinez-vous devant le grand homme pour joindre vos couronnes à celles de la postérité.

Mais avant d'exposer ces longues dissensions, ces fureurs intestines qui divisèrent Florence et l'Italie durant cette période; avant d'arriver à ces graves événements qui firent trembler le monde, et répandirent sur Dante tant d'éclat et tant d'infortune, arrêtons-nous quelques instants sur les premiers temps de sa vie. On aime à se reposer sur les bords d'un ruisseau avant que les orages de la nature en aient fait un fleuve. Et lorsque les peines de l'existence ont grandi notre force et notre énergie, quel est celui de nous qui n'aime à se ressouvenir de

l'innocence de ses premiers jours ? Ainsi l'enfance de Dante s'épanouit au grand air sous le souffle toujours divin de la poésie et de l'amour.

Ne faudrait-il pas au prosateur le plus animé la grâce de ses pinceaux pour répandre dignement le parfum de ses premières émotions ? Fleur odorante en effet, rafraîchie par la rosée du ciel , chaste et noble passion dont la source fut sur la terre, et qui s'envola promptement au sein de la divinité. Mais l'immortalité console une âme élevée , et peut-être quand Béatrix eut pris sa place parmi les anges, est-ce à ses divines inspirations que nous devons la magnificence du poète , et l'énergique fierté du tribun.

Aussi bien , pourquoi ne dirions-nous pas ces pures sympathies qui l'attachèrent si

fortement à la fille du noble Florentin ? Durant que la ville tremblait chaque jour sous les fureurs de la discorde civile, ne sera-ce pas un tableau gracieux que celui de deux jeunes têtes se prêtant un mutuel abri contre les orages ? Pendant que les débordemens de la débauche et de l'immoralité s'étendaient chaque jour davantage, ne sera-ce pas une peinture rafraîchissante au cœur que celle d'un couple angélique aussi pur qu'un rayon des cieux ?

Les fêtes de mai, fêtes immortelles comme la nature, avaient appelé le jeune Alighieri aux réunions de la famille de Portinari. Il y vit pour la première fois leur fille Béatrix, et de ce moment, son âme ne connut plus d'autres inspirations que la sienne, et celle de Dieu. Inspirations nobles, nous l'avons dit, qui dorèrent dès ce moment

ment son existence d'un prestige divin ; image ineffaçable dont les reflets se répandirent sous mille teintes dans toutes ses expansions. La jeune vierge était un ange venu du ciel, mais une tristesse native, un mélancolique regard dont elle avait puisé peut-être la source au milieu de tant de sombres événements, semblaient annoncer son passage rapide sur cette terre. Soit qu'elle fut une émanation de la divinité, soit que, fille des hommes, elle résumât toutes les grâces de la nature, le jeune Dante l'aima d'une passion aussi chaste que durable. Objet de son unique amour, il la divinisa dans ses œuvres ; il lui dressa des autels dans son cœur; il en fit sa muse, et lorsque, plus tard, dans les sombres visions de son mystique pélérinage, il nous épouvante du cri des damnés, pauvre égaré dans leurs profonds abîmes, il invoque, pour en sortir, cette trinité virginale

de Béatrix, Marie et Lucie, astres bienfaisants qui règnent aux cieux. Touchante destinée que celle qui commença dans les douleurs de l'amour et finit dans le deuil, la solitude et l'exil.

Est-il rien de plus poignant en effet que cette mélancolique peinture de ses premiers jours? Dans le livre touchant de *Vita Nuova*, le poète et l'amant répandirent des flots de leur triste harmonie. Livre gracieux d'un enfant dont les pensées sont pures comme son âme et dans lequel la tristesse et l'amour apparaissent déjà comme les brûlants rayons d'un soleil orageux. Qui rendrait, bien décolorées de leur langage original, de ce vernis inimitable de leur siècle, ces naïves paroles du poète par lesquelles il raconte les émotions de son âme à la première vue de l'angélique fille de Florence, et son frisson convulsif,

sa profonde mélancolie, ses craintes, ses douleurs, ses visions, alors qu'aimé de sa bien-aimée il songe que Béatrix n'est point immortelle; qu'un jour peut-être il pourrait la perdre pour ne la retrouver que dans le sein de Dieu ? Ce serait rapetisser le poète que de citer quelques-unes de ses pensées dans une traduction toujours pâle et décolorée. Peintre inhabile à traduire son âme, il faut renoncer à rendre dignement aujourd'hui les angoisses de son désespoir, l'abîme de sa douleur, alors que la mort est venue flétrir cette fleur à peine épanouie. Chaque mot du poète tombe sur le cœur comme un coup de hâche ; son expression est déjà sombre ; il nous fait pressentir les sauvages pinceaux qui viendront plus tard nous épouvanter dans la peinture des enfers. Il nous arrache des larmes, il nous suffoque de ses pleurs en nous conduisant près de la vierge

mourante pour nous y envelopper des tortures de son martyre. C'est qu'alors, dans ces siècles si peu connus, l'amour d'une femme n'était point un jeu de trahison et de perfidie ; c'est qu'alors, au milieu des sanglantes et magnifiques querelles qui divisaient l'Italie, on aimait à s'y réfugier pour y trouver les plus nobles inspirations de Dieu.

Faut-il démentir quelques rhéteurs peu connus qui ont gravement affirmé que Béatrix n'était qu'une allégorie ; qu'un amour si bien exprimé n'était qu'un mythe ou qu'un rêve ? Mais, répondez, Laure qu'aima Pétrarque ; Clotilde qui rendit Clovis au Dieu des Chrétiens ; Diane, Agnès Sorel et vous toutes qui fûtes l'étoile des grands hommes, dites à ces froids écoliers si l'amour d'une femme n'a pas dans tous les temps enfanté des prodiges ?

Où le deuil d'un grand homme trouverait-il ici bas de fortes consolations, si ce n'est après Dieu, dans les bonnes lettres? Dante, à peine âgé de vingt-quatre ans quand il perdit Béatrix, se livra avec entraînement au charme de l'étude. Boëce et Cicéron, les philosophes antiques, les conversations des religieux et des théologiens lui rendirent assez de force pour supporter le poids de l'existence. Déjà poète, il avait dépassé tous ses rivaux dans l'arène. Ses productions brillantes étaient partout répétées. Les femmes les chantaient ; les princes les admiraient ; les peuples les adoptaient, et, parmi les hommes célèbres de son époque, *Guido Cavalcanti*, le plus grand poète de son siècle après lui, ajoutait une couronne de plus à celles que lui prodiguaient ses contemporains. Après lui, *Brunetto Latini*, historien et philosophe dont il immortalisait le

nom dans ses vers, (1) l'initiait avec une tendresse paternelle aux plus graves études de la théologie, de la jurisprudence et de la philosophie ; « en suivant ton étoile, lui disait-il, tu ne peux manquer d'arriver à un port glorieux, si j'ai bien prévu l'avenir dans le bonheur de ta vie. »

Et néanmoins le poète s'avançait dans la vie parmi toutes les séductions les plus décevantes, comme s'il eût voulu réunir tou-

(1) *Enfer*, chant 15me.

Brunetto Latini, Guelfe, poète, philosophe, historien, maître de Dante; il a écrit en italien un livre intitulé : *Tèsoretto*, et en français un autre livre très-curieux qu'il appela *le Trésor*. Voici comment il explique que ce second livre est écrit en français : « Et si d'aucune demande pourquoy chis livres » est écrit en romans, selon le patois de France puisque nous » sommes italiens, je diroï que c'est pour deux raisons : l'une » parce que nous sommes en France ; l'autre si est parce que » françois est plus délitacbles langages et plus communs que » moult d'autres. (*Chronique italienne.*)

tes les qualités qui font le plus rechercher un homme. Il cultivait avec un égal succès la musique et le dessin ; aussi bien, soit par sa profonde science, soit à cause de son goût pour les arts, sa renommée devenait chaque jour plus croissante et plus belle. Le fils du roi de Naples, Charles Martel s'honorait de son amitié ; les nobles dames de Florence le recherchaient, et, lorsqu'elles avaient remarqué sa contenance hautaine, sa noble et brillante énergie, ses yeux si pleins d'expression, où se peignait la mélancolie, de longs regards le suivaient encore pour admirer davantage sa chevelure épaisse, son teint rembruni, et cet air de supériorité qui révélait une âme grande et fière, un caractère inflexible, et l'étoile de son génie.

Mais le bruit des armes trouble bientôt dans ses méditations le chrétien et le poète ;

la terre bondit sous les nouveaux bataillons de la république de Florence; Bologne, Lucques, Pistoïe se lèvent à sa voix, et joignent leurs étendarts contre les soldats Gibelins. Oh! croyez-vous que le sang du vieux Croisé restera paisible devant ces querelles? Non, non; Dante Alighieri devait réunir toutes les couronnes, et durant cette époque immortelle du moyen-âge italien, il fallait pour obtenir les applaudissements du monde que l'arme du citoyen traçât, la première, le sillon de l'immortalité.

CHAPITRE II.

Avant d'aborder ces graves événements, rappelons les premiers pas du grand homme. Si Dante n'avait été que poète ou littérateur, il y aurait moins d'intérêt à rappeler tous les événements qui se rattachent à son époque. Mais son nom se trouve mêlé à tous les grands événements de l'Italie, et c'est raconter l'histoire de son pays que de rappeler la sienne. Aussi bien, le génie, les arts et la liberté présidaient alors à la fortune de la patrie. Avec le grand homme dont s'honore le moyen-âge italien, les lettres et les arts prirent un nouvel essor; — il en reculait les

limites. Pauvre, exilé, poursuivi, il puisa de nouveaux motifs de gloire dans son adversité, et portant toujours en lui un ardent amour de la patrie, il en tempéra l'exaltation par cet autre amour d'une femme qui fit la consolation comme la douleur de sa vie.

Et pour le moraliste et l'historien, il reviendra surtout cette observation des nombreuses agitations de son existence, c'est que sa haute vertu ne put tempérer les vices des républiques de cette époque ; c'est qu'en voulant retenir sa patrie sur la pente de l'abîme et du précipice, il ne pût éviter à ses contemporains les malheurs qui suivent les guerres civiles. C'est principalement cette pensée qui surgira des faits qui seront exposés ; les hommes sensés reconnaîtront que les passions ardentes soulevées par les ma-

lheurs des temps ne peuvent que troubler la société des peuples sans leur donner une plus grande garantie de bonheur ni de liberté.

Avant de pouvoir exposer aux yeux du lecteur cette existence constamment agitée, il sera nécessaire de jeter quelques regards en arrière sur les événements de cette époque. L'on recherche beaucoup aujourd'hui toutes les chroniques qui se rattachent au moyen-âge italien, et certes, l'on peut dire que si elles ne furent pas les plus heureuses, elles en furent au moins les plus glorieuses. Et si parfois, il nous arrive d'être fastidieux en rappelant les œuvres d'imagination du poète, il doit rester bien établi que l'histoire de l'Italie ne saurait se séparer de ces travaux d'esprit qui tendaient aussi bien à l'affranchissement de tout le peuple. Nous avons principalement puisé nos renseignements tant

dans les chroniqueurs contemporains, Muratori, Boccace, Tiraboschi, Dino-Campani, Machiavel, que dans la savante histoire des républiques italiennes de Sismonde de Sismondi, et nous avons fait nos efforts pour relier ensemble tous ces événements divers à la vérité de l'histoire de cette brillante époque de l'esprit humain.

Déjà, sous le joug de l'antique empire de Rome, l'Italie n'était pas seulement soumise à un seul pouvoir, mais elle avait gémi sous les conquêtes successives de trois invasions barbares ; celle d'Odoacre, puis des Goths, et en dernier lieu des Lombards. Ce fut la source de ses malheurs. Elle inclina beaucoup trop sous la domination des empereurs, et lorsque les autres nations de l'Europe avaient été soumises une fois ou deux à la conquête des étrangers, la malheureuse

Italie subit successivement la conquête de la France, de l'Espagne, et même de l'Angleterre, ce qui la jeta parmi tous les ébranlements d'une puissance toujours querellée.

Une quatrième fois occupée par la France sous Charlemagne, elle put se regarder un instant, sous la domination de son fils, comme affranchie des autres conquêtes et prendre rang parmi les nations indépendantes de l'Europe. Mais elle ne put rester long-temps dans cette condition. La restauration de l'empire opérée par Charlemagne fut saluée de toute la jeune Italie comme une ère nouvelle de liberté. Mais cette restauration ne lui fut pas d'un grand avantage. La domination de l'Autriche sur l'Italie datait de trop long-temps pour pouvoir en décliner le joug pendant le peu de temps de la protection de la France. Elle reprit donc le cours de sa malheureuse destinée.

Ce fut dans ces circonstances que la providence sembla venir au secours d'une nation malheureuse, et l'apparition de Dante au milieu des affaires publiques vint donner une consolation et une espérance à l'Italie. Il comprit de suite les douleurs de sa patrie, et fit de ce moment tous ses efforts pour travailler à son indépendance. Déjà, vers la fin de la domination des Lombards, la secte des Iconoclastes avait ébranlé l'autorité de Rome, et vaincu Ravenne, avec un grand nombre de villes qui s'étaient déclarées indépendantes en choisissant leurs consuls. Ce fut alors sous l'inspiration du moine Ildebrand, devenu plus tard l'immortel Grégoire VII que toute l'Italie se souleva contre la domination de l'empire.

Le premier empereur qui s'opposa à cette invasion de la liberté fut Frédéric 1er qui fit

tous ses efforts pour comprimer cet élan de l'émancipation italienne. Mais la ligue des peuples opprimés formèrent un faisceau de républiques, et se donnèrent la main pour briser le joug de l'empire. On organisa la défense. Peu de communes restèrent indifférentes, et, à l'abri des institutions républicaines qu'elles s'étaient données, chacune voulut contribuer à la défense de toutes. Mais l'Italie succombait sous ses malheurs. Ses rêves de liberté avaient grand peine à se réaliser, et pourtant elle se cramponnait à cet espoir d'indépendance que notre poète a si bien exprimé dans ces vers ; quand il dit :

In sul paese ch'Adige e go riga
Solea valore e cortesia trovarsi
Prima che Federigo avesse briga
Pag. XVI.

Ce fut au milieu de ces événements que

Dante commença d'être connu. Nous ne rappelerons pas son origine. Il l'établit lui-même dans le livre XV de son livre le *Paradis ;* nous y renvoyons nos lecteurs qui seraient curieux de connaître ses devanciers. Dans la vie d'un grand homme, peu importe sa généalogie. Nous rappelerons seulement que Florence était alors parmi les révolutions et les agitations les plus diverses, par suite des événements que nous avons rapportés. Chacun voulait arriver au pouvoir ; le peuple le disputait à la noblesse, celle-ci le querellait à la démocratie, de façon que mille tiraillements donnaient constamment la fièvre à cette malheureuse cité.

Nous dirons seulement que tous les devanciers de Dante furent du parti des Guelfes et par conséquent qu'ils furent deux fois chassés de la ville par les Gibelins. Le père du

poète fut compris dans cet exil. Sa mère qui l'avait suivi pût retourner à Florence, et ce fut pendant que Charles d'Anjou, comte de Provence, se trouvait à Rome, qu'un enfant naquit, qui devait illustrer Florence.

Les querelles des Guelfes et des Gibelins fesaient alors la division de cette malheureuse cité. Dante put néanmoins s'instruire sous les leçons du fameux philosophe Brunetto Latini, et ce fut avec lui qu'il put préparer les savantes méditations qui font encore la gloire de l'Italie. Une chose curieuse et dont il a laissé la pensée dans sa *Divine comédie*, c'est qu'il croyait à l'influence de certains astres qui présidèrent à sa destinée. Son maître partageait cette opinion, et dans cette époque de renaissance, il n'était pas rare que des esprits distingués voulussent re-

lier ensemble la course des étoiles à celle des hommes dont elles dirigeaient la destinée.

A ce propos, le chroniqueur Boccace raconte le songe de la mère de Dante, alors qu'elle était enceinte de son enfant.

Peu de temps avant d'accoucher, elle vit en songe, dit le chroniqueur, quelle serait la destinée de l'enfant qu'elle allait bientôt mettre au jour. Une gentille dame lui apparût durant son sommeil, assise dans une prairie verdoyante, auprès d'une fontaine profonde. Elle s'empara de l'enfant qui venait de naître, le plongea trois fois dans les eaux, et le baisant ensuite au front, elle lui prédit les plus magnifiques destinées. Mais ce n'était plus un enfant qu'elle voyait, c'était un magnifique paon. Prise d'admiration devant ce spectacle, elle embrassa la fée,

qui la couronna de fleurs et de lauriers, signes certains de la gloire qui attendait le fils qu'elle allait mettre au monde.

En rappelant encore quelques autres présages qui firent pressentir la destinée de Dante, les chroniqueurs rappelent celui que Charles d'Anjou fit connaître, alors qu'il allait rejoindre son armée à Rome. C'était le jour de l'Epiphanie. Rencontré par les troupes de Manfred, il dit au messager que celui-ci lui avait envoyé pour obtenir une amnistie: « dites à votre maître que je ne veux ni paix, ni trève avec lui; et que sous peu de jours je l'enverrai ou en enfer, ou bien, il m'aura fait gagner le paradis »; et Manfred, en effet, fut vaincu et honteusement promené dans le camp du prince français, traîné sur un âne; il y subit toutes les avanies auxquelles on soumet les plus indignes.

Peu de temps après, son vainqueur fit une pompeuse entrée dans Rome, où tous les honneurs lui furent prodigués.

Ce fut au mileu de ces événements et de ces agitations continuelles que Dante grandit successivement à l'étude, aux arts, à la liberté. Il perdit son père à l'âge de huit ans, et sa mère ne lui survécut pas longtemps après. Nous verrons maintenant se dessiner plus amplement cette existence qui devait soulever le sol de toute l'Italie, et que l'amour, un amour immense devait commencer d'animer.

Boccace, Villani et tous les chroniqueurs de cette époque se sont gravement occupés de l'amour du poète pour l'immortelle Béatrix. Mais, sans admettre toutes les conséquences qu'ils attachent à cette grande pas-

sion, il faut bien reconnaître que les deux plus grandes sources du génie de Dante furent l'amour et la liberté. Il serait puéril peut-être d'entrer dans tous les détails de cette première passion, mais si l'on fesait une histoire de l'amour, ainsi qu'il se comprend en Italie, peut-être y trouverait-on aussi la source de toutes ses espérances et de tous ses malheurs. On y verrait encore la différence bien marquée entre les mœurs de notre siècle et ceux dont nous rappelons la mémoire. Les amours de Rosemonde et de Romualde ne ressemblent pas à ceux de Théodate et de Gondeberge, et les italiens d'aujourd'hui ont bien fait encore d'autres variations à ce thème du cœur humain. Mais alors il y avait une pureté plus grande dans les mœurs; on n'aimait bien qu'une fois, et les inspirations de ce genre, de Dante et de Pétrarque prouvent combien la source de pa-

reils sentiments était abondante et féconde pour les lettres et la poésie.

Pour bien dépeindre les mœurs de cette époque, il faut non seulement pénétrer dans les mœurs publiques, mais encore il faut étudier les mœurs particulières dans l'intérieur des familles. On avait coutume alors de se réunir en famille dans chaque quartier de la ville ; cela s'appelait faire du voisinage. Ce fut dans ces réunions que Dante, dans la famille de Folco Portinari, rencontra leur jeune fille appelée Béatrix, qui se mêlait d'habitude à leurs divertissements. Le poète nous apprend, dans l'un de ses livres, qu'elle avait huit ans à peine, lorsque lui-même venait d'atteindre sa neuvième année. Elle avait, dit-il, toutes les grâces de l'enfance et toutes les promesses de la jeunesse, et « je ne pus l'approcher sans ressentir dans mon

cœur le premier battement de l'amour, je sentis de suite que cette jeune fille deviendrait pour moi l'arbitre de toute ma vie. Mon imagination grandissait encore ses qualités. Je m'appliquai déjà de lui plaire ; je cherchai à deviner ses désirs. Vis-à-vis sa grâce divine, la noblesse de son maintien, le charme de toute sa personne, on pouvait lui appliquer ce vers d'Homère :

Ella non parea fatta d'uomo mortale ma du dio.

D'autres particularités nous sont données encore par le chroniqueur Boccace. Il est d'usage à Florence de célébrer par des fêtes le premier jour du mois de mai. Ce jour-là, Portinari voulut réunir à sa villa les amis de son voisinage ; parmi eux dût se trouver le jeune Alighieri. Ainsi que cela se pratique

dans ces réunions, les enfants furent mis ensemble ; ils furent servis à une table particulière et tout le jour ils pûrent se livrer sans gêne à leurs joyeux ébats. Mais la jeune Béatrix, qu'on appelait alors *Bice*, à cause de son enfance, belle déjà, et remarquable de gentillesse, était plus retenue que ne le comportait son âge. Elle prenait peu de part aux joyeux transports de ses jeunes compagnes, mais au contraire, elle semblait rechercher la solitude et l'éloignement. Attiré vers elle par un sentiment sympathique, et une conformité de goûts, le jeune Alighieri se fit de suite son chevalier, et ce jour-là (il avait à peine neuf ans), il lui voua cette affection et cette tendresse qu'il lui garda toute la vie.

Ce fut à la suite de cette réunion des fêtes de mai que Dante, dans l'exaltation du pre-

mier sentiment qui l'avait pris au cœur, lui adressa ce premier essai de sa poésie, sonnet qui commence ainsi:

A ciascùn alma presa e gentil core
Nel cui cospetto viene il dir presente
In ciò che mi riscrivan suo parvente
Salute in lor signor, cioè amore!

Comme Pétrarque à sa belle Laure, Dante continua près de Béatrix cette tendre correspondance, et ce furent sans aucun doute les inspirations de cet unique et seul amour qui valurent à l'Italie le poète immortel dont elle s'honore aujourd'hui. Ces premières productions excitèrent néanmoins l'attention des poètes connus de la ville de Florence. Guido Cavalcanti le rechercha, et plus tard fut jaloux de son amitié.

Aussi, dès ce jour Dante ne cessa de se trouver sur les traces de son amie. Il la suivait à la promenade, aux églises, partout où il espérait de la rencontrer ; si bien que, par ses vers, son empressement, sa galanterie, toute la ville connut bientôt et voulut connaître l'objet de ses empressements. Béatrix fut jalousée. Les sonnets ou *Canzoni* dont elle était l'objet furent recherchés, et plusieurs jeunes dames de Florence voulurent s'en attribuer l'inspiration. Ce fut la source du charmant petit poème de *Vita nuova* dans lequel le poète amoureux exalta jusqu'au ciel l'objet de sa passion.

C'est dans ce livre qu'il raconte avec ingénuité toutes les avances dont il fut l'objet de la part de quelques dames de Florence, mais, remontant à l'origine de son premier amour, il y trouve un motif de plus pour aimer da-

vantage son incomparable Béatrix. Il faudrait citer l'ouvrage entier pour faire bien comprendre cette passion qui s'annonçait si durable, et si harmonieuse de poésie. Aussi bien, le secret de son cœur était-il connu de toute la ville. Mais hélas! il faut le dire pour ne pas être inconséquent avec le cœur humain, disons mieux, disons le cœur des femmes, l'incomparable, l'adorée Béatrix se maria quelques années plus tard avec un gentilhomme appelé Simon de Bardes. Les biographes varient sur l'époque où se fit cette union; d'après les chroniques les plus sûres, il parait que ce fut au mois de janvier 1287. Béatrix devait avoir environ vingt-un ans, et Dante conséquemment une année de plus.

Après ce mariage, il serait difficile d'apprécier la continuation de ses recherches

pour l'épouse d'un autre, et comment il put professer pour elle les mêmes sentimens qu'auparavant. Du reste, ainsi Pétrarque pour l'épouse de Sade. Mais si l'on veut bien se reporter à l'époque dont nous parlons, apprécier ses mœurs, et la différence des temps, songer à cette générosité dont se piquait la chevalerie en suivant un amour noble et désintéressé, un amour platonique, si l'on veut, l'on comprendra qu'on ne devait pas alors attacher la même importance à des recherches dont le but n'était que louable. C'était l'innocence des temps antiques. Le poète n'a cessé de l'exalter dans ses vers, et Boccace dans ses chroniques ne cesse d'affirmer combien son amour fut honnête, pur et exempt de tout mauvais désir. Aussi, ne cesse-t-il de l'admirer.

Il est intéressant d'entendre Dante lui-

même raconter ses impressions et les recherches dont il fut l'objet, après le mariage de Béatrix. D'autres charmantes femmes me recherchèrent, dit-il, pour m'offrir les consolations qu'on aime à prodiguer dans cela aux vrais amoureux. L'une d'elles, remarquable autant par le charme de son esprit que de sa personne, me dit qu'elle serait heureuse de me plaire ; que je ne devais pas ainsi regretter une femme qui m'avait abandonné, et qu'un amour nouveau m'offrirait certainement de douces consolations. Elle sollicitait une réponse qui pouvait la rendre heureuse. Madame, lui dis-je, l'amour qui m'animait pour Béatrix durera autant que ma vie. C'est en elle que j'avais placé tout mon bonheur en ce monde, et si je n'ai pu l'obtenir, c'est dans l'autre que je conserve l'espérance de le trouver. La pauvre dame soupira et me répondit avec émotion : Mais dites-nous donc

quel bonheur peut vous donner un pareil espoir ?

— Celui de louer ma maîtresse toute la vie ; d'en faire l'objet de mon culte, et de la proclamer toujours comme la plus adorable de toutes les femmes.

C'est alors que le poète, à l'instar de Pétrarque, lui adressa toutes les inspirations de sa poésie. Son poëme de *Vita nuova* contient des sonnets et des canzoni, ainsi qu'on les appelait à cette époque, où brillent la grâce la plus suave et le coloris le plus séduisant. Ils commencèrent à le mettre en réputation. Ceux qui commencent par ces vers :

Amore e cor gentil sono una cosa.
. . . .
Donne che avete intelletto d'amore.

Angelo chiama nel divino intelletto,
E dice ; Sire nel mundo si vede
Meraviglia nell'atto, che procede
D'un anima che iusin quassù resplende.

furent des plus appréciés.

Dans ces derniers vers, le poète témoigne surtout la crainte de perdre Béatrix, qu'une mort bien précoce en effet vint enlever de bonne heure ; et cette crainte était bien justifiée par la pâleur habituelle et la délicatesse de complexion de la jeune italienne ; et c'est dans cette idée que le poète puisa la première pensée de son grand poème. Il rêvait déjà sa maîtresse au ciel, quand il la voyait prête à s'envoler de la terre ; et puis, sa première jeunesse commençait à s'envoler. Il songeait à des ouvrages plus sérieux : les évènements de Florence devaient mûrir de bonne heure

un caractère aussi noble, aussi distingué que le sien. Et d'ailleurs, les artistes et les poètes de cette époque devaient devenir pour lui un objet constant de rivalité.

CHAPITRE III.

Aussi, Dante, avec cette ardeur qui le caractérise, se livra à l'étude des lettres et de la philosophie. Les poètes contemporains de cette époque, Guido Cavalcanti, — Benvenuto da Imola, — Cino di Pistoïa, furent ses premiers guides dans la carrière. Les premiers principes de la littérature, à cette époque, consistaient dans ceux de la grammaire, la rhétorique, la dialectique. Venaient ensuite l'arithmétique, la géométrie, la musique et l'astronomie. Dante nous apprend, dans son livre *del Convito*, qu'il négligeait beaucoup la grammaire, pour ne suivre que

l'usage de la langue vulgaire, mais que la latine avait toutes ses préférences. Il la parlait avec la même facilité que sa langue maternelle. Aussi Villani nous apprend qu'il était le rhéteur le plus distingué de cette époque, et qu'il n'était aucune difficulté qu'il ne surmontât, soit dans la poésie, soit dans le langage ordinaire. Il forma certainement la langue et les hommes de lettres qui lui succédèrent ; Pétrarque, Boccace et tant d'autres dûrent beaucoup de leur talent à son école.

Il dût former aussi, pour ces temps d'agitation, cette éloquence politique qui soulève les masses et fait grandir les passions. N'est-ce pas ainsi qu'on vit le fameux Farinata des Uberti dont nous aurons l'occasion de parler plus tard, exalter la foule pour la défense de sa patrie ? — Jean de Vicenza qui,

sur les bords de l'Adige, persuada à quatre cent mille citoyens de signer la paix? Il n'est aucun doute que Dante, avec son amour ardent de la liberté, n'ait animé son pays de toute l'exaltation de son éloquence passionnée.

Et quant à la dialectique, dernière partie de cette science qu'on appelait les arts mineurs, il suivit rigoureusement la méthode d'Aristote, alors le grand maître de toute cette scolastique. Les traductions du grec en arabe et de l'arabe en latin moderne lui facilitèrent cette route dans laquelle il s'illustra de bonne heure. Aussi la théologie appliquée au raisonnement, et la métaphysique à l'action des sens, firent-elles des progrès immenses sous la parole du nouveau maître. Il faut dire qu'après avoir suivi les cours des facultés de Naples et de Vérone, il put se renfor-

cer dans la science en fréquentant les écoles de Paris.

Mais ce qu'il y a de plus merveilleux dans les études si nombreuses du grand homme, ce fut son application à l'astronomie. Il ne cherchait pas seulement au ciel les inspirations de sa poésie, mais il suivait encore le cours des astres avec une étude profonde, pour les rapporter aux évènements de notre bas-monde. Il y trouva, plus tard, les plus douces consolations durant les infortunes de son exil. Pourquoi, disait-il alors dans ses moments de tristesse, ne puis-je jamais me lasser d'admirer ce spectacle magnifique du soleil et des astres ? C'est une consolation que j'aime à me donner sur la terre, en songeant à la place que je pourrai un jour occuper dans le ciel.

Aussi bien, l'astronomie qu'il appliqua plus tard à son grand poëme, était fondée en entier sur le système de Ptolomée qui fait graviter autour de la terre toutes les planètes du ciel. Et du reste, comme tous les savants de l'époque, il ne détachait pas le ciel de son influence sur les affaires terrestres. On ne fesait aucune différence entre l'astronomie et l'astrologie. C'était absolument une même chose. Plus tard, l'Eglise condamna ces principes ; mais alors c'était une chose tellement enracinée dans l'esprit des hommes et des savants, qu'aucun décret de Rome n'aurait pu les dissuader. C'est ce qui fait sans doute que le poète plaça les sorciers à l'extrémité des enfers.

Le dernier des arts appelés majeurs était la musique que Dante cultiva avec un égal succès. Pour bien connaître sa portée dans

le moyen-âge italien, il faut se reporter à cette époque, et à son origine. C'était surtout dans les couvents et les monastères qu'elle était le plus cultivée. Il ne fallait pas seulement psalmodier et chanter, mais il fallait composer encore de plus grâcieuses notes que celles du plain-chant : aussi, Charlemagne, qui savait combien l'Italie était avancée dans cet art, fit venir de Rome trois maîtres de musique afin d'en répandre les principes en France. C'est en effet le plus attrayant de tous les arts, et il n'est pas étonnant qu'on ait voulu le faire contribuer à l'adoucissement des mœurs.

Aussi bien, Dante fut un admirateur passionné de la musique. Dans sa jeunesse, il en fesait ses plus douces jouissances, et passait pour l'un des meilleurs chanteurs de son époque. Aussi, dans son livre de *Vita*

Nuova, il a fait un recueil de *canzone*, dont la plupart furent mises en musique à l'époque de leur composition.

Telles furent les études sur lesquelles Dante applique sa studieuse jeunesse. Aussi, l'on comprend qu'il dût devenir de bonne heure l'un des hommes érudits les plus distingués de Florence. Il se rendit bientôt célèbre dans l'Université de Bologne, l'une des plus savantes de l'Italie. Il fut également recherché des jurisconsultes comme des poètes, des philosophes et des rhéteurs, et la cour de Rome fit tous ses efforts pour se l'attirer. Mais, après quelques années de voyage au-dehors de l'Italie, après avoir parcouru les universités de Bologne et de Padoue, il vint dans cette belle Florence où l'attendaient de si belles et de si rudes destinées.

Il vint habiter la maison de l'un de ses parents. A cette époque de sa vie, Dante était alors d'une apparence gracieuse, mais néanmoins pleine de gravité. En conversant et s'associant avec les jeunes gens de son âge, il apportait un aplomb et une réserve qui lui méritaient la considération de tous ; son abord était civil et plein de courtoisie, et, chose étonnante pour un homme porté aux graves études, il était doué d'une aisance et d'une urbanité qui le firent apprécier et rechercher des plus hautes dames de la société de Florence. Il avait alors vingt-cinq ans, et l'on ne comprenait pas, en connaissant sa profonde science, avec quelle facilité il passait de la vie du monde à la vie contemplative.

Durant cette époque, Florence et la Toscane entière avaient embrassé activement le parti des Guelfes, tandis que Pise s'était ran-

gée vers celui des Gibelins. Elle soutenait alors une guerre violente contre Gênes, qui était du parti contraire. On vit à cette époque apparaître sur la scène politique les hommes célèbres qui se mêlèrent ensuite aux destinées de Florence. Nous aurons l'occasion de retrouver plus tard tous ces chefs Guelfes ou Gibelins qui vinrent se mêler aux destinées du grand homme dont nous rappelons la mémoire.

CHAPITRE IV.

Avant de parcourir davantage ces immenses événements, arrêtons-nous vers une époque intéressante de la vie d'Alighieri; la mort de sa bien-aimée Béatrix qui lui fit porter ses vœux vers le ciel, et l'inspira des premières méditations de son grand poème.

Déjà Folco Portinari, père de Béatrix, venait de mourir. Cette perte la plongea dans une profonde douleur, et son désespoir se traduisit par une tristesse morne et continue qui hâta la fin de son existence. C'était une rêverie continuelle, et elle ne cessait de ver-

ser des larmes sur une aussi grande misère. Dans ses plaintes comtemplatives, elle avait constamment les yeux levés vers le ciel, elle y voyait, disait-elle, les anges qui lui tendaient les bras pour la réunir à son père. Cette vision la suivait sans cesse, et ce fut au milieu de ces béatitudes anticipées qu'elle quitta le monde et la vie très-peu de temps après celui qu'elle pleurait.

Quand Dante la vit ainsi expirée, les yeux tournés vers le ciel, il s'écria désespéré: *O anima bellissima, come è beato colui, che ti vede!* Heureux qui peut recevoir ta belle âme, ô Béatrix!

Et pendant que le malheureux, plongé dans les angoisses du désespoir, se livrait à sa douleur avec frénésie, quelques femmes qui l'entouraient, s'imaginant qu'il pleurait

sa mère ou sa sœur, s'efforçaient de le consoler. Mais, quand elles eurent entendu le nom de Béatrix sortir de sa bouche, elles lui dirent qu'une maîtresse pouvait se remplacer. Cette parole si dure dans ce moment excita davantage les gémissements du malheureux. Aussi, dans son poème de *Vita Nuova*, c'est avec une piété profonde qu'il raconte cette première épreuve de son malheur.

Cette simplicité de cœur qui se traduisait dans ses plaintes, devient vraiment touchante sous la narration du poète. On aime d'y rencontrer cette candeur de tendresse, que nos mœurs ne peuvent plus comprendre aujourd'hui. Ce n'était point une femme qu'il avait perdue, disait-il, mais un ange que le ciel avait voulu reprendre. C'était une merveille. *Questa e una meraviglia; che bénédetto*

sia lo signore, che si mirabilmente sà operare. (Vita Nuova.)

L'un de ses plus touchants et de ses plus gràcieux sonnets est çelui qui vante les gràces de Béatrix.

Tanto gentile e tanto onesta pare
La donna mia quand ella altrui saluta
Che ogni lingua divien tremando muta,
E gli occhi non l'ardiscon di guardare,

Pauvre Dante ! ce fut la dernière expression de sa joie. Aussi, tout son poème de *Vita Nuova* n'est-il ensuite rempli que des expressions de sa tristesse. Il faudrait rappeler toute cette touchante composition pour faire connaître le deuil et les larmes du poète. Certainement ni Pétrarque, ni Tasse, parmi les poètes antiques ; ni Schiller, ni Byron,

parmi les modernes, n'eurent jamais dans leur amour des expressions plus éloquentes, plus vives.

Et ce qui paraît le plus étonnant dans ce fanatisme de sa tendresse, c'est que, lié avec les jeunes-gens les plus élégants de Florence, répandu avec eux dans la haute société, voyant ainsi les dames les plus belles et les plus jeunes de la ville, il ne se détourna jamais de Béatrix, et lui garda, jusqu'au bout, le culte de son amour. Il serait fastidieux peut-être de suivre, dans tous ses détails, cette passion ardente qui fit le tourment de notre malheureux poète ; mais on ne peut, sans être touché jusqu'aux larmes, lire les sombres méditations du poème qui mit en relief et son amour et ses douleurs. On ne s'intéresse plus guère à ces visions d'un esprit exalté, et pour nous, enfants

blasés des passions, nous ne comprenons plus une dévotion fanatique qui prend une seule femme pour l'unique objet de sa passion.

Pour ceux qu'elle peut encore intéresser, nous les renvoyons au livre charmant de *Vita Nuova*. Ils en seront certainement édifiés. Mais hélas ! l'exaltation de l'esprit n'éloigne pas toujours les grands hommes de la matière, et après avoir narré, d'après les paroles du poète, toutes ces impressions d'une ardente jeunesse, il faut bien faire halte à ce point d'arrêt prosaïque qu'on appelle le mariage ; nous disons prosaïque dans ce sens qu'il est moins inspirateur qu'une première passion ; mais au moins il offre des jouissances plus certaines, et de plus vives consolations. Après tant de pleurs, de gémissements et de désespoir, il faut bien le

dire , Dante se maria. Les biographes de cette époque nous donnent peu de détails sur cet évènement de sa vie. Il avait alors vingt-huit ans , et selon toute apparence , ce fut à la fin de l'année 1293 qu'il contracta ces liens sacrés avec une fille de noblesse, appartenant à la famille des Donati, et portant le nom de Gemma. S'il faut juger du bonheur de cette union, par les enfants que Dante eut de sa femme, il dut y avoir harmonie, car sept naquirent de ce mariage : Pierre, — Jacques , — Gabriel , — Alix , — Elise , — Bernard et Béatrix. Le nom de cette dernière fille , montre bien que le poète conservait toujours son premier amour, et que Gemma, qui ne pouvait l'ignorer, se montrait sur ce point d'une tolérance facile. Et pourtant la plupart des biographes nous la représentent comme un autre Xantippe. Villani, Boccace, et l'Arétin ne s'expliquent pas sur cette

violence de caractère. Nous voyons au contraire, qu'à l'époque où Dante fut exilé, elle se montra pleine de sollicitude et d'amour, tant pour lui que pour ses enfants; et, du silence du mari qui n'en a jamais parlé dans ses œuvres, on peut conclure qu'elle a été faussement accusée dans son caractère et ses qualités.

Ce furent probablement les amis de Dante qui le poussèrent à ce mariage, afin de le distraire de sa douleur. Il comptait parmi eux la famille des Donati, dans laquelle il trouva plus tard des adversaires et des ennemis; mais il les domina de toute la hauteur de sa science et de son caractère.

D'autres événements nous appellent qui vont rendre son existence plus agitée, en s'attachant irrévocablement aux destins de la République.

CHAPITRE V.

C'est dans ce moment que ceux d'Arezzo et de Pise qui soutenaient, sous les inspirations de leur évêque, les prétentions des Césars, s'avançaient contre la république Florentine jusque vers Campaldius, et se trouvèrent bientôt en présence de ses soldats. Ce fut le 12 juin 1289. Leurs chevaux bardés de fer bondissaient sous l'impatience des cavaliers. Ceux-ci qu'animaient l'ardeur de la querelle et de la vengeance brandissaient fièrement leurs lances, et, la tête en avant, attendaient que les fanfares de la trompette ouvrissent la barrière à leur bouillant coura-

ge. Les saintes prières invoquaient l'appui du ciel; les images sacrées servaient d'étendards, et dominaient la foule des bataillons, entourés de prêtres en habits pontificaux. Monseigneur d'Arezzo prodiguait ses bénédictions pour appeler d'en haut le salut et la victoire.

Au contraire, les florentins se posaient devant l'ennemi comme une muraille. Vieri di Cercha, dont il faut rappeler le nom comme celui d'un héros antique, les commandait, et, quittant un lit de douleur où le retenait une grave blessure, il avait revêtu ses armes pour se porter à la tête des chevaliers. Florence avait applaudi; les mères avaient séché leurs larmes. (1)

(1) Villani, *page* 327.

Les *feritori* sont placés à la première ligne. C'étaient les plus braves cavaliers de l'armée, offrant les premiers leurs poitrines aux coups ennemis. Dante était dans leurs rangs. Ils ont ordre sous peine de mort de se tenir immobiles comme des soldats de pierre, la visière basse, la lance au poing, silencieux et présentant aux Gibelins leurs écussons d'argent au lys de gueule.

En avant ! en avant ! s'écria l'évêque d'Arezzo, et se lançant lui-même au galop suivi de ses plus braves, il allait se briser contre cette immobile phalange, étonné de sa résistance. Les armes grincèrent entr'elles. Mais les Guelfes soutinrent le choc sans reculer d'un pas. Alors les deux armées rapprochées purent lutter corps-à-corps. On vit, nous disent les chroniqueurs, les Arétins rampants comme des couleuvres se glisser

sous les chevaux de leurs ennemis, et les égorger de leurs coutelas. (1) Mais, malgré cette déloyauté si contraire aux mœurs chevaleresques du moyen-âge, la victoire resta pour les Florentins.

Au moment de la rencontre, Corsi Donati, podestat de Pistoïe que nous reverrons plus tard sous de plus sombres couleurs, s'apercevant que les Arétins laissaient un de leurs flancs découverts, s'y élança avec impétuosité, et à ceux qui s'étonnaient de son audace, alors que vaillant *feritori*, il dépassait la consigne du chef, il jette fièrement cette dédaigneuse réponse: « Si nous perdons, je veux mourir avec les miens au milieu de mes ennemis; si nous gagnons, qu'on vienne chercher ma tête à Pistoïe. » (2)

(1) Dino compagni, rer. ital, *page* 473, 474.
(2) Villani.

Esquisse rapide mais vraie de ces duels gigantesques, de ces tournois magnifiques du moyen-âge, où le courage était le seul appui, et le cœur l'unique rempart.

Déjà, dans cette journée fameuse de Campuldino, se dessinent les principales figures que nous verrons dans la *Divine Comédie.* L'historien y remarque aussi ces grands noms de Cherchi et de Donati si fatalement attachés à l'existence d'Alighieri, puissantes rivalités qui déroulèrent bientôt les drames les plus sanglants.

Peu de mois après cette époque, deux tragiques événements vinrent encore épouvanter l'Italie, et fournirent au poète les couleurs de ses plus sombres épisodes. Avant d'en admirer la touche sauvage dans son poème, rappelons ici le malheureux comte

Ugolin de la Ghorardesca tombant au pouvoir des Gibelins et renfermé pour y mourir de faim dans la tour des Gualandi, aux sept chemins, en compagnie de ses fils et de ses petits fils. (1) Horrible vengeance de l'archevêque Royer des Ubaldini, qui nous donne la mesure des mœurs politiques de cette époque ; épouvantable réaction dont les scènes, pour le malheur de notre patrie, n'ont point pris fin au moyen-âge, et qui doivent plus fortement aujourd'hui nous attacher aux autels de la concorde.

N'est-ce pas déjà trop de sang, et faut-il, au mystère de cette tombe, ajouter encore celui qui fit pleurer l'Italie sur le meurtre de Francesca ? Cette jeune et belle fille de *Guido de Polenta* avait épousé, contre ses pen-

(1) Villani, *liber VII*. Enfer, *chant* 33.

chants, *Malatesta de Verucchiâ*, podestat et tyran de Rimini. Coupable, il faut le dire, d'une passion peut-être excusable, elle et son malheureux amant furent tués d'un seul coup par l'époux outragé : nous les retrouverons dans le divin poème pour les plaindre et les pardonner. (1) Et le grand poète a soulevé ces fantômes accusateurs pour joindre une esquisse de plus à toutes les fureurs qui nous épouvantent.

Mais déjà les événements nous entraînent. A travers leurs vicissitudes, parmi ces personnages nombreux qui viendront nous offrir leurs nobles traits ou leur odieux caractère ; au milieu du choc des partis, dans ces phases continuelles des factions qui ne savent arriver au pouvoir que pour tracer des tables

(1) *Betti.* Memorie inedite per la storia.

d'exil ou de mort, pourrons-nous suivre Alighieri dans sa carrière de tribun ou d'ambassadeur, sans altérer cette auréole de gloire que lui décerna de tout temps la postérité ? Pourrons-nous suffire surtout à cette haletante course de sa vie, qui tantôt le plaçait au sommet des dignités de son pays, et tantôt le livrait sans défense aux traits les plus envenimés de ses ennemis? Noble et puissante poésie, tu nous consoleras des malheurs du citoyen de Florence ; sous tes ailes mystiques, nous trouverons un refuge pour oublier les erreurs de la liberté ! Citoyen, tribun ou poète, Dante recevra nos hommages ; et devant cette grande figure sanctifiée par l'exil, nous inclinerons nos têtes avec respect. Heureux, si parmi toutes les agitations du grand homme, nous pouvons recueillir une leçon utile qui puisse sauver l'avenir des tempêtes de la politique, et garantir nos

neveux des malheurs qui s'attachent toujours aux discordes civiles.

Aussi bien, ce ne sera pas sans quelque intérêt, peut-être, qu'il nous sera permis de rappeler ces temps héroïques du républicanisme italien ; parmi toutes ces pléïades agitées, nous verrons Florence nous apparaître comme une de celles qui comprenait le mieux le difficile problème de l'organisation démocratique. Ainsi, peu de temps avant l'époque dont nous parlons, une révolution populaire venait de réformer le gouvernement. Florence était alors une cité qui ne comptait pas plus de quatorze mille habitants, déjà séparés par des haines profondes. Les familles d'origine romaine constituaient la noblesse ; — les autres, non moins fières de leur origine, descendaient de *Fiésole*, mais ne participaient point aux affaires publiques. Les antipathies

qui les divisaient éclatèrent en mille troubles. Pour en faire connaître l'origine, avant l'époque qui nous occupe, les chroniqueurs nous racontent (1) que vers 1215, un membre de la puissante famille des *Buondelmonti*, Messire Buondelmonte des Buondelmonti, fiancé à une jeune fille de la maison des Amidei, refusant tout d'un coup de l'épouser, se maria avec une *Donati*. Les *Amidei* humiliés, et les *Uberti*, leurs parents, se liguèrent dans leur ressentiment pour tirer vengeance de cet affront, et, pendant que *Buondelmonte* passait un jour devant leur maison, ils fondirent sur lui, le poignard à la main, et le massacrèrent sans pitié aux pieds d'une vieille statue de Mars. Alors les nobles plus irrités se divisèrent en deux factions ; l'une

(1) Villani, — Cron. — Pilli, — Memorie per la vita di Dante.

pour *Uberti*, l'autre pour Buondelmonte. Ils prirent de ce moment le nom de *Guelfe* et de *Gibelin*, dont la signification est encore peu répandue.

Mais, avant d'arriver encore aux graves événements qui marquèrent le passage des Dante aux affaires de la République, il ne sera pas sans intérêt de rappeler avec plus de détail l'origine de ces querelles qui partagèrent l'Italie entre les Guelfes et les Gibelins. Et, pour ne pas revenir sur l'étymologie de ces mots tudesques, auxquels Boccace, malgré sa science, ne pouvait assigner une racine, rappelons sommairement que le gendre du dernier empereur Henri-le-Superbe, ayant contesté l'élection de Conrad III, fut dépouillé de ses états. Après sa mort, la fortune se déclara pour les siens. Sa veuve et son fils aîné, Henri-le-Lion, se soutinrent en Saxe,

tandis que *Welf*, et par corruption *Guelfe*, son autre fils, reprit la Bavière. Les partisans de ces derniers, que protégeaient les papes, en Italie, prirent ainsi le nom de Guelfes ; ceux de la dynastie de Souabe ou de *Wiblengen*, furent appelés *Gibelins*.

Ce fut vers cette époque que, parmi les familles Guelfes, se distinguait à Florence, comme nous l'avons dit, la riche et puissante famille des *Buondelmonti*. L'aîné de cette maison, fiancé avec une jeune fille de la maison des Amidei, alliée aux Uberti, refusa de l'épouser pour s'unir avec *Lucia Gualdrada*, de la maison des Donati. Les Donati et les Uberti, humiliés d'un pareil outrage jurèrent d'en tirer vengeance, et, dans une réunion de conjurés, la mort de Buondelmonti fut résolue.

Les chroniqueurs nous racontent avec de longs détails toutes les circonstances de ce meurtre, pour colorer davantage cette époque du moyen-âge que nous voulons ranimer, peut-être nos lecteurs nous sauront-ils quelque gré de leur en tracer une esquisse.

Le matin de Pâques, Buondelmonti, richement vêtu, avait dépassé le vieux pont de l'Arno, et chevauchait près de la rivière, lorsque plusieurs cavaliers débouchant de la rue de la Trinité vinrent à sa rencontre. En ce moment, se séparant en deux, ils cherchèrent à l'envelopper. Buondelmonti, trop confiant dans son courage et sa loyauté, les salue avec courtoisie, bien qu'il eût reconnu en eux des ennemis. Alors en effet, l'un d'eux, Schazetto des Uberti, soulevant une masse-d'armes que cachait son manteau, en asséna sur sa tête un coup si terrible que Buondel-

monti fut renversé de cheval. Addo Arrighi, l'un des conjurés, se précipite sur lui et lui ouvre les veines avec son couteau. Buondelmonti pût se traîner encore jusqu'aux pieds d'une statue de Mars, vieux protecteur de Florence, et y rendit le dernier soupir. Bientôt le bruit de ce meurtre se répand dans toute la ville. Tous les parents de la victime se rassemblent dans la maison mortuaire, font atteler le char funèbre, et placent dans une bière le corps découvert de Buondelmonti. Sa jeune veuve, assise sur les bords du cerceuil, soulevait sur elle la tête fracassée de son époux, les parents suivaient le triste cortège, animés autant de douleur que de rage, et le vieux père, monté sur un cheval en deuil, interrompait le silence mortuaire de la cité, pour s'écrier d'une voix sourde : Vengeance ! vengeance ! vengeance !

Devant ce cadavre sanglant, à la vue de cette belle veuve dont la douleur animait les plus indifférents, au souvenir de la lâcheté de ce meurtre, les esprits s'animent, chacun prend parti selon son opinion ou sa parenté; quarante-deux familles alliées aux Buondelmonti se firent Guelfes ou papistes. Et d'autres, moins nombreuses, reconnaissant les Uberti pour chefs, se rangèrent du côté des Gibelins ou des impérialistes. Ce fut à la suite de ces sanglantes discordes que la guerre civile s'alluma dans Florence, et durant plus de trente ans jeta partout ses brandons.

Mais les Gibelins, numériquement plus faibles de près de moitié, désespérant de l'emporter, s'ils en étaient réduits à leurs propres forces, s'adressèrent à l'empereur, qui leur adressa seize cents cavaliers allemands.

Cette troupe, introduite par trahison dans la ville dans la nuit de la Chandeleur 1248, chassa les Guelfes et régna sans partage au milieu de la ville épouvantée. Un grand nombre de palais furent détruits, les maisons pillées, tous les droits des gens méconnus, les fortifications renversées. Ce fut ainsi que les Gibelins régnèrent dans la Toscane. Leur triomphe dura trois ans, jusqu'en l'année 1251, où mourut Frédéric II.

Profitant alors de la réaction produite par la mort de cet empereur, les Guelfes s'entremirent de nouveau dans les affaires publiques, et furent rappelés dans Florence. Le peuple eut sa part au gouvernement. L'un des premiers réglements du nouveau régime fut de faire abattre les châteaux-forts derrière lesquels se réfugiaient les gentilshommes pour braver les lois. Leurs tours furent

abaissées; les remparts de la ville, faibles du côté de l'Arno, furent fortifiés, et, en mémoire de ces événements qui consacraient les libertés de Florence, on fonda cette monnoie nouvelle, qui porte le nom de florin, afin d'en perpétuer le souvenir.

Mais les Guelfes, plus généreux que leurs ennemis, n'avaient point exilé les Gibelins de la ville. Aussi bien, ceux-ci profitèrent de cette indulgence pour ourdir de nouvelles conspirations. Découverts, et refusant de justifier leurs menées devant les magistrats, ils repoussèrent à coups de pierre les archers de la république. Il y eut alors de nouveaux soulèvements dans le peuple ; les palais furent assiégés ; leurs habitants poursuivis dans la mêlée. Cet Uberti qui avait assommé Buondelmonti, fut tué. Deux autres conspirateurs eurent la tête tranchée. Ce fut

alors qu'on vit apparaître l'une des figures les plus héroïques du moyen-âge, ce Farinata des Uberti, chef terrible des Gibelins, qui se réfugia jusqu'à Sienne avec les débris découragés de son parti.

Farinata, héros antique auquel le moyen-âge et l'antiquité n'offrent rien de comparable, fit le triomphe et l'honneur des siens. Ne pouvant solliciter de nouveaux secours à l'empereur, il envoya pour en obtenir des députés à Manfred, roi de Sicile. Celui-ci, par des motifs de pusillanimité, ne voulut offrir que cent hommes. Les ambassadeurs étaient sur le point de refuser une offre qu'ils regardaient comme dérisoire; mais Farinata leur répondit: « Acceptez toujours; pour nous, le plus important est d'avoir la bannière de Manfred. Une fois dans nos rangs, je l'exposerai si bien qu'il faudra bien qu'il m'aide à l'aller reprendre. »

Mais, durant ces pourparlers, l'armée guelfe poursuivit les Gibelins et vint établir son camp devant la porte de *Camoglia*, petite place de la Toscane. Après quelques escarmouches peu importantes, Farinata, ayant reçu les cent hommes d'armes de Manfred, ordonna une sortie, et leur fit distribuer les meilleurs vins de la Toscane ; puis, lorsque le combat fut engagé entre les Guelfes et les Gibelins, sous le prétexte de dégager les siens, il se mit à la tête de ses auxiliaires allemands et chargea avec une telle vitesse, que lui et eux furent bientôt enveloppés par l'armée ennemie. Les étrangers furent héroïques : mais que pouvait le courage contre la force ? Ils succombaient tous. Par un singulier prodige, Farinata seul put échapper à ce massacre, et, couvert de sang, harassé de fatigue, il put enfin retrouver les siens.

Mais il avait obtenu le résultat qu'il désirait ; le sang des soldats de Manfred criait vengeance. Son étendard outragé avait été traîné dans la boue ; l'affront était sanglant pour la maison de Souabe. Il fallait une victoire pour se relever de ces défaites et de ces indignités. Aussi bien, Farinata, en fesant connaître au roi de Sicile la perte de la bataille, reçut de nouveaux renforts, qui arrivèrent dans son camp, commandés par le comte de San-Sévérino.

Unisssant alors la ruse au courage, afin de capter la confiance de ses ennemis, Farinata se plaignit hautement du parti Gibelin. Il demanda rendez-vous aux chefs Guelfes et leur proposa de leur livrer la ville de *Sienne* qu'il occupait, à condition qu'ils dirigeraient contre elle l'armée qu'ils commandaient. Ceux-ci se retirèrent pour délibérer, tandis que Farinata se retira dans son camp.

Lorsque les chefs qui étaient les membres de la famille Anziani portèrent au conseil du peuple ces importantes propositions, beaucoup furent d'avis de les accepter, mais d'autres, avec plus d'expérience, craignant à juste titre les promesses dorées d'un ennemi, voulurent hardiment les refuser. Ils fesaient valoir l'audace d'un chef comme Farinata, sa souplesse et sa perfidie. Ils réfusèrent toute adhésion, et furent d'avis de conserver l'armée de Florence dans ses murailles.

Mais le peuple impatient, se fiant plus sur le courage que sur la prudence, soutenait fièrement la chance du combat. Au milieu de cette tumultueuse assemblée, l'un des membres les plus connus, Tegghiajo Aldobrandi comptant sur l'autorité de sa haute expérience et de son caractère éprouvé, s'opposa vivement à ce qu'on voulùt tenter ainsi le sort

d'une bataille avec des forces trop inégales. Avez-vous peur, lui cria-t-on? Aldobrandi, fixant son interlocuteur, répondit avec fierté: « si vous pénétrez aussi avant que moi » dans les rangs ennemis, je vous tiens pour » un homme. »

Si le courage avait ses héros, la sagesse eut aussi ses martyrs. Dans cette bouillante assemblée on vit se renouveler plus forte et plus vigoureuse cette scène du héros Athénien qui s'écriait sous d'ignobles menaces: « frappe, mais écoute! »

Luc de Gerardini se lève donc à son tour et croyant en imposer au peuple par son patriotisme éprouvé, il s'oppose énergiquement à cette imprudente levée. « Nous serons vaincus, » s'écrie-t-il. — « Non! non! » répondaient les partisans des Anziani; « A nous les armes,

qu'on se taise ; partons! » L'orateur veut parler, mais les magistrats entrainés par l'effervescence de l'Assemblée lui imposent silence, et, sur son refus, le condamnent à l'amende de cent florins. « Qu'on me laisse parler, dit-il, j'en payerai le double. » L'amende est doublée, mais le silence maintenu. « — Eh bien! toute ma fortune, ma vie, s'il le faut, s'exclame-t-il, mais que la République écoute l'avis de l'un de ses plus zélés partisans. »

Alors ce dévoûment sublime n'électrisa point l'Assemblée, tant il est vrai que la raison s'émousse toujours sur des esprits éxaltés. Cette obstination au contraire aigrit le parti du peuple, et, disons-le à la honte de l'humanité, la peine de mort fut prononcée contre celui qui méritait une ovation. Au moment où la sentence lui était signifiée, Gerardini l'écoutant sans s'émouvoir répon-

dit : « Qu'on écoute au moins mes avis durant qu'on dressera l'échafaud. » Nobles paroles perdues au milieu d'un orage ; dernier reflet du jour étouffé sous le souffle d'une tempête.

Et, pendant que ce héros est conduit en prison, aucun dans l'Assemblée n'osant plus imiter un si généreux exemple, la proposition fut admise. Le parti de la violence et de la témérité l'emporta. Il fut résolu que Florence enverrait de suite solliciter le secours de ses alliées. Toutes les villes liguées de la Toscane et de la Lombardie répondirent à son appel. Avant deux mois, les Guelfes avaient rassemblé une puissante armée forte de quarante mille combattants.

Suivrons-nous maintenant la marche et les évolutions de cette formidable masse ?

Sans doute, il ne sera pas sans intérêt de remarquer ces plans de bataille, ces alignements, ce fanatisme du courage et toute la stratégie de cette époque, si peu connus de nos jours.

Ce fut le 3 septembre 1260 que l'armée sortit de nuit de Florence, pour se diriger vers Sienne où l'attendait Farinata. On voyait marcher, au milieu d'elle, entouré d'une garde nombreuse et choisie, un pesant carrosse, *Carroccio*, espèce de tabernacle, palladium sacré autour duquel se divinisaient le salut et l'espoir de la République. Le char attelé de huit bœufs couverts de magnifiques tapis était surmonté d'un globe doré au dessus duquel flottait l'étendard de Florence. C'était toujours au plus brave que la garde en était confiée. Un crucifix immense dominait la machine, et au dessous une cloche

était destinée à rappeler au centre commun les combattants que la mêlée pouvait disperser. Abandonner cette arche sainte était une lâcheté. Aussi bien, ce fut pour relever le courage de l'infanterie que l'archevêque de Milan, Eribert, en a fondé l'institution à l'époque de la première guerre contre Conrad-le-Salique. Obligés de se mesurer sur le pas régulier des bœufs, les fantassins devenaient plus faciles à commander dans les évolutions des combats.

Alors un veillard de soixante-dix ans, nommé Jean Tornaquinci, de noble mémoire, avait la conduite du char. Sur la plateforme réservée pour les plus vaillants, on voyait ses sept fils, auxquels il avait fait jurer de mourir avant qu'un seul ennemi pût toucher à ce palladium de l'armée, et la cloche bénie fesait entendre déjà son tintement

de guerre au milieu de cette multitude animée.

Ce fut le 4 septembre, à la pointe du jour, que l'armée se rassembla toute entière sur le Monte-Aperto, colline à cinq mille de Sienne, du côté de la porte orientale de la ville. Devant ses nombreux ennemis, la cité mollement endormie semblait une proie facile qui ne pourrait résister. Afin que Dieu bénit une si noble entreprise, on célébra l'office de la messe sur le haut du char de bataille. L'armée toute entière l'écouta, pieusement agenouillée, puis, quand le sacrifice fut terminé, l'évêque officiant, détachant l'étendard de Florence, le remit aux mains de Jacopo des Pazzi, et revêtant lui-même une armure, il prit place au milieu des rangs de la cavalerie.

En ce moment, la ville menacée fit beau jeu. Selon les promesses captieuses de Farinata, la porte de San-Vito s'ouvrit devant l'armée. Il n'y avait qu'à presser le pas pour y pénétrer. Mais alors parut subitement la cavalerie allemande ; derrière elle s'avançait en bon ordre le corps des émigrés florentins commandés par Farinata lui-même ; ensuite toute la masse des citoyens actifs de la ville formant une armée de treize mille combattants. Les Florentins s'aperçurent vite qu'ils étaient trahis, mais il n'y avait pas à reculer. Ils comptèrent aussi leurs forces et firent face à l'ennemi. C'eût été bien, si par les derrières n'avait débouché un autre corps de cavaliers allemands, qui vinrent attaquer les Florentins, et les placèrent entre deux feux.

Jacopo Vacca, voyant bien qu'on ne pou-

vait reculer l'engagement de la bataille, éleva dans ses mains l'étendard de Florence, en s'écriant : En avant ! mais Bocca des Abatti, vendu aux Gibelins, se précipite sur lui, et abat d'un seul coup la main et l'étendard. A moi, Gibelins ! s'exclama-t-il ; et se séparant avec trois cents gentils-hommes qui firent partie de l'armée de Florence, il courut avec eux se ranger dans la cavalerie allemande. On le voit, les trahisons ne sont pas nouvelles.

Cependant la confusion se fesait dans les rangs des Florentins. Jacopo Vacca élevait au dessus de la foule son bras mutilé, criant : Trahison ! qui donc aurait osé ramasser l'étendard que les chevaux foulaient aux pieds? Chaque gentil-homme craignait de s'appuyer sur son voisin dont il redoutait une perfide.

Tout-à-l'heure il le croyait son frère, maintenant ce pouvait être un ennemi. Aussi la panique se glissa rapide dans tous les rangs. Chacun oubliant le salut de la patrie ne songe qu'au sien. Partout la débandade et la fuite, si bien que la victoire devint facile aux Siennois. Des trois mille hommes qui composaient la noblesse, trente cinq, nous disent les chroniqueurs, résistèrent et restèrent fidèles.

L'infanterie, composée du peuple, fit meilleure contenance. Serrée autour du char de bataille, elle se défendit vaillamment. Mais le courage ne pût éviter la déroute, les Guelfes échappés à l'ennemi trouvaient dans les eaux de l'Arbia une mort inévitable, et la rivière ensanglantée roula dix mille cadavres.

Dante a cependant placé Farinata dans son *Enfer*, et dit en rappelant ces événements :

. . . . . . La strazio e'l grande scempio
Che face l'Arbia colorata in rossa.
Inferno X.

« Le carnage et le grand massacre qui colorèrent l'Arbia en rouge. »

Mais, privés de leur cavalerie, les Guelfes ne pouvaient tenir, puisque les seuls qui eussent résisté jusqu'à présent, pauvres et mal armés, ne pouvaient opposer aux lances et aux épées à deux mains de leurs ennemis que des boucliers de bois, des cuirasses de buffle ou des justaucorps matelassés ; les hommes d'armes, et les chevaux fesaient donc d'horribles trouées dans ces masses. Tout y saignait comme d'une immense plaie !

Et cependant, animés par le bruit lugubre de la cloche qui retentissait dans ces rangs comme un beffroi de mort, trois fois cette multitude acharnée mâcha les cavaliers allemands qui se retirèrent trois fois ensanglantés et meurtris.

Mais, après d'héroïques efforts de part et d'autre, les allemands, à l'aide de Farinata, purent enfin arriver jusqu'au *Carroccio.* On se souvient qu'il était gardé par le vieillard Tornaquinci, entouré de ses sept enfans.

Ce fut alors qu'il se passa une action si merveilleuse et si noble qu'elle semble apparenir aux plus beaux temps héroïques de l'antiquité. En la racontant simplement, le reflet de cette grande époque nous apparaîtra comme un rayon magique du moyen-âge.

Le vieux Tornaquinci gardait, ainsi que nous l'avons dit, l'arche de salut de l'armée, environné de ses fils. Tous avaient juré de mourir plutôt que de l'abandonner. Au moment où les allemands attaquèrent l'arche, le vieillard, d'un signe de tête, annonce l'heure du combat. « En avant ! leur dit-il, c'est la gloire ou la mort ; — marchons ! » A ces paroles, tous voulurent combattre ; mais par un dernier effort de la nature, sentiment divin que vainement le grand Corneille a nié, le père retient de la main le plus jeune de tous et le plus aimé, Arnolfo, pour lequel ses dix-sept ans demandaient grâce du sacrifice.

Les six frères, armés ainsi qu'on l'était à cette époque, s'élancent comme des lions au devant du choc des Gibelins. Le père les anime du regard et de la voix. D'une main

il agite convulsivement cette cloche funèbre dont les sons pénétrent l'âme de courage et d'effroi. De l'autre, il retient son plus jeune fils, qui se débat vainement sous ses étreintes. A cet aspect, les Guelfes ranimés reprennent un moment le dessus; de nouveau les cavaliers allemands sont repoussés pour la quatrième fois. On espère encore la victoire. Le noble père voit revenir autour de lui quatre de ses héroïques enfants. Deux avaient mordu la poussière.

Mais alors de grands cris s'élèvent du côté opposé. La foule est repoussée; on faiblit; c'était le terrible Farinata, entouré de ses émigrés Florentins, qui revenait de poursuivre la cavalerie Guelfe jusqu'à ses derniers retranchements. Tranquille de ce côté, il revenait au combat contre une multitude découragée, tel qu'un tigre énivré de sang,

plus altéré du sang dont il n'a pû se repaître encore.

A cette rage, à cette fureur, le vieillard a bientôt reconnu son terrible adversaire. Tout ploye sous ses coups, tout faiblit et tremble. On se trouble, tant les coups de cet ennemi sont assurés, vigoureux, sans pitié. « A moi ! mes enfants ! Autour de nous, mes amis ! s'écria Tornaquinci, » et tous comme une muraille se dressent au-devant de Farinata. Le combat se rétablit.

Le hardi Gibelin, seul à cheval parmi tous ces fantassins lourdement armés, la tête couverte d'une crinière brillante, le corps défendu d'une cuirasse des mieux trempées, ressemblait dans cette masse au démon exterminateur ; son épée flamboyante se rélevait et s'abaissait avec la rapidité de l'éclair ;

à chacun de ses coups répondait un gémissement, à chaque estocade, un cri de mort. C'était la foudre ; il n'y avait qu'à mourir.

Parmi tous ces râles, deux fois l'héroïque vieillard crut entendre la voix de ses fils ; et néanmoins sa main gauche continuait d'agiter convulsivement la cloche, tandis que de la droite il pressait davantage son jeune fils sur son cœur. Quel tableau ! il ranima les Guelfes. Le courage et le désespoir vinrent à leur aide. A son tour, Farinata faiblit et recule. Il est forcé de se diriger vers les siens, poursuivi par les Guelfes. Mais, lorsque ceux-ci se repliaient vers le char, afin de ne pas s'engager témérairement dans un corps nombreux d'ennemis, Tornaquinci ne vit arriver vers lui que deux de ses fils. En ce moment, pas une larme ne vint mouiller sa paupière ; pas un seul cri n'échappa

de son cœur. Seulement il serra le jeune Arnolfo avec plus d'étreinte contre lui. O Lacédemone ! Nous offres-tu beaucoup de semblables traits ?....

Mais Farinata s'était rallié aux émigrés Florentins et aux cavaliers allemands. Tous ensemble revinrent à la charge, et, tandis que toute l'armée Guelfe préparait de son côté une nouvelle attaque, eux, se disposaient aussi de nouveau d'en venir aux mains. Cette dernière attaque qui décida du sort de la journée fut terrible. Une rage aveugle animait chaque parti.

Tous les cavaliers au nombre de trois mille se précipitèrent aveuglément au milieu de cette multitude de dix ou douze mille fantassins qui gardaient encore le Palladium de l'armée Guelfe. Ils pénétrèrent au milieu

d'elle comme une lave immense, comme un globe infernal. Farinata le précédait, semant autour de lui le carnage et la mort. A son approche, le vieillard fait signe à ses deux enfants qui s'élancent au devant de lui avec toute la furie de la vengeance. Le plus jeune se désespère de ne pouvoir les accompagner ; lui seul, hélas ! devait porter le deuil de toute sa famille.

Le père . sous les coups de Farinata, les vit encore succomber sous ses yeux. Alors, confiant la corde de la cloche aux mains d'Arnolfo, il courut s'offrir à la mort, ne voulant pas survivre encore au Benjamin qu'il avait conservé. Farinata brisa le corps du père comme celui des enfants. Et alors tout fut dit, tout fut vaincu ; le *Carroccio* tomba aux mains des Gibelins. Seulement, comme Arnolfo continuait de sonner la clo-

che, malgré la défense qu'on lui en fesait, un affreux ennemi, *Della Gresa* s'élança sur la plate-forme et, sans pitié pour la jeunesse de cet enfant, lui brisa la tête d'un coup de massue.

Quand le silence se fit au milieu de cette multitude; quand la cloche du Palladium ne vint plus tinter dans ses rangs, les malheureux Florentins n'essayèrent même plus de se défendre. Ce fut un sauve qui peut général. Une grande partie se réfugia au château de Monte-Aperto qui donna son nom à cette célèbre journée. Le lendemain, ils furent facilement entourés et massacrés sans pitié. (1)

La perte de la bataille de Monte-Aperto

(1) Villani, chronic. *Dino Compani*, tous les chroniqueurs italiens.

est un événement immense du moyen-âge dont le souvenir ne s'est jamais éteint dans Florence. Aujourd'hui encore le Florentin, triste reste des grands citoyens de cette époque, montre en baissant la tête le lieu de cet immense duel. Florence, Sienne, Gênes, Pérouse conservent encore précieusement les derniers vestiges de cette époque, reliques endormies de gloire et de liberté, comme ces gentils-hommes déchus qui se parent innocemment aux yeux du monde des armes glorieuses de leurs devanciers.

Le 27 septembre, l'armée de Farinata n'ayant plus d'obstacles à vaincre ni d'ennemis à rencontrer, se présenta devant Florence, dont les portes n'avaient plus un seul défenseur. Toutes les femmes, dit Villani, étaient en deuil; les vieillards et les enfants pleuraient encore leurs fils et leurs pères. Il

ne fut donc pas difficile de dominer une ville déjà terrifiée. Aussi, toutes les lois précédentes furent-elles abolies. Le parti guelfe, chassé de tous les emplois, de tous les conseils, de toutes les assemblées, fut encore une fois sous le joug de la noblesse.

Une diète s'assembla, composée des représentants de la ligue toscane, qui déclara que le seul moyen d'éteindre à jamais la guerre civile était de raser Florence jusqu'en ses fondements. Les plus exaltés Gibelins soutinrent cette barbare proposition ; les comtes Guidi et Alberti, les Santafior, les Ubaldini, chacun y fesait son compte, qui par vengeance, qui par avarice, tous par crainte. Cette mesure allait être adoptée, quand Farinata des Uberti se leva pour la combattre.

Héros dans le combat, citoyen dans l'as-

semblée, il défendit sa ville comme il avait défendu sa bannière à lui. Sa parole hardie, vibrante, demandait grâce pour les vaincus, avec la générosité du vainqueur. Il offrit sa mort en échange de la cité ; mais il voulait que Florence vécut afin de perpétuer dans l'avenir la gloire de ses enfants. Son regard plein de feu ajoutait à l'éloquence de ses paroles ; aussi, dans cette assemblée tumultueuse et délirante tout-à-l'heure, pas un n'osa repliquer un mot, ni soutenir la colère de son discours. Florence fut sauvée. Les Gibelins y établirent le siége de leur gouvernement, et ce fut le comte Guido Novello, capitaine des gendarmes de Manfred, qui fut nommé son gouverneur. Tous les Guelfes néanmoins furent exilés.

Ce fut dans l'intervalle de ces sanglantes réactions que naquit dans la cité Durante

Alighieri, qui devait s'immortaliser sous le nom de Dante.

Cet état se maintint à peu près depuis 1260 jusqu'en 1266 ; mais un jour Florence asservie apprend que Manfred, l'âme et la tête du parti gibelin, vient d'être tué à la bataille de la *Grandella*. Celui qui, sous une domination tyrannique, avait fait trembler l'Italie, avait été lapidé par l'armée française. Il n'était plus ; on ajoutait même que l'archevêque de Cosenza avait fait jeter son corps jusqu'au de-là des frontières du royaume, aux bords de la rivière *Verde*.

L'espoir vint alors ranimer le parti vaincu. Le tumulte agite bientôt les Guelfes. On se promet la victoire ; et déjà les exilés se rapprochent de la ville, espérant bientôt d'y rentrer. La foule augmente. Guido Novello,

qui n'avait pour garder la ville que les quinze cents gendarmes qui combattaient avec lui à Monte-Aperto ne peut la contenir. Alors, ne pouvant dominer le danger, il cherche à biaiser, et fait offrir des concessions aux vaincus. *Ce fut aussi trop tard.* Parmi les podestats de la ville, il fait admettre la moitié de chaque parti auquel fut adjoint un conseil de trente-six prudhommes formé dans la même proportion. C'était un vrai système de bascule qui ne satisfesait aucun parti. On espérait que chacun d'eux se fondrait l'un dans l'autre au profit du pouvoir. Il n'en fut rien. Le contraire arriva. Le contact des corporations des Guelfes avec la noblesse amena le mécontentement d'où naquit une émeute à la suite de laquelle Guido et ses gendarmes chassés de Florence, laissèrent enfin la place nette au parti populaire.

Ce fut alors que la réaction guelfe se fit à son tour. Les Gibelins abandonnèrent la place, et le gouvernement qui, la veille, était encore sous le principe aristocratique, naquit le lendemain sous le souffle puissant de la démocratie.

Dans ce nouveau cataclisme des partis, Farinata des Uberti disparut de la scène, comme Romulus au milieu d'un orage. Seulement, les Florentins, qui se souvenaient des massacres de Monte-Aperto, rasèrent son palais jusqu'aux fondements, d'après une loi rendue par la nouvelle assemblée. Il fut aussi défendu qu'aucun batiment public on privé s'élevât jamais sur ses débris, et tous ceux de sa race furent exclus pour l'avenir de toutes les amnisties que la République pourrait accorder.

C'est ainsi qu'après de sanglantes défaites qui rougirent vingt fois les eaux de l'Arbia, les Guelfes régnèrent à Florence, et que les Gibelins en furent exilés. Le parti impérial put se relever un moment à la descente de Conrandin, mais, après la mort tragique de ce dernier rejeton de Barberousse, Florence et la plupart des villes d'Italie restèrent sans partage sous le pouvoir des Guelfes.

Les Gibelins, rappelés en 1270, se virent proscrits de nouveau en 1275, et ce ne fut que quatre ans plus tard, après le départ des représentants de Charles d'Anjou, qu'une amnistie véritable leur fut accordée. Le gouvernement fut confié à une assemblée de quatorze nobles; six Gibelins purent en faire partie, et bien que ce petit nombre fut insuffisant pour leur donner une grande influence, il put être du moins une garantie

contre la violence et les vexations des vainqueurs. (1)

Lassés néanmoins de cette dépendance, en 1282, les ouvriers et les marchands de Florence se revoltèrent contre la noblesse, et réunis en *Jurandes*, dont chacune marchait sous la direction d'un chef appelé *Prieur*, chassèrent les nobles et prirent eux-mêmes les rênes de la République. Cet état de choses se maintint à peu près pendant toute la vie d'Alighieri. C'est dans ce cercle des variations de la démocratie que nous verrons ce noble chevalier de Florence, entouré de la confiance de son pays, défendre énergiquement ses droits. Mais repoussés par le droit, les nobles régnaient encore par le fait. Ainsi, dans les révolutions de tous les pays, les aristo-

(1) Villani. — Cron.

craties qui s'élèvent n'éteignent jamais celles qui sont vaincues. On vit alors ces dédaigneux Patriciens, retranchés sous les forteresses de leurs châteaux, braver ainsi les menaces du peuple irrité. Au milieu du *Forum*, étalant un luxe insolent parmi les misères de la foule, ils méprisaient ces ouvriers privés de travail, ces commerçants discrédités qui se consolaient de leurs mépris et de leurs maux sous le sceptre illusoire de leur souveraineté populaire. Mais aussi la réaction fut sanglante, et les oppresseurs devinrent victimes à leur tour.

De nouvelles chartes, qu'on appela les ordonnances de justice, furent instituées. Aux six prieurs qui géraient auparavant les affaires, fut adjoint un autre magistrat chargé de leur exécution, et qu'on appela *Gonfalonier* de justice. Il portait les armes du peu-

ple, l'écu d'argent à la croix de gueules ; il eut la force armée à son commandement. A côté de lui s'élevait le Podestat, représentant le plus terrible du pouvoir national. La justice relevait de lui. Il avait le droit de vie et de mort, de confiscation et d'exil. Presque toujours appelé au pouvoir par le fanatisme du peuple, il en devenait la victime dans une émeute, alors qu'oublieux de son origine, il devenait oppresseur et tyran. (1) Aussi, nous pouvons le remarquer avec les historiens et les moralistes, les passions des hommes sont les mêmes dans tous les temps. Si de ces ténébreuses et sanglantes époques, nous reportons nos regards vers des événements contemporains, quel est celui de nous qui ne sera frappé de la ressemblance qui s'y rencontre ? Heureux les peuples amis de la

(1) Dino Compani. — Cronica.

justice, qui traitent tous les hommes en frères, et savent appliquer aux erreurs de la terre l'indulgence de Dieu !

La révolution victorieuse au forum voulut étendre ses représailles dans la rédaction de ses nouvelles constitutions. Les nobles furent donc à jamais éloignés des fonctions publiques. Tout habitant de Florence qui comptait seulement un chevalier parmi ses ancêtres était regardé comme noble. (1) L'application des ordonnances de justice fut encore plus tyrannique que les lois elles-mêmes. Sous le moindre prétexte le peuple se ruait en furie sur les maisons de ceux qu'il appelait encore ses oppresseurs, et les li-

(1) A Florence on était regardé noble ou magnat, *pro homicidi, pro veneno, pro furto, pro incesta.* Ces étranges lettres de noblesse, délivrées par le peuple, entraînaient la perte des droits civils.

(Statuts Florentin. Friburgi, 1781 ; tom. 1, pag. 429.)

vrait au pillage et à l'incendie avec une rage inintelligente et aveugle.

Et cependant les nobles excommuniés ainsi du pouvoir avaient trouvé le moyen d'en pénétrer les issues. De tous temps les arts libéraux et les sciences furent nécessaires à tous les gouvernements. C'est ainsi que tous les citoyens sans distinction de classe qui fesaient partie des corporations qu'on appelait des arts *majeurs* ou *mineurs* purent être appelés au Prieurat. Lorsque le peuple y rencontrait quelques-uns des Patriciens , il leur ouvrait ses rangs avec enthousiasme ; avec un sentiment de fierté. Dante Alighieri, noble chevalier de Florence , préférant les blasons de son intelligence à ceux de ses devanciers , mettant par-dessus tout l'intérêt de sa patrie, embrassa l'étude de la médecine, et put arriver alors aux fonctions pu-

bliques pour défendre ses franchises et ses libertés.

Il apparait parmi ses longs déchirements comme une étoile de salut. Il ramassa dans les éclaboussures cette toge brillante de l'Italie que dix siècles de servitude avaient souillée, et, défendant sa vieille noblesse avec autant de génie que de fierté, il put une fois obtenir pour elle le respect et l'hommage des nations. Roi par la pensée, il marchait aussi haut que les princes dont il honorait les cours. D'un esprit vaste, hardi, énergique, il n'abaissa jamais les bannières de sa patrie devant l'orgueil des pontifes et des monarques, et, ne connaissant d'autres inspirations que celles du devoir, il ne sut point courber la tête au milieu des fureurs des partis ni devant un despote insolent, ni devant le favori de la fortune.

Figure imposante du moyen-âge, il nous en reflète les couleurs sous le jour le plus beau, le plus admirable, le plus noble. Aussi bien, au milieu des missions importantes dont il fut chargé par la République auprès des cours étrangères, il sut apporter cette sévère indépendance de caractère qui lui valut partout l'estime des peuples et des rois. Alors Florence était constamment inquietée par l'ambition de la cour de Rome et l'astucieuse politique de la France. D'un côté, l'Allemagne par la maison impériale de Souabe, la France pour la branche cadette d'Anjou et l'Espagne pour les princes d'Aragon menaçaient toujours de leur domination et la Sicile et la République.

CHAPITRE VI.

Depuis la déchéance de Frédéric d'Autriche et l'empoisonnement du dernier empereur, Henri de Luxembourg, l'Allemagne était moins à craindre. Mais les papes avaient provoqué maintes fois l'intervention de la France. Depuis la domination de Charles d'Anjou, frère de St-Louis, souvenir tyrannique que la Sicile marqua du sang de ses fameuses vêpres, jusqu'à l'époque où Robert, le dernier de ses descendants, s'empara du trône de Sicile au préjudice de son neveu, nous le voyons constamment apparaître parmi les débats intérieurs qui déchiraient Florence.

La politique espagnole pouvait peu devant cette puissance. Néanmoins Pierre d'Aragon fut couronné à Palerme, comme représentant du sang de Barberousse. Les Gibelins applaudirent ; mais, excommunié par la cour de Rome, il dut céder le trône à Charles de Valois que le Pape attirait en Italie pour contrebalancer sa puissance. Ses descendants ne purent jamais relever l'espoir du parti impérial, et le dernier d'entre eux, Frédéric d'Aragon, qui fut l'ami de Dante, abandonnant traîtreusement les siens, courba la tête sous le joug de Rome, et consentit d'épouser une fille de Charles II, pour assurer à la maison d'Anjou la succession de la Sicile.

Ce fut parmi ces longues agitations de la politique et de l'ambition, alors surtout que le Vatican attirait constamment l'invasion vers les états d'une république tumultueuse,

que Dante fut chargé d'aller défendre son existence et ses droits. Pendant quatorze fois, il obtint ainsi la confiance de son pays et successivement à Sienne, à Pérouse, à Gênes, près le marquis d'Este, à la cour de France, à celle de Naples, de Hongrie, et plusieurs fois près du pape Boniface VIII. Parmi les hommages dont il fut constamment entouré, au milieu des événements dont il pût se trouver témoin, pourrions-nous ne pas signaler celui qui laissa sur la tête d'un roi de France le type sacrilége que l'histoire n'a jamais effacé. Et, malgré le juste ressentiment de Dante contre Boniface, alors qu'il avait appelé en Italie l'invasion de Charles de Valois, n'est-ce pas une chose digne de nos applaudissements que l'énergique défense du poète en faveur du chef de la religion. C'est que dans ces temps orageux, la pensée immuable de Dieu dominait les événements;

c'est que, dans l'âme d'Alighieri, le chrétien marchait avant tout sur le poète et sur l'ambassadeur.

Après une rupture avec l'ancien cardinal Gaëtani, auquel son influence avait donné la tiare, Philippe-le-Bel envoya, pour s'emparer de lui, Guillaume de Nogaret, de traîtreuse mémoire. Boniface, cerné dans son palais d'Agnani, tombait bientôt entre les mains des conjurés. Alors on vit ce vénérable vieillard, vêtu de ses habits pontificaux, la sainte couronne en tête, la croix à la main, livré pendant trois jours aux insultes les plus odieuses. L'esprit de Dieu l'anima sans doute d'un courage surhumain, et voulut lui faire expier, sous les épines de ce martyre, lès fautes de son pontificat; mais, devant les cris de la chrétienté toute entière, l'oppresseur pût-il échapper à la vengeance divine,

et ne pas répondre du sang innocent qu'il avait versé? aussi, Dante qui, dans son poëme, s'élève neuf fois contre la politique de l'ambitieux Gaëtani, n'a-t-il que des larmes à donner devant cet excès impie. « Je le vois, « s'écrie-t-il, il entre dans Agnani, le fleur-« delisé ; je vois le Christ captif en son vicai-« caire ; je le vois moqué une seconde fois ; « il est de nouveau abreuvé de fiel et de vi-« naigre ; il est mis à mort, entre des bri-« gands. »

Que si, de ces immenses événements que la chaîne des siècles a transmis jusqu'à nous, il nous est permis de jeter un regard sur des révolutions contemporaines dont les personnages dorment à peine dans la tombe, que de profondes méditations n'aurons-nous pas à faire sur les égarements des puissants. Mais alors une piété fanatique enluminait le Saint-

Père d'une auréole céleste. Sa parole était celle de Dieu : ses commandements obéis comme ceux du Ciel. Lui résister ne pouvait entrer dans la pensée des peuples soumis à sa foi, et lorsque sa voix, qui portait d'un bout du monde à l'autre, les avait déliés du serment d'obéissance à leur souverain, baisser la tête, obéir à la sainte Bulle était un devoir sacré dont nul ne pouvait s'affranchir sans exposer le salut de son âme. Aussi bien, la tiare et la liberté marchaient de front durant ces orages; les nations affranchies portaient leurs saintes bannières, bénissaient Dieu surtout, et, devant ces spoliations de royaumes, ou les investitures des nouveaux souverains, le monde tremblait et s'agenouillait, la prière au cœur, la bouche en feu, la guerre à la main. Ce fut donc un spectacle terrible au monde que les outrages du roi de France envers le vicaire de Dieu.

Mais, de nos jours aussi, quand la liberté triomphante eut arboré ses étendarts jusques sur les dômes de St-Pierre, sans doute nos yeux ont été témoins de grandes profanations. Savonne eut ses jours de deuil comme Agnani le fleurdelisé ; et néanmoins devant cet oubli de César, durant le délire d'une victoire, les respects et la vénération des vainqueurs entourèrent le chef de l'Église. Dieu l'anima de sa force, et, lorsqu'après une courte éclipse, le soleil de notre foi pût s'élever brillant et radieux, la religion consolée put faire entendre ses *hosanna*, comme nos aïeux dans la même occurrence avaient chanté : Noël ! Noël !

Ce fut au milieu de ces longues agitations, et pendant que Dante était à la cour de Rome qu'il dût commencer cette dernière épopée, qui fut un nouveau testament de gloire

et d'espérance pour sa patrie. Dogme chrétien dont nous ferons plus tard ressortir les grandeurs, mythe admirable qui nous rappellera les visions de l'apocalypse et dans lequel nous aimerons à trouver la grâce de Virgile et l'énergie de saint Paul. Dans cette alliance du christianisme et de l'antiquité que notre goût épuré ne peut admettre aujourd'hui, nous trouverons néanmoins des beautés de style et d'entraînement. Eblouis de ses tableaux magiques, en extase devant ces scènes immenses qui n'ont de bornes que l'infini ; terrifiés et hâletants de la touche sombre de ses pinceaux, nous répéterons avec bonheur au poëte ces paroles de son compagnon de Mantoue : « Relève-toi au nom « de l'intelligence ; relève-toi, je n'ai plus « rien à t'apprendre ; tu es sage ; tu es libre ; « tu es fort ; tu es plus grand que les Césars, « plus grand que les pontifes. Je pose sur ton

« front la couronne et la mitre. » *(Purgatoire*, chant 27.)

Mais, avant de nous réfugier au sein des Muses pour nous consoler des peines du tribun ; avant de retrouver au ciel cette angélique Béatrix dont le souvenir suivait toujours le malheureux Alighieri, que de sentiers pénibles et cruels n'aurons-nous pas à parcourir encore ; combien d'agitations vont traverser sa vie, et, lorsqu'au sommet du pouvoir d'une république tumultueuse, nous aimerons à le voir entouré de l'hommage et de la confiance de ses concitoyens, combien n'aurons-nous pas à gémir davantage sur l'ingratitude et la persécution que l'avenir lui réserve. Consolons-nous, le baptême du malheur ne manqua jamais au génie.

Les faisceaux attendaient l'ambassadeur

éloquent qui avait su faire ratifier les Chartes des libertés de Florence. Rome, Naples, la France avaient baissé la tête devant sa puissante parole. Aussi bien, le pays, s'inclinant devant son génie, l'avait appelé son premier Prieur, alors que deux factions puissantes s'attaquaient au forum, parmi les comices, le poignard à la main, l'injure à la bouche. Jamais le pouvoir, dans les funestes dissentions de la République, ne s'était trouvé au milieu de circonstances plus fatales. C'était, de tous côtés, une terreur profonde. La ville, toujours en émoi, se transportait exaltée sur les places publiques, aux abords de l'Arno, qui coulait silencieusement ses eaux plombées. La foule encombrait des rues sombres et crénelées, tout-à-fait propres aux assassins et aux poignards; les églises ellesmêmes n'étaient plus un refuge contre l'agitation du dehors; mais au contraire, leurs

voûtes retentissaient, chaque jour, des appels à l'émeute, et de la voix menaçante des orateurs de chaque parti. C'était, de tous côtés, tant de défiance, tant d'injures et tant de haines, qu'il était difficile d'éviter les collisions sanglantes que l'avenir préparait.

Nous aimerons à parcourir ce cercle d'agitations et de discordes, à cause des leçons que leur histoire nous donne. Peut-être, au milieu de ces rivalités haineuses, de ces actes de vengeance et de mort, renouvelés chaque jour à la face du soleil, nous sera-t-il permis de retrouver le type de ces hommes sanglants que nous voyons à des époques plus rapprochées. Exemples toujours renaissants des malheurs des guerres civiles ; monuments épouvantables de délire, d'ignorance et de méchanceté. C'est que de tous les temps les passions ont la même source, et que, pour avoir

un masque différent, les hommes s'offrent toujours au moraliste, à l'historien, au philosophe avec le même fond de haine, d'égoïsme, d'amertume et de fiel.

Au dessus de ces orages et de ces tempêtes, l'immortel Alighieri nous apparaîtra comme une étoile de salut et d'espérance, jusqu'à ce que lui-même, englouti par l'abîme, devienne à son tour victime éclatante de ces terribles débats.

Ce n'était point assez, sous son règne, que les divisions toujours ardentes des Guelfes et des Gibelins. Il fallut encore pour le rendre plus difficile que des familles vinssent jeter sur la scène le brandon de leurs sanglantes inimitiés. Alors *Vieri di Cerchi*, et *Corso Donati*, d'odieuse mémoire, partageaient la ville en deux camps ennemis.

Chacun, selon ses haines privées, plutôt que par conviction, acceptait la bannière de l'une de ces familles, et se montrait disposé à devenir son séïde. Depuis la bataille de Campaldino, les abîmes qui séparaient ces deux hommes étaient devenus plus profonds ; il fallait que l'un d'eux succombât sous l'implacable haine de son rival.

Corso Donati, sorti de la plus ancienne noblesse de Florence, de celle qui prétendait descendre des patriciens de Rome, semblait favorisé par la nature pour dominer les hommes. Doué d'une figure admirable, brave jusqu'à la témérité, éloquent et passionné, il commandait involontairement l'admiration et le respect. Mais, à ces qualités entraînantes, il joignait l'orgueil d'un demi-dieu, une ambition sans mesure, et toutes les passions mauvaises qui ne font reculer, pour les as-

souvir, ni devant le crime, ni devant la justice de Dieu. Qui fesait mal était sûr de l'avoir pour appui, et son patronage était acquis d'avance à tous ceux qui se rendaient coupables d'un méfait. Aussi bien, lui-même donnait-il l'exemple, et l'empoisonnement comme l'assassinat semblaient être de sa nature. Sa première femme, sœur de Vieri di Cerchi, succomba sous le poison qu'il lui avait donné. Plus tard, disent les chroniqueurs, son beau-frère n'échappa lui-même à son vin mortel que par la ruse. Guido Cavalcanti, le poète célèbre, fut menacé du poignard de ses partisans. Sa propre sœur effrayée se réfugiait dans un couvent pour échapper à ce brutal despotisme, et toutes ces actions, dont il se fesait une espèce de gloire, avaient répandu dans le peuple un tel sentiment d'horreur et d'aversion, que

ce n'était qu'en tremblant qu'on le nommait le Catilina de Florence. (1)

Au contraire, Vieri di Cerchi jouissait d'une popularité méritée. Issu d'une famille plébienne de la vallée de la Piève, il n'était connu que par sa probité, son immense richesse, et cette simplicité d'âme qui nous fait involontairement sympathiser avec les plus humbles. Maître d'une maison de banque des plus étendues, il se trouvait en relation avec les personnages les plus élevés de l'Europe. Aussi beau que Donati, il n'avait point comme lui cette faconde entraînante qui fait les tribuns, ni ce parfum aristocratique que donne toujours une grande naissance, mais comme l'aristocratie de comptoir, il se vengeait de celle qu'il ne pouvait

(1) Dino Compagni — Ferry — Villani et tous les historiens de l'époque.

obtenir par tout ce que le luxe a de plus éblouissant, la fortune, de plus magnifique. Aux injures de son adversaire, il répondait par des profusions; à ses attaques, par de nouvelles constructions de palais; à ses menaces par la garde nombreuse qui l'entourait. Et le peuple l'aimait, le protégeait de son égide, à cause de ses bienfaits et de sa modeste origine.

Et néanmoins, les Donati comptaient dans leurs rangs les citoyens les plus nobles et les plus vaillants de Florence. Le soupçonneux Boniface VII leur prêtait un appui secret, et tout semblait annoncer dans leurs rangs un succès certain. Pour lui donner plus de fondements et de certitude, on vit alors une de ces étranges alliances dont l'histoire nous donne plus d'un exemple dans la lutte des factions. Les Gibelins, ennemis des papes,

feignirent d'embrasser la cause du peuple, et, contrairement aux principes de ces immenses rivalités, on vit à Florence la noblesse devenir Guelfe, et le peuple embrasser la bannière des Gibelins. Singulière union qui devait se rompre après la victoire, mais qu'il fallait accepter pour la défaite de l'ennemi commun.

CHAPITRE VII.

A cette nouvelle scission, il fallait de nouvelles bannières, de nouveaux noms. A Pistoïe était réservé de donner ce baptême sanglant à sa puissante voisine. Alors éclatèrent dans cette ville les désordres des *blancs* et des *noirs* dont les noms remplacèrent pendant dix ans ceux qui marquèrent toujours durant cette période du moyen-âge les divisions des partis. Un notaire, appelé Cancellieri avait eu plusieurs enfants d'un double mariage. En leur léguant une immense fortune, avec une illustration nouvelle, il ne put empêcher que la jalousie et la haine ne vinssent les diviser après sa

mort. Ainsi les uns prirent le nom de Cancellieri *blancs*, du nom de Blanche leur mère; les autres par opposition s'appelèrent Cancellieri *noirs*. Leurs querelles étaient fréquentes, souvent tachées de sang. Ce fut durant une de leurs disputes que le fils d'un Cancellieri noir (1) ayant blessé en jouant un Cancellieri blanc eut le poignet coupé et renvoyé cruellement à son père. Les noirs indignés coururent aux armes; les blancs leur répondirent, et ce fut après une sanglante mêlée que le gouvernement de Florence, usant de son droit de suprématie sur les villes secondaires de la ligue guelfe de Toscane, appela dans ses murs les chefs des deux partis. Ce furent de nouvelles flammes ajoutées à l'incendie qui la dévorait. Ainsi les noirs rangés sous les bannières des Do-

1) Marchiane Stéphanie — tome 4.

nati augmentèrent le nombre des aristocrates ; et les blancs, appelés sous les toits des Cerchi grossirent les bataillons démocrates. Oh! que de divisions éclatèrent alors dans les murs de Florence, que de haines surgirent plus envenimées, et combien dût être vigoureuse la main qui sut contenir ou modifier tant de crimes. Boniface, toujours porté pour la faction des Donati, fit ses efforts pour tenir en échec les triomphes des blancs. Ce fut avec l'apparente mission de réconcilier les esprits qu'il envoya durant cette collision le cardinal Acqua-Parta à Florence, mais dans le but secret d'arrêter les succès du peuple. (1) Celui-ci voulut alors modifier les statuts de la république ; il s'efforça d'attaquer l'arche sainte des libertés publiques ; il essaya de changer le

(1) Giov. Villani — page 371.

mode d'élection qui laissait aux prieurs le droit d'élire leurs successeurs, voulut faire tirer au sort le nom des gouvernants en confondant les noms de chaque parti. Mais ces prétentions ayant soulevé l'indignation publique, il s'empressa de quitter une ville qu'il regardait endurcie, en jetant sa malédiction sur ses malheureux habitants.

Parmi tant d'agitations et de tourmentes, alors qu'Alighieri chef suprême de la République semblait être son port de salut, pourrons-nous suivre le grand homme au milieu de ces événements qui firent trembler le sol de l'Italie. O muses saintes! Poésie sacrée dont nous aspirons avec impatience les rayons consolateurs, que de tribulations encore nous sont réservées avant d'aborder votre paisible giron. Que de sang! que de larmes et de déception, avant qu'il nous soit

permis de trouver avec vous un adoucissement à nos maux, une compensation aux douleurs de l'exil. L'anarchie régnait au sein de Florence, la ville excommuniée était chaque jour déchirée par les factions, et cependant par son énergie Dante en imposait aux fureurs. C'était le tribun antique commandant aux hommes du haut du rostrum, c'était l'image du consul fameux dénonçant au sénat de Rome les conjurations de Catilina. Aussi bien les Donati, conspirateurs éternels du repos de la République, la menaçaient toujours d'une conflagration générale. Animés d'un sentiment de dédain, d'un orgueilleux mépris pour ses institutions, ils ne pouvaient en voir les effets sans se livrer aux menaces et aux injures. Aux premiers temps de l'installation d'Alighieri, on crut que son pouvoir nouveau serait facile à détruire; aussi, quand les corporations des arts,

leur consul en tête, témoignaient de leur sympathie en faveur de leur noble représentant, leur troupe est violemment attaquée par ceux de l'aristocratie, et sous les murs du palais il y eut une affreuse mêlée. Ce fut alors qu'Alighieri, luttant entre ses affections les plus intimes et l'accomplissement de ses devoirs, exila le même jour les chefs les plus connus de chaque parti qui s'étaient fait remarquer par leurs violences et leurs fureurs. Il y eut sans doute des larmes de sang pour l'homme qui, sacrifiant ainsi l'amitié sur les autels de la patrie, consentit à proscrire *Guido Cavalcanti*, l'une des gloires de son époque, et son ami le plus tendre. Si la postérité a pu reconnaître la justice de cet arrêt, au lieu de blâmer un acte sévère légitimé par la necessité, plaignons plutôt celui qui dût étouffer les répugnances de son âme sous la toge impassible du tribun, et

consolons-nous d'une modeste obscurité qui nous permet d'aimer toujours sans obstacles les amis qui nous furent chers. Mais Corso Donati, le plus puissant ennemi d'Alighieri, avait été également exilé ; les chefs et les partisans des Noirs et des Blancs dispersés et relégués dans des pays lointains. (1) Tout présageait à la République de longs jours de gloire et de repos, si Boniface VIII n'avait constamment fomenté de nouvelles attaques contr'elle.

Mais, avant de continuer le tableau de tant de discordes, ne pourra-t-il nous être permis d'observer combien le reflet de cette époque semble avoir empreint des mêmes couleurs les événements de nos jours dans lesquels

(1) Les Guelfes furent envoyés à Castello della piera, et les Gibelins ou blancs, relégués à Serragnana.

nous fumes acteurs ou témoins. « Rien n'est nouveau dans le monde », a dit un célèbre penseur, et lorsque nous avons vu durant cette ère rapide de deuil et de gloire, de triomphes et de malheurs, un pouvoir aussi populaire que celui de Florence, condamnant au bannissement les hommes que la France avait toujours comptés parmi ses plus nobles enfans, quand les drapeaux de la République parcouraient les capitales du monde et fesaient courber humblement la tête à toutes les aristocraties du passé, aurait-on cru que des exilés, dépouillés de leurs biens, dénués au dedans de toute puissance, eussent pu relever une fois encore les vieilles bannières qu'ils avaient aimées. C'est ainsi que les orages de Florence semblèrent précéder l'aurore du règne pacifique des *Médicis ;* c'est ainsi que, dans un avenir providentiel, réfugiés au sein de Dieu qui protége la France, nous espé-

rons pour notre belle patrie de nouveaux jours de gloire, de bonheur et de liberté.

C'était avec une vigueur aussi noble que Dante s'opposait à l'entrée de l'étranger dans sa patrie. Choisi par elle pour la défendre, il voulut garder ses limites contre l'usurpation et les Fourches-Caudines. Mais le Pape tramait toujours de sourdes intrigues avec la faction des Noirs. Par maintes promesses, il avait engagé Charles de Valois, duc d'Alençon, frère de Philippe-le-Bel, à s'emparer du pouvoir de Florence, sous le prétexte vain d'y ramener la paix. Corso Donati, l'un des chefs les plus déterminés, ne cessait de fomenter les troubles. Rappelé de son exil, il consacrait son temps et son influence à faire naître de nouvelles fureurs, à semer le poison sous les pieds de ses ennemis. Aussi, durant le cours d'une année, quatre Cerchi mouru-

rent empoisonnés, sans qu'il y eut de preuves suffisantes contre les auteurs du crime (1). La tempête mugissait encore ; des intrigues s'ourdissaient de nouveau ; les mécontents se rallièrent au drapeau des Noirs ; une conspiration ne tarda donc pas à se tramer pour faciliter l'entrée de Charles de Valois ; mais heureusement découverte, le conseil de Florence bannit sans retour les conjurés. La ville entière, Pistoïe et la Toscane restèrent au pouvoir du parti populaire.

Alors comme aujourd'hui est-il en politique un parti vaincu qui veuille se résigner à la mort ? Ce serait démentir l'histoire et l'humanité toute entière. Aussi, durant qu'Alighieri, heureux modérateur de la Républi-

(1) Marchionne Stifain — Villani, page 372 ; Dino Compagni, page 480.

que, s'appliquait à consolider ses droits et ses priviléges, son ennemi constant, Corso Donati, réfugié à la cour de Rome, arborait fièrement son drapeau d'insurrection, de haine et de guerre. Le pape soutint ses prétentions ; ses trésors furent mis à sa merci ; tous les hommes perdus d'honneur et de dettes appelés dans ses rangs, et sur ces entrefaites, Charles de Valois arrivait à Rome, suivi de cinq cents chevaliers provençaux ; il y eut un congrès qui prononça le châtiment, la chûte et la mort de la République. O Florence ! ville des arts, cité brillante de gloire et de liberté, baisse ta tête superbe, car les jours d'humiliation et de deuil vont bientôt frapper à tes portes, et toi, qui fus alors son plus grand citoyen, ô poète, évoque déjà les esprits infernaux pour venger ton pays de la trahison et de la félonie !

A ces menaces qui s'approchaient ; au bruit encore éloigné de cette ligue puissante , la ville entière s'émut , et , confiante dans l'énergie d'Alighieri , espéra qu'il saurait conjurer l'orage. Le conseil , qu'il dominait , s'assembla ; ratifiant la voix du peuple , qui fut toujours celle de Dieu , il voulut que son éloquent prieur fut mandé près du Pape pour défendre les franchises et l'indépendance de son pays. Ce fut au milieu de ces patriotiques débats , alors qu'il sentait combien sa présence était utile à la République , qu'il prononça ces mémorables paroles : « Si je vais, qui reste ; — si je reste , qui va ? » (1) Colonne fondamentale de l'édifice , tout devait croûler en effet, quand il manquerait à sa voûte.

(1) Boccacio — Vita di Dante , p. 78

Et, pour raconter l'agitation de Florence pendant ce suprême moment, qu'est-il besoin de recourir aux chroniqueurs et aux historiens ? En disant ces événements, ne semblera-t-il pas que nous rappellerons le détail de ceux qui désolèrent, il y a peu de temps, les bords de la Vistule? Alors une ville libre, secouant le joug d'une insupportable aristocratie, avait fait un appel à la liberté. Ses enfants s'étaient armés pour la défendre; des chartes créées pour assurer leurs droits; une diète pour les protéger. La nation, noblement soulevée, célébrait sa résurrection, lorsqu'une coalition puissante vint la menacer jusques dans ses murailles. En vain alors le courage voulut suppléer au nombre. Les remparts sont forcés; les héros de Varsovie montent au ciel. L'incendie, la mort, le pillage et le vol ajoutent mille horreurs à celles du siége, et, vaincus par le des-

potisme, nous voyons chaque jour sous nos yeux ces malheureux proscrits, nobles débris de ce grand naufrage, attester que la liberté n'a pas fini ses conquêtes, ni ses ennemis leurs fureurs.... Pour ajouter un dernier trait de ressemblance au tableau, ici, comme à Florence, les vainqueurs forcent des vierges libres à se marier avec eux, espérant, dans ces unions détestables, éteindre la haine et l'oubli du passé. Liberté sainte! n'es-tu donc pas fille du ciel? Dieu garde-t-il ses foudres pour toi, et sa miséricorde pour tes sicaires?

Dante partit pour Rome suivi de Maso Minerbetti et d'un Guelfe, appelé Corazzo. Noble victime que la République envoyait à l'autel, il ne devait plus revoir les tours de sa patrie, ni les bords de l'Arno qu'il avait tant aimés. Déjà le Pape, assuré de son triom-

phe, viola le droit des gens et, renvoyant les deux ambassadeurs, retint Alighieri près de lui. Il voulut qu'ils rapportassent cette réponse à Florence: « Que la République, soumise sans condition à sa loi, recevrait dans ses murs le prince français. » Dante eut renié sa vie entière d'oser rapporter seulement d'aussi humiliantes propositions, et celui qui, dans sa pensée gigantesque, ne connaissait qu'un seul empire; qui voulait doter sa patrie de cet empire universel dont il avait rêvé le projet, n'aurait jamais consenti à reployer sa tête sous son aile pour se mettre au niveau d'une mesquine ambition.

Avant de parcourir ses écrits politiques dans lesquels, embrassant le monde dans une seule monarchie, il lève la tête plus haut que les Apennins, ne faut-il pas que nous assistions à la démolition de sa cité célèbre?

ne faut-il pas que nos gémissements se mêlent aux cris des vaincus ? Et, lorsque d'abominables violences viendront effacer jusqu'à l'ombre des libertés , ne devons-nous pas assister au dernier soupir de ces hommes libres , en protestant avec eux contre la trahison et l'insolence de leurs vainqueurs. Ils dorment depuis longtemps , oubliés dans la poussière des siècles , tandis que leur plus noble victime , notre *divin* Alighieri , planant comme une auréole de gloire au-dessus des vieilles tours de Florence , a commandé toujours par son génie le respect et l'admiration de la postérité.

17

CHAPITRE VIII.

Ce n'était encore qu'avec beaucoup de crainte que Charles de Valois préparait sa conquête. Ses ambassadeurs, avant son entrée, vinrent sonder les esprits. L'or et la corruption leur servaient d'avant-garde. Les Guelfes se glissaient partout en protestant de leur esprit de paix et de concorde. Il fallait préparer des chaînes invisibles pour capter la confiance du peuple. On prodigua les promesses ; on jura de respecter ces vieilles chartes acquises au prix de tant de sang. Et cependant les nouveaux *prieurs*, effrayés encore des murmures de quelques-uns, pâlis-

sant au dernier soupir de la liberté, voulurent consulter les citoyens dans une assemblée générale. Voilez-vous le front, nobles défenseurs de l'indépendance italienne ; tous les bulletins des corporations des arts et métiers avaient répondu : « Que Charles de Valois soit reçu et honoré comme son noble sang le mérite. »

Il y eut une seule corporation qui fit entendre ce dernier écho de la République : « Non ! que Charles de Valois ne soit ni reçu, ni honoré, car il vient pour détruire notre ville. » (1)

Mais déjà l'on remarquait cet esprit de faiblesse et de décadence, funeste avant-coureur de la chûte des empires. Peut-être fati-

(1) Dino Compagni — p. 489, 490.

gués de leurs longues luttes, de ces interminables agitations qui jetaient le fiel et la mort jusqu'au sein du foyer domestique, les malheureux Florentins espéraient-ils plus de calme et de repos, à l'abri d'un royal protecteur. La ville, comme une jeune femme aux abois, marchandait sa défaite. Dante, son vigoureux chevalier, ne veillait plus auprès d'elle pour garantir sa robe des souillures de son vainqueur. Elle envoya des ambassadeurs au prince qui lui préparait des chaînes et des tortures, afin de connaître ses conditions. Fière républicaine encore, elle exigeait que Charles de Valois s'engageât formellement à respecter les libertés publiques, à suivre la marche de ses Prieurs, à ne permettre aucune innovation, et, pour qu'elle eut foi dans ses paroles, elle demandait des lettres scellées qui promissent avec solennité d'accepter ce rôle impassible de pacificateur.

Tout fut promis, accordé, juré, et, pour que rien ne pût manquer à la perfidie, Charles renouvela son serment entre les mains du conseil de la République. Est-ce donc une ironie sanglante que ces paroles qui nous disent hypocritement que si la bonne foi était perdue dans ce monde, il faudrait la chercher dans le cœur des Rois ?....

Florence endormie, séduite et captivée, ouvrit donc ses portes au frère de Philippe-le-Bel. C'etait le jour où l'Eglise célèbre la fète de tous les Saints, le 1er novembre 1301. On crut que la solennité de l'époque donnerait un gage de plus à cette alliance ; que les hymnes de la terre porteraient au ciel des promesses sacrées ! Fatale confiance ! abominable déception ! le tigre avait dissimulé sa rage ; plus perfide que le vainqueur de Troie, il avait introduit ses machines au

milieu des fêtes, et le réveil dût être sanglant après ce rêve embaumé de fleurs. Déjà de ceux des *noirs* qui le soutenaient, il avait reçu d'énormes contributions pour solder son armée. Corso Donati, son digne lieutenant, caché dans un village proche Florence, attendait ses ordres au milieu des siens; et lui-même, pour en imposer d'avantage au parti populaire, voulut descendre aux mêmes lieux où s'étaient abrités les *noirs* de Pistoïe, pour éviter la persécution de leurs ennemis. Afin que l'assassinat de Florence qu'il méditait pût être à la fois moins dangereux et plus facile pour ses séides, il demanda qu'on lui confiât la garde des portes de la ville, et, sur la foi de la maison royale de France, sur son honneur, et sur l'évangile, il jura de respecter les limites du territoire, de veiller au salut de la République, et de se conformer aux ordres des Prieurs. Dors, malheureuse

cité, aux bords de l'abîme qu'on a couvert de fleurs ; rêve encore de tes libertés, de ton Forum, de la gloire de tes enfants! Dors !.. à ton réveil, tu verras des bourreaux, des chaînes et des ruisseaux de sang !

Tout était habilement préparé. La victime, étendue sur un lit de roses, souriait encore à son grâcieux souverain. Les coupes du festin renversées auprès d'elle, les habits de fête en désordre, les derniers sons d'une musique qui s'éteignaient, semblaient annoncer les embrassements mystérieux d'un nouvel hymen. Quand la fiancée recevra le coup de poignard, elle pourra croire encore ne succomber que sous le délire d'une caresse.

Ainsi, vers le milieu de la nuit, par une des plus abominables trahisons dont l'histoire nous ait conservé le souvenir, le prince fran-

çais fait ouvrir en secret les portes de la ville, appelle ses cavaliers aux armes, et fait pénétrer ce corps de rebelles que commandait Donati. Oh ! qui peindra l'effroi de la ville ? qui pourra bien exprimer la surprise de ses malheureux citoyens ? Aux cris de fureur d'une soldatesque effrénée, le peuple se barricade spontanément dans les rues ; les hautes tours des maisons se couvrent de combattants ; aux cloches d'alarme du Palais communal, répondent les gémissements des cloches du vieux Baptistère. Les cris des victimes résonnent partout, et néanmoins quand le Gonfalonier de justice, arborant encore une fois l'étendard de la République, appelle à son secours les citoyens armés, la terreur est si grande que nul n'ose franchir le seuil de sa demeure pour s'opposer au massacre de la cité. Le désordre éclate de tous côtés ; le désespoir et la trahison ont étouffé le courage.

Alors sur tous les points on vit se dérouler des scènes incroyables de violence et de turpitude. Corso, à la tête d'une multitude de brigands en haillons ramassés dans les villages de la Toscane et de la Romagne, avait rejoint les cavaliers provençaux. Tous ensemble sèment sous leurs pas le carnage, le vol et l'incendie. Rien ne résiste à cette avalanche infernale, à cette lave destructive. Tous les trésors sont pillés ; toutes les femmes déshonorées ; tous les monuments renversés. Pour ajouter une flamme plus dévorante à ce volcan échappé, le chef de cette horde fait briser les portes de la prison, et, délivrant les détenus, les lâche sans pitié sur la ville épouvantée. Parmi tant d'horreurs, la vieille cité n'avait point encore baissé la tête. Ses malheureux Prieurs, réfugiés au Palais de la République, veillaient à son salut sans gardes et sans défense, comme s'ils

en étaient le Palladium. Mais leur demeure est bientôt envahie. Devant cette majesté de la vieillesse, devant le calme imposant de ces magistrats du peuple, l'émeute ne recule point, et, quand elle les eut chassés de leur sanctuaire, tout fut terminé, désespéré pour cette magnifique Florence qui peu de temps avant prenait des rois à sa solde, et dominait le Vatican. (1) Seulement, après ces massacres, une apparence de justice voulut, peu de jours après, légitimer de nouvelles persécutions. Un pouvoir provisoire fut établi. Dès-lors tous les plus riches furent rançonnés sans pudeur, et sans distinction d'opinion. On força de jeunes filles à devenir les épouses

(1) Villani. — Dino Compagni.

Civitas Florentina.... est melior civitas hujus mundi, nomne qui nutriunt nos et regunt, et gubernant curiam nostram sunt Florentini. (Bandini — catalogus codicum latinorum.) Tom. IV. col. 195.

des conjurés. Des démolitions furent ordonnées. Des pillages furent classés. On ne mourait plus sans protester légalement de son innocence, et, quand le désastre vous attaquait, il vous était permis d'invoquer l'appui de votre persécuteur.... (1) Charles, pour tant d'exploits, reçut les félicitations de Boniface !....

Et néanmoins quand il fut retourné de Rome, voyant combien d'ennemis l'entouraient encore; redoutant surtout l'influence d'Alighieri dont la grand âme planait sur ces désastres comme une ombre menaçante, il sentit qu'il devait éloigner et bannir tous ceux qui pourraient embarrasser son pouvoir. Ainsi qu'à Rome, après les fureurs de Sylla, des listes de proscription furent dres-

(1) Villani — page 377.

sées. On vit alors se renouveler les mêmes exemples de tyrannie et de méchanceté qui de tous temps épouvantèrent les hommes durant ces jours de calamités. Des conspirations furent simulées afin de compromettre les citoyens qui semblaient les plus redoutables. On entourait surtout les jeunes-gens des plus nobles familles de mille captations, de mille pièges ; et sur une plainte qu'on provoquait, sur une parole d'amertume, naturelle dans la bouche des opprimés, emprisonnés alors, jugés et condamnés, ils grossissaient bientôt le nombre des victimes sacrifiées à ce pouvoir ombrageux. Il faudrait s'arrêter à chaque pas devant ces funestes événements, pour faire observer leur analogie avec tous ceux qui nous épouvantèrent durant les jours néfastes de la France. Baissons la tête devant les arrêts de la Providence, mais espérons qu'à l'abri pour toujours

de tant d'orages et de fureurs, Dieu gardera pour notre belle patrie, pour le monde entier, des temps meilleurs d'union, de concorde et de paix.

Comme à cette époque de revirement, où la sottise jugeait l'intelligence, et la brutalité le mérite, on vit un proconsul odieux, Cante des Gabrielli, représentant de toutes les colères, de toutes les haines, marquer au front tous ceux qu'on lui désignait, pour tomber sous la hâche des bourreaux. (1) Mais Alighieri devait être sa plus belle victime. C'est le malheureux privilége du génie d'attirer toujours sur sa tête les plus odieuses vengeances. Il semble qu'il doit être pour les tyrans une accusation vivante de leurs crimes; une conscience intérieure qui les dévore; un remords

(1) Léon Arètin — Villani — Dino Compagni.

qui fane leurs pourpres , et qu'il faut se hâter d'étouffer. Aussi le Podestat, avide de cette noble tête, lança-t-il bientôt un arrêt qui condamnait Alighieri à payer dans un court délai la somme de huit mille livres, et en cas d'insolvabilité , à la confiscation des biens et au bannissement perpétuel. C'était là mort ou l'exil ; on le savait ; car à peine le délai rapide pour payer l'amende fut-il expiré , que l'impatient magistrat, avec une impudeur digne de son rôle, fit proclamer la sentence qui condamnait le grand homme à l'exil, et à être brûlé vif, s'il tombait jamais aux mains du pouvoir. *Igne comburatur , sic quod moriatur.* (1)

Afin que rien ne manquât à l'infamie de ce jugement, on voulut accoupler le nom du

(2) Tiroboschi — Storia della letteratura ital. tom. v, pag. 291.

poète à des noms qui devaient le salir, comme si le Rédempteur du monde, expirant entre deux voleurs, n'avait point gardé son auréole divine ; comme si, de nos jours, succombant pour la même cause sous un pouvoir dominateur, l'énergique Confalonieri n'avait point, dans les prisons du Spielberg, affranchi son âme des miasmes du crime et du vol. Mais c'est sans doute une malheureuse prédestination du génie d'être torturé, poursuivi ; d'user son influence et sa céleste origine à des luttes infatigables, et de mourir enfin dans la solitude, sous le poids de la misère et de l'ingratitude. Consolez-vous, hommes illustres et malheureux ! législateurs célèbres, conquérants et poètes, qui fîtes l'ornement et la gloire de votre patrie, consolez-vous ! le baptême du malheur ne manqua jamais au génie ; montez au ciel où les couronnes de l'immortalité vous attendent.

Quittons sans regret ces scènes de désolation et de meurtre. Adieu ! pauvre ville violée où les arts et la liberté sont engloutis sous les chaînes de l'esclavage. Veuve de ton plus grand citoyen, courbant là tête sous un satellite étranger qui garde tes murailles, tu te consoleras au souvenir de ta grandeur passée; mais le glaive qui te domine, n'aura point tué tes sentiments maternels, et réfugiée en Dieu avec l'homme puissant qui fit ta gloire et partagea ta puissance, tu le suivras de cœur, au sein de la religion et de la poésie ; magnifiques fleurons de sa couronne d'adversité, tu le consoleras encore sur cette terre d'exil où son noble front ne cessa de briller de l'étoile de son génie.

Déchu maintenant d'une puissance qu'il n'avait gardé que pour la gloire de sa patrie ; au milieu de ses prospérités d'un jour, n'ayant

jamais songé aux temps malheureux qui pouvaient les suivre, où portera-t-il sa misère, sa gloire et son amertume ? Bélisaire du moyen-âge, Homère de cette époque brûlante, où traînera-t-il ses exploits et son Odyssée ? N'est-ce pas qu'au milieu de tant d'adversités, on aime à retrouver ce caractère héroïque que le malheur n'a pu rabaisser ? Dans notre époque étroite et mesquine où nous avons vu s'élever et tomber successivement tant de tribuns, de généraux et de rois, n'avons-nous pas observé avec un sentiment de dégoût que la plupart, fesant marcher ensemble leur intérêt avec les événements, avaient caché leur grandeur derrière les calculs de l'égoïsme. C'est qu'aux temps dont nous parlons, on comprenait mieux sans doute la noble mission de commander aux hommes ; c'est que, parmi tant de phases, d'agitations et de renversements, on ne vo-

yait que le but, et que l'on combattait sans arrière-pensée.

Dante, à l'abri des fureurs qui déchiraient Florence, banni sans retour de son territoire, se consola de l'adversité, sous les inspirations de la poésie. Acteur et témoin de ces grandes scènes qui firent trembler le monde, il sut les colorer vivement de son magique pinceau, et, posant au front de ses personnages le type de la gloire ou de l'infâmie, il les traîna devant la postérité pour recevoir ses applaudissements ou ses mépris. Dans l'œuvre immense dont nous allons bientôt ouvrir les pages brûlantes, il apparaît comme un prodige de l'esprit humain. Dans ces temps de religion et de fanatisme, où le culte se mêlait à l'idolatrie, où les mystères les plus sombres devenaient le mythe le plus sacré de la foi, il brilla dans sa poétique de

l'éclat d'une comète inattendue, dont les rayons commandent à la fois l'admiration et la peur. Le peuple s'empara de ses vers comme d'une œuvre de régénération et d'espérance ; il en fit presque un livre sacré.

CHAPITRE IX.

Mais, après avoir parcouru ces cercles d'agitations qui troublèrent la République, il nous importe de jeter un coup d'œil rapide sur l'état des lettres durant cette époque. L'Europe entière semblait engourdie sous une somnolence complète. Hormis les clercs et les moines dont l'active érudition conservait dans les manuscrits les ouvrages de l'antiquité, nul ne s'occupait à relever les lettres de cette espèce d'interdit. Tout dormait dans la poussière des bibliothèques monastiques, et les querelles intestines, les guerres de l'Orient, les divisions des partis étouffaient, sous un brouillard épais, les productions de l'intelli-

ence. La poésie seule, plus audacieuse, modulait quelques essais informes qui ressemblaient au bégaiement de l'enfance. L'imprimerie n'était point encore découverte, et cependant, dans cette nuit et ce cahos, l'Italie eut seule la gloire de marcher la première vers la réhabilitation de l'intelligence et des lettres ; ce qui nous laisse une preuve de plus que sa langue est celle des langues modernes qui a été perfectionnée la première, et que ce fut le pays de l'Europe où, durant cette éclipse de l'esprit humain, il se conservait encore le plus de goût pour les arts. Aussi bien, l'on remarque avec une satisfaction profonde que des chaires d'éloquence et de droit s'élevaient rapidement parmi les divisions des partis. On se jetait avec ardeur dans les luttes de l'esprit, dans les thèses, les argumentations et les ripostes. La cour de Rome, toujours plus portée vers les arts que

vers la philosophie, accordait toute sa faveur au développement de l'esprit humain. Grégoire VII, Alexandre III, Innocent III, cette trinité pontificale du moyen-âge, avaient constamment travaillé à la régénération de l'Italie, avant que leurs successeurs, moins connus depuis Innocent V qui commence la série des papes qui ont régné pendant la vie de Dante, jusqu'à Jean XXII qui la termine, fussent venus joindre leur appui à celui de leurs devanciers.

Aussi bien une rapide esquisse sur tous les pontifes qui ont régné durant la vie de notre Alighieri ne sera pas sans quelque intérêt pour ces études. Elle nous remettra sous les yeux toutes ces grandes figures de la chrétienté qui hâtèrent de leurs efforts ou retardèrent, sous une influence étrangère, l'é-

mancipation et les progrès de tous les peuples de l'Italie.

Innocent IV venait de s'éteindre comme un pâle rayon qui annonce le déclin et la décadence. C'était en 1254. A sa mort le sacré collége porta son choix sur un neveu d'Innocent, Ottobono de Fieschi, allié aux premières familles de Gênes, qui prit le nom d'Adrien V. Vieillard infirme et cassé, alliant une avarice sordide au goût des biens temporels, il quitta bientôt un règne sans couleurs et fut remplacé par un cardinal espagnol qui fut Jean XXI, lequel à son tour fut remplacé par un Orsini, qui prit le nom de Nicolas III.

Celui-ci, dans le gouvernement des choses saintes, voyant plutôt un moyen d'agrandir ses richesses en ce monde que de conquérir

les richesses et les béatitudes du ciel, gaspillait pour lui et les siens tous les biens de l'Eglise. Il voulut ériger en royaumes la Toscane et la Lombardie pour les donner en apanage à ses neveux. Il traita avec l'Autriche, disputa les droits de Charles d'Anjou à la couronne de Sicile et soutint, moyennant finances, les droits de la fille de Manfred à la possession de ce trône.

Après lui, Martin IV occupa le trône pontifical. C'etait un chanoine de Tours. Dévoué naturellement à la politique de la France, il était tout simple qu'il annulât tous les actes de son prédécesseur à l'endroit du beau royaume de Naples. Aussi bien, il se hâta de prononcer une désinvestiture contre Pierre d'Aragon, représentant, comme on sait, de la maison de Souabe. Et d'ailleurs gourmand, et de la secte de Rabelais, il ne passa rapi-

dement sous la tiare que pour y laisser surtout les souvenirs de sa gastronomie et de ses fréquentes indigestions.

Jacques Savelli, qui porta le nom d'Honorius IV, et après celui-ci, Nicolas IV, de l'ordre des Mineurs, lui succédèrent. Ils passèrent inconnus et paisibles comme ces rois fainéants qui n'ont occupé le trône que pour donner leur nom à une époque. Ce fut à la mort de Nicolas, survenue en 1292, que le sacré collége ne pouvant résumer un choix, l'Eglise resta veuve de tout chef pendant l'espace de deux ans, au milieu des orages et des factions de la politique.

Mais alors comme aujourd'hui, le choix des cardinaux se dirigea vers celui qui portait le moins d'ombrage et laissait le plus de place à l'ambition des princes de l'Eglise. Un

pauvre solitaire vivait inconnu dans les montagnes des Abruzzes. Ses austérités, sa piété profonde, et surtout son abnégation complète de tout ce qui fait la vie lui avaient fait une espèce de renom. Ce fut lui que choisirent les représentants de la chrétienté. Il prit le nom de Célestin V. Mais à peine revêtu de la suprême puissance, il se mit à regretter sa vie contemplative. Les honneurs lui pesèrent, et dans ses prières il demandait à Dieu de le délivrer du fardeau qu'il sentait au-dessus de ses forces. Ces saintes frayeurs et ces regrets n'échappèrent point à ceux qui voulaient en profiter. Aussi ce fut alors que le cardinal Gaëtani, connu par son ambition, et ne pouvant se résigner d'attendre patiemment la mort du saint homme, eut recours à mille artifices pour le décider plus promptement à cette retraite. Boccace, dans ses commentaires, nous raconte qu'au

milieu de ses nuits, des visions et des voix inconnues réveillaient le Pape en sursaut ; qu'il entendait des bruits étranges et que tout se réunissait pour l'engager à déposer la tiare, et l'astucieux cardinal, se fiant le lendemain sur l'impression de ces mystérieuses révélations, pressait le timide vieillard de se rendre à la voix de Dieu. Célestin n'y résista pas, et déposa fort humblement la couronne pontificale, heureux si dans cette abnégation il avait pu retrouver le bonheur et la liberté.

Mais à peine le cardinal Gaëtani fut-il salué du nom de Boniface VIII, qu'il s'empara de sa victime pour la jeter au fond d'une prison. Célestin y mourut martyr. Au dire de Boniface, c'était un chemin plus rapide pour arriver au ciel.

Ce nouveau Pape dont nous avons raconté plus haut les malheurs et l'énergie alors que sous la persécution d'un roi de France, il grandissait en Dieu, s'annonça d'abord par les projets les plus hostiles à la politique de la Sicile. Appuyé sur l'influence de la maison d'Anjou, il soutenait ses prétentions de tout son pouvoir. Et ce fut par un revirement, et une rupture imprévus avec la cour de France, qu'il amena toutes ces collisions qui contribuèrent si longtemps à maintenir les querelles de l'Italie. D'un caractère à la fois audacieux et servile, selon les hommes et les événements, il est connu dans l'histoire pour avoir tout sacrifié à son insatiable ambition. Mais sa mort glorieuse que nous avons racontée effaça les fautes de son pontificat. Mourant au milieu des tortures après avoir régné en despote, devons-nous rappeler cette prophétie de l'époque que ses ennemis firent

connaître après lui, qu'il devait monter sur le trône comme un renard, régner en lion, et mourir comme un chien.

Et néanmoins, Philippe-le-Bel, peu satisfait de la mort de sa victime voulut le persécuter encore après qu'il n'était plus. Il fit assembler un concile à Lyon afin d'obtenir que le nom de Boniface VIII, fut effacé de la série des Papes. Le sang des templiers, celui d'un pontife ne suffisaient pas à cet aveugle acharnement. Mais au milieu de ces querelles et de ces persécutions, ne faut-il pas admirer la puissance de Dieu qui sait toujours prendre au moins la défense des humbles. Célestin et Molay eurent un sublime vengeur.

Il fallait du calme après la tempête. Aussi fatigués de toutes les agitations du règne

précédent, le conclave à la mort de Boniface, élut pour son successeur un homme de naissance obscure, et de mœurs paisibles. Ce fut Benoit XI. Alliant la charité évangélique aux préceptes bénins des Dominicains de Trévise dont il fesait partie, il passa comme une eau tranquille après un impétueux torrent. Avec lui la cour de Rome aurait pû espérer la fin de tant de discordes. Mais il passa trop rapide, et sa transition laissa longtemps le Vatican privé de son premier pontife.

Ce fut en effet Clément V qui lui succèda. Simple abbé de Gascogne, on le comprend, ce fut l'appui de la cour de France qui l'éleva jusqu'à la tiare. Aussi, le nouvel élu pour appuyer davantage la politique de son pays, se hâta-t-il de transférer le siège pontifical dans la petite ville de Carpentras, et

dans laquelle apparaissent seulement le règne de l'ambitieux Boniface VIII, et celui de Clément V, l'abbé de Gascogne, on vit surgir de tous côtés les hommes de génie et les œuvres de la pensée. Sur tous les points de l'intelligence elle étendait ses conquêtes. Ainsi des navigateurs hardis avaient porté jusqu'au cœur de l'Asie les bannières de la patrie. (Viaggio di Marco-Polo). Brunetto Latini, dans une œuvre encyclopédique, aujourd'hui peu connue, résumait toutes les sciences de son époque. (Latini B. Tésoro). Marino Sanuto explorait les limites de l'Afrique dans ses livres d'hydrographie. Léonard Fibonacci avait créé l'algèbre, et dans la jurisprudence et le droit des peuples, Accurse, Jean André, Pierre des Vignes avaient dévancé Montesquieu. Les lettres et la poésie dévançaient la science. Des écrivains pleins de grâce et de pureté créaient déjà cette lan-

gue à laquelle Dante réservait la puissance de son génie. Guido Guinicelli ; — Guittone d'Arezzo ; — Cecco Angiolieri ; — Jacques de Lentino ; — Cino de Pistoïe ; — Guido Cavalcanti ; et plus tard, Pétrarque, Machiavel et Boccace, répandirent l'éclat de leurs œuvres sur cette époque de renaissance et de goût.

Aussi le merveilleux, et ces mystiques idées qui s'attachent aux vérités solennelles de la religion, formèrent-ils la source de cette école politique du quatorzième siècle. Ce sont elles qui durent certainement inspirer à Dante la *Divine Comédie*, et dans cette trilogie si bien déduite de l'Enfer, du Purgatoire et du Paradis, on retrouve ce cachet inimitable de l'époque où le mystérieux et le sombre de l'Évangile se mêlaient aux plus graves conceptions de l'antiquité. C'est qu'a-

lors le goût n'était pas encore épuré ; que ce qu'il y avait de plus inspirateur dans les croyances de l'homme se retrouvait toujours dans les fictions du christianisme, et que là seulement les passions divinisées ou punies offraient à l'imagination du poète les tableaux les plus terribles, les émotions les plus puissantes. Cette indéfinissable volupté de s'emparer d'un cahos d'incertitudes, de parcourir le néant par anticipation, de sortir son âme des limites d'une prison terrestre pour s'élever avec elle aux régions les plus élevées dut être une source intarissable de consolations, une riche moisson d'images et d'allégories. Si l'amant y trouva d'abord d'ineffables délices, le tribun exilé s'y révéla dans ses méditations pieuses et politiques. Union puissante du cœur de l'homme et du chrétien dont les reflets paraîtront dans le poème Dantesque comme une image de la

divinité, et ce n'est pas seulement une œuvre philosophique et religieuse, c'est l'épopée républicaine et guerrière du moyen-âge italien. Tous les personnages s'y groupent avec un intérêt historique toujours soutenu; Guelfes et Gibelins, Pontifes et Princes passent successivement sous l'indignation ou les applaudissements du poète ; il nous les montre dans leurs tortures, sous la malédiction de Dieu, ou dans l'Eden immortel où le conduisit Béatrix. Tout y est conséquent, et c'est un reproche peu fondé que celui de quelques critiques qui n'ont vu dans la *Divine Comédie* qu'un mélange confus de paganisme et des dogmes chrétiens ; des images peu relevées et des tableaux sans dignité. (Laharpe, Cours de littérature.)

Certes, parmi les poètes des temps modernes, Dante est peut-être le seul qui ait

bien jugé que l'art en poésie devait marcher sous les règles invariables de la religion. Sous les élans de sa puissante imagination, il transporte la scène du poème hors des limites ordinaires de ce monde; et là, dominant comme un juge sévère nos passions, nos intérêts ou nos espérances, il n'assigne d'autres bornes à sa pensée que l'infini de la divinité. Son poème, reflet de l'image de Dieu, se divise en trois parties qui ne forment elles-mêmes qu'un seul faisceau : l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis; soit, le châtiment, l'expiation et la récompense. Trois personnages, Dante, Virgile et Béatrix correspondent chacun à ces trois parties, et, dans le cours du poème, adoptant ce nombre symbolique, il partage l'Enfer en neuf cercles, le Purgatoire en neuf degrés, le Paradis en neuf sphères. Il n'est pas jusqu'à la division du poème,

composé de trente-trois chants, qui ne rappelle les trente-trois années de Jésus-Christ.

Mais si Béatrix, dont le souvenir n'a jamais abandonné son âme, devient son ange protecteur parmi les abîmes de Satan ; à quel titre verrons-nous un poète païen obtenir le troisième rôle dans une œuvre entièrement religieuse ? Pourquoi Virgile, aux portes d'un enfer catholique, est-il préféré aux prophètes, aux saints adoptés par l'Eglise ? C'est que Virgile répond dans l'esprit de Dante à la grande idée de l'unité politique et morale qui fait la base principale de la *Divine Comédie.* Il représente la croyance antique dans son dogme le plus idéal, et la forme de gouvernement rêvée par les Gibelins dans sa plus large application. C'est qu'ayant adopté lui-même dans son *Enfer* toutes les traditions religieuses et philosophiques de l'antiquité,

soit qu'elles rappellent l'Ecole spiritualiste de Platon, les mystères d'Eleusis, ou les mythes de Pythagore, il se rapproche le plus des sources de la chrétienté. Enfin, le poète de Mantoue, introduit dans le drame pour marquer la dernière limite à laquelle la raison puisse atteindre en dehors de la foi, a été mis comme le représentant de la doctrine chrétienne qui admet la récompense après l'expiation. C'est ce qui rend plus intelligible ces paroles que le favori d'Auguste adresse au bien-aimé de Béatrix : « J'étais parmi » ceux qui ne sont ni sauvés, ni damnés, » (che son sospesi *) quand je fus appelé » par une dame si sainte et si belle que je la » priai de me donner ses ordres. »

« Ses yeux brillaient plus que des étoiles,

(*) Qui sont en suspens ou en surséance.

« et elle commença d'une manière suave et « calme à me dire avec sa voix angélique et « son doux parler: Ame courtoise de Mantoue « dont la renommée dure encore en ce mon- « de, et durera autant que le mouvement, « mon ami, qui n'est pas celui de la fortune, « est si embarrassé sur la plage déserte, « qu'au milieu du chemin, la peur l'a fait « retourner en arrière. Je crains, sur ce qu'on « m'a dit de lui dans le ciel, qu'il ne soit déjà « si égaré, que moi, je ne vienne trop tard « à son secours. Va donc, et avec tes paro- « les ornées, avec tout ce qui est capable de « le sauver, aide-le si bien que je sois conso- « lée. Je suis Béatrix, moi, celle qui te dit « d'aller. Je viens d'un lieu où je désire re- « tourner; c'est l'amour qui m'amène et me « fait parler. Quand je serai auprès de mon « seigneur, je me louerai souvent de toi au- « près de lui. » (Enfer, chant II.)

Après avoir ainsi raisonnablement expliqué le rôle de Virgile dans la *Divine Comédie*, y aurait-il encore quelque intérêt à rapprocher et comparer ensemble quelques chants de l'*Eneïde* avec ceux du poème Dantesque. Les rhéteurs en conviennent ; l'Enfer où descendit Enée offrit plus d'une image au poète de Florence. Aussi bien, lui-même en convient, lorsque, se trouvant avec son auteur favori, il s'écrie : « O des autres poètes, « honneur et lumière ! que la longue étude, « et le grand amour qui m'ont fait rechercher ton livre, me servent près de toi. Tu « es mon maître et mon auteur ; tu es le seul « dont j'ai pris le beau style qui m'a fait tant « d'honneur. » (Enfer, chant 1er.)

Mais, avant de suivre l'amant de Béatrix au milieu des cercles effrayants de l'Enfer et des rochers du Purgatoire, il conviendrait

peut-être, en distinguant le sens littéral des applications qu'on peut en déduire, de faire la part des réalités, et celle des symboles.

Les critiques et les rhéteurs, prenant du cœur humain ce qu'il avait de moins noble, se sont efforcés de voir avant tout dans le poëme Dantesque des applications amères et haineuses. On ne saurait en disconvenir, l'allégorie qui s'offre à chaque pas dans ce mystique pélérinage présente, nous le savons, une large part aux commentaires. Aussi bien, dans plus d'une occasion, Dante avait-il annoncé le projet de commenter lui-même son ouvrage, afin d'éviter les nouvelles blessures que l'avenir lui gardait. Dans toute œuvre poétique dont l'imagination est le plus grand ressort, il est de la raison de ne pas mêler confusément le mythe et la réalité

de négliger les explications naturelles, pour se jeter à travers des divagations mensongères et sans fondements. Sans la hardiesse de la pensée, sans le secours de l'imagination y aurait-il un poème possible? Et en effet, si vous dépouillez le poète de ce vernis divin qui fait sa force et son génie ; si vous déchiquetez sous le scalpel de la logique cette profusion d'ornements fabuleux qui semblent une parure venue du ciel, que restera-t-il? Un cadavre ; et, dans le périlleux voyage du poète chrétien, à travers les gouffres de l'enfer, parmi ces douleurs et ces gémissements des damnés ; au milieu des cris d'horreur, des larmes du désespoir de ces maudits de Dieu, ou des ineffables extases de ceux qui jouissent de sa présence, applications dictées par le ressentiment, où serait alors l'intérêt du drame? Et ne vaudrait-il pas mieux déchirer ce livre que de se jeter

ainsi parmi les égarements d'une raison sans foi, d'une dialectique sans fondement.

Sans doute, il n'est permis à aucun homme de visiter avant sa mort le royaume des ombres. Dante dans son humilité chrétienne ne se croyait point digne d'une telle faveur, quand il s'écriait en présence de son compagnon : « Mais moi, pourquoi venir ici ; qui » me le permet ? je ne suis pas Enée ; je ne » suis pas St-Paul ; devant nul autre, ni » devant moi-même je ne suis digne de cet » honneur. » (Enfer, chant II.) Mais c'est une fiction qu'il faut accepter, ou tout poème devient impossible.

Faudra-t-il maintenant descendre au milieu de cet enfer Dantesque, auquel le poète a donné la forme d'un vaste entonnoir ? Devrons-nous parcourir ces neufs cercles im-

menses dont il se compose, et dans lesquels nous trouverons successivement tous les pécheurs du monde gradués selon leurs fautes ou leurs crimes ? ne serons-nous pas arrêtés par ces eaux marécageuses et croupissantes qui s'opposeront les premières à notre marche ; ces remparts environnés de tous côtés par la flamme ; ces sables brûlants ; ces monstres vénimeux qui nous menaceront de leur gueule béante, et ne reculerons-nous pas d'horreur, lorsqu'après avoir dépassé le huitième cercle environné de fosses maudites, d'abîmes affreux, de précipices et d'ossements humains, un géant immense nous déposera dans ce Pandèmonium de Satan ? C'est là que nous entendrons les cris de désespoir des damnés ; là que nous verrons des tortures, des tourments, des douleurs sans fin, et, qu'en frémissant nous répéte-

rons ces vers du poète : « Vous qui entrez, laissez toute espérance. » (Enfer, chant III.)

Voi ch'intrate, lasciate ogni spéranza
(Dell'inferno, canto terzo.)

Baignés de sueurs, épouvantés des blasphèmes, et des grincements des damnés, éloignons-nous de ces rives maudites, et repétons ces paroles adressées au courageux voyageur : » Mon fils, tous ceux qui meurent » dans la colère de Dieu accourent ici de » tous les pays ; ils sont privés de traverser » le fleuve, car la divine justice les éperonne » si fort que la crainte se change en dé» sir. Jamais une âme pure n'a passé ici ; » or, si Caron s'irritait contre toi, tu peux » bien savoir à présent les motifs de ses plain» tes. » (Enfer, chant III.)

Une chose importante, et qui n'a point

échappé aux partisans du poète, c'est que, dans ces descriptions admirables, il n'a point négligé le système de géologie et qu'à travers les feux et les horreurs de son Enfer, il a su conserver admirablement la progression des phénomènes intérieurs, sous le rapport scientifique. Alliant ensuite avec grâce tout ce que le paganisme, les livres saints et les philosophes lui offraient de plus pittoresque pour la composition de sa divine trilogie, il forme ses quatre fleuves infernaux, l'Achéron, le Styx, le Phlégeton et le Cocyte, des larmes d'une symbolique statue dont il a pris l'image dans le prophète Daniel. (Enfer, chant XIX). Il combine la morale antique à celle plus sévère de l'Évangile, et jusqu'au jour de la résurrection, environnant les morts d'une forme sensible, il leur fait subir jusqu'au jugement dernier les peines qu'ils ont méritées quand l'avenir s'est fermé pour eux.

C'est ainsi que, par la puissance magique de son pinceau, suivant aux Limbes les traces de Jésus-Christ, il parcourt avec son compagnon de Mantoue ces lieux où l'imagination retrouve tant d'horreurs, tant d'espérance et de volupté.

Descendons hardiment avec lui vers cette cité des ténèbres. Toujours sous la poignante douleur de la perte de Béatrix, sa bien-aimée, Dante, au moment de son lugubre voyage, est à Rome à la cour du pape, découragé des événements qui tourmentent Florence et voulant chercher ailleurs que parmi les hommes les consolations qui manquaient à son âme. Où trouvera-t-il sa bien-aimée, si ce n'est au ciel? Mais, pour monter vers cet Eden immortel, il lui faudra traverser les lieux qui le précèdent. Au milieu de la nuit, vêtu du froc des pénitents,

il commence son mystique pélérinage, et bientôt égaré dans une forêt sombre, menacé par une panthère rugissante qui lui barrait son passage, il s'arrête en invoquant le secours du ciel. Sous le sombre de ces visions qui nous rappelleront plus d'une fois les sinistres mystères de l'Apocalypse, rechercherons-nous avec les commentateurs des personnifications ou des allégories morales ou politiques ? Oh ! non ! nous suivrons timidement le poète, comme lui, la prière au cœur, les yeux baissés et nous appellerons ensemble les secours qui peuvent le diriger dans l'infernal abîme. Sous la fascination de tant d'horribles visions, il ferme bientôt les yeux et s'abandonne à lui-même. C'est alors qu'apparait Virgile qui vient relever sa confiance, et, pour remonter son courage, prédit à l'Italie un rédempteur prochain de ses libertés. Noble terre des arts,

source des lumières du monde, attendras-tu jusqu'au bout des siècles ce messie tant de fois promis à tes souffrances.... La trinité céleste de Béatrix, de Marie, ce calice de miel offert à tous ceux qui souffrent, de Lucie, sainte martyre que Dante invoque comme sa patronne, sera pour les deux poètes l'étoile de Bethléem. Ensemble et se prêtant un naturel appui, ils descendent dans l'abîme versant des larmes et maudissant tous deux les cités impies, et les hommes qui ont renié Dieu.

CHAPITRE X.

Embarrassés d'abord de la foule des fainéants qui bordent leur passage, indifférents acteurs dans les scènes du monde, sybarites qui n'ont connu qu'eux seuls, ils avancent péniblement ; mais, bientôt animés d'une force inconnue sous la conduite de Caron, l'éternel geôlier des enfers ; sous les blasphèmes des reprouvés, et pendant que l'Enfer rugissait de tant d'audace, ils se trouvent transportés au premier cercle. « C'est là, dit » le poète, que je me trouvai sur le bord de » l'abîme de douleur, triste vallée d'où » mille gémissements confondus s'élèvent

» comme un bruit de tonnerre. L'abîme » était si profond, si nébuleux et si obscur, » qu'envain je fixai mes yeux sur le fond ; » je n'y distinguai aucune chose. Mainte- » nant, descendons là-bas dans le monde » ténébreux, me dit mon compagnon tout » pâle. Je serai le premier, et tu seras le » second. Et moi qui m'étais apperçu de sa » pâleur, je lui répondis : comment irai-je, » si tu t'épouvantes, toi, qui as coutume » de me relever dans mes faiblesses. Et lui à » moi : L'angoisse des malheureux qui sont » là-bas répand sur mon visage une pitié » que tu prends pour de la frayeur. Allons, » car la longueur du chemin nous presse. » Ainsi il pénétra, et ainsi, il me fit entrer » dans le premier cercle qui environne » l'abîme. » (Enfer, vers 7, chant IV.)

Vero è che in su la proda mi trovai
Della valle d' abisso dolorosa,

Che tuono accoglie d'infiniti guai.
Oscura, profond' era e nebulosa,
Tanto che, per ficcar lo viso al fondo, (1).
Io non vi discernea veruna cosa.
Or discendiam quaggiù nel cieco mondo;
Incominciò il poeta tutto smorto:
Io sarò primo, e tu sarai secondo.
Ed io, che del color mi fui accorto,
Dissi: Come verrò, se tu paventi
Che suoli al mio dubbiare esser conforto?
Ed egli a me: L'angoscia delle genti,
Che son quaggiù, nel viso mi dipigne
Quella pietà, che tu per tema senti.
Andiam, chè la via lunga ne sospigne:
Così si mise, e così mi fe' entrare
Nel primo cerchio che l' abisso cigne.

C'est là que, dans un château resplendissant de lumières, il rencontre ces esprits magnifiques qui se rendirent illustres par les armes, les arts ou les lettres, mais que le

(1) A fondo.

vrai Dieu a relégué dans les Limbes pour avoir méconnu sa loi. Dans ce brillant séjour de l'intelligence, le génie est toujours au-dessus du courage et les armes le cèdent à la vertu. Ainsi, nous saluons dans cette école antique, Homère, le souverain poète ; — Horace ; — Ovide ; — Lucain ; — tous ont un salut gracieux pour le courageux visiteur, et c'est une vision consolante que de trouver réunis sur un pré de fraîche verdure les héros de l'antiquité. Electre avec ses compagnons ; — Hector ; — Enée ; — César ; — et au-dessus d'eux Aristote, le maître de tous, discourant au milieu de la famille des philosophes.

Mais le véritable Enfer ne commence qu'au second cercle. Ici, les voix plaintives se font entendre, des gémissements affreux jettent l'épouvante au fond de l'âme, et sous l'as-

pect de Minos, un infernal inquisiteur grondant comme une trombe en courroux, condamne les âmes qu'il juge, en les précipitant au fond des abîmes. Ces tourments réservés à ceux que l'amour égara, ou que la luxure jeta dans ses désordres devaient nous offrir un gracieux tableau à côté des scènes les plus sombres. Comment résister au désir de citer en entier celle qui nous rappelle les malheurs et les infortunes de *Francesca de Rimini.* La copier dans son texte, c'est l'offrir aux louanges ; verser des larmes, c'est applaudir, et l'on ne sait dans cette touche élégante ce que l'on doit le plus admirer, ou de la grace du poète, ou des charmes du sentiment.

« Je me pris à dire: poète, je parlerais
» volontiers à ces deux qui vont ensemble
» et paraissent si légers au vent. Et lui à

» moi: Attends qu'elles soient plus près de
» nous; alors, prie-les pour cet amour qui
» les mène, et ils viendront à toi. Sitôt que
» le vent les eut inclinés vers nous, j'élevai
» la voix: O âmes tourmentées, venez nous
» parler, si nul ne s'y oppose.

» Comme des colombes, appelées par le dé-
» sir, volent vers le doux nid d'un aile ou-
» verte et ferme, et portées d'un même vou-
» loir, de même les deux ombres sortirent
» de la troupe où était Didon, venant à
» nous à travers l'air malfaisant, tant mon
» appel affectueux eut de force.

» Être gracieux et compatissant qui viens
» nous visiter dans cet air obscur, nous qui
» teignîmes le monde de sang, si nous
» étions aimés du roi de l'univers, nous le
» prierions pour ton repos, puisque tu as

» pitié de notre mal amer. Tout ce qu'il te » plaira entendre et dire, nous-mêmes, nous » l'entendrons et le dirons de bon cœur, tandis que le vent se tait comme il le fait à » présent.

» La terre où je suis née (1) est située sur » le golfe où le Pô descend avec tous les » fleuves qui le suivent pour se reposer dans » la mer. Amour qui se prend vite à cœur » gentil attacha celui-ci (Paul de Rimini) à » ce beau corps qui me fut ravi, (et ce coup » inattendu me poigne encore.)

(1) La ville de Ravenne, maintenant à trois milles de la mer. Françoise était fille de Guido de Polenta, seigneur de Ravenne. Aimée du jeune Paul de Rimini, qu'elle aimait, ce fut le frère ainé, Lanciotto, prince boiteux et difforme qu'elle épousa. Les deux amants furent un jour surpris et tués par le mari.

Cette aventure est racontée aux premières pages de ce livre.

» Amour qui ne dispense nul d'aimer » si fortement au plaisir dont s'énivrait ce- » lui-ci, que comme tu vois, jamais il ne » m'abandonne. Amour, nous a conduit à » la même mort. Là, Caïn attend celui qui » nous arracha la vie. » Telles furent les paroles de ces deux ombres.

« Dès que j'eus entendu ces âmes blessées, » je penchai le visage et je le tins si long- » temps baissé que le poète me dit : A quoi » penses-tu ? Quand je pus répondre, je m'é- » criai : Hélas combien de doux pensers, » combien de désirs les ont menés à ce pas » douloureux.

» Puis, je me tournai vers eux, et je » leur parlai ainsi : Françoise, tes tourmens » me font pleurer de tristesse et de pitié ; » mais dis-moi, au temps des doux soupirs,

» à quoi et comment amour vous a-t-il
» permis de connaître vos incertains désirs?
» Et elle à moi : Il n'est pas de plus grande
» douleur que de se rappeler un temps
» heureux dans la misère, et le savant maî-
» tre le sait bien. Mais si tu as un si grand
» désir de savoir quelle fut la première sour-
» ce de notre amour, je ferai comme celui
» qui pleure et parle tout à la fois. »

» Nous lisions un jour, par passe-temps,
» les aventures de Lancelot, et comment il
» fut épris d'amour ; nous étions seuls et
» sans aucune défiance. Plusieurs fois cette
» lecture fit nos yeux se chercher et notre
» visage changer de couleur. Mais ce fut un
» seul passage qui décida de nous. Quand
» nous vîmes le doux sourire de l'amante
» couvert par les baisers de son amant, ce-
» lui-ci, qui jamais ne sera séparé de moi, me

» baisa la bouche tout tremblant. Le livre » et celui qui l'écrivit furent pour nous un » autre Galléhaut. (1) Ce jour là, nous ne » lûmes pas davantage.

» Tandis que l'un des esprits parlait ainsi, » l'autre pleurait si fort, que pour compas- » sion, je devins comme si j'allais mourir » et je tombai comme un corps mort tom- » be. » (Enfer, chant V, vers 73me et suivants.) (2)

(1) Ils s'étaient perdus en lisant le passage du roman de Lancelot du Lac, chevalier de la table ronde. Galléhaut ajouta que toutes les prouesses de Lancelot n'avaient pour but que de plaire à la reine, exigeant qu'en récompense de ses services, celle-ci lui donnât un baiser. *La reyne voit que le chevalier n'ose le faire*, si le prend par le menton, et le baisa devant Galléhaut assez longuement.

(Historique. — L'Auteur.)

(2) Silvio Pellico, l'un des plus nobles soutiens de l'indépendance italienne a traité dans une tragédie le sujet historique de Françoise de Rimini.

(L'Auteur.)

Passerons-nous avec les voyageurs infernaux à travers le troisième cercle sans jeter un coup d'œil de pitié sur ce mélange infect qui succombèrent sous les excès de la gourmandise. Échappons vite à cette grêle de boue qui les accable et de ce vil cloaque où les poètes ont recherché vainement Farinata et Tegghiojo; Jambo Rusticucci, et Mosca. Pénétrons au quatrième degré où les avares et les prodigues expient sous d'énormes rochers leur soif immense, ou leur mépris des richesses.

A nous! à nous! Phlégias! monstre de colère et d'impiété; que ta barque soit à nos ordres, que tes esprits infernaux se courbent à nos voix sous nos ordres célestes. Nous voulons explorer le cinquième cercle où se démènent les furieux, où languit la paresse. Que nous veulent ces trois Euménides dont

la beauté se cache sous les serpents vénimeux qui forment leur chevelure ! Au large ! esprits malfaisants, anges rebelles, âmes félonnes qui nous barrez d'un cercle de feu le passage de la cité ténébreuse. Arrière ! au nom de Dieu ! nous voulons avancer. Mais Gorgone et Méduse viennent à leurs secours. Serions-nous perdus sans retour dans cet horrible cercle de l'incrédulité. Humilions-nous, ayons foi, prenons espérance !

Car voilà qu'un ange envoyé du ciel vient traverser ces régions maudites. A sa voix la tempête se calme, les portes s'abaissent, et tous ces menaçants fantômes s'évanouissent comme des ombres devant les premières lueurs du jour. « Démons chassés du ciel, » race méprisée, s'écria-t-il sur l'horrible » seuil, comment cette outrecuidance s'est- » elle mûrie en vous ? Pourquoi régimber

» ainsi contre cette volonté qui jamais ne » peut manquer son but, et qui a tant de » fois augmenté vos douleurs ? » (Enfer, chant IX.)

O cacciati del ciel, gente dispetta,
Cominciò egli in su l' horribil soglia,
Ond' esta oltracotanza in voi s' alletta?
Perchè ricalcitrate a quella voglia,
A cui non puote il fin mai esser mozzo,
E che più volte v' ha cresciuta doglia?
(Dell' Inferno, canto nono.)

Et là, parmi ces lieux malsains et fangeux, nous entendîmes des cris lamentables qui sortaient du fond des tombeaux ; les malédictions des hérésiarques et des sectaires nous glacèrent d'effroi ; c'était comme le râle des pauvres suppliciés ; douloureux et navrés, nous passâmes entre les martyrs et les hautes murailles.

Passammo tra i martiri e gli alti spaldi.
(Dell' Inferno, canto nono.)

Au septième cercle où nous pénétrons sont rangés sur trois lignes plus ou moins resserrées, selon leur éloignement du centre, tous ceux auxquels la violence a fait oublier Dieu. Les tyrans, les voleurs, les blasphémateurs, les usuriers, et les sodomistes expient ainsi leurs crimes sous une pluie de sable enflammé, et de bitume ardent. Nous y retrouvons ce Farinata des Uberti qui ensanglanta les eaux de l'*Arbia* à la bataille de Mont-Aperto ; l'Empereur Frédéric II qui fit une guerre fréquente aux prétentions du Vatican, et ce cardinal Ubaldini, de Florence qui regrettait d'avoir perdu son âme en embrassant la bannière des Gibelins. « Ici se pleurent les torts impitoyables ; ici » est Alexandre et le cruel Denys qui fit » souffrir tant d'années douloureuses à la » Sicile. » (Enfer, chant XII.)

Quivi si piangon li spietati danni ;
Quivi è Alessandro, e Dionisio fero,
Che fe' Cicilia aver dolorosi anni.
(Dell' Inferno, canto decimosecondo.)

Mais, comme à l'aspect d'un serpent on voit un oiseau timide resserrer ses ailes en frémissant, ainsi l'âme se replie sur elle-même d'indignation et de dégoût à l'aspect de toutes les infamies qui vont l'épouvanter. C'était peu que les accouplements infames du minotaure, des centaures, et des harpies, empruntés à la Mythologie; que ces tableaux révoltants d'horreur et d'obscénités où nous allons trouver les séducteurs, les flatteurs, les simoniaques et les sorciers, alors que tous ensemble se vautrent dans la pourriture et la lèpre ; où Sodôme et Cahors restent scellées sous le même sépulcre, pour avoir renié Dieu. (Enfer, chant II.)

Tremblons : voici venir un monstre plus redoutable. Le poète animé de l'esprit du ciel est lui-même saisi de vertige et d'effroi ; il eut peur, « Quand il vit venir, nageant » dans l'air épais et obscur, une figure sur- » prenante pour le cœur le plus ferme. » (Enfer, chant XVI.)

Ch' io vidi per quell' aer grosso e scuro
Venir notando una figura in suso,
Meravigliosa ad ogni cor sicuro.
(Dell' Inferno, canto decimosesto.)

C'est Gergon, le démon de la fraude, qui s'avance à la voix de Virgile avec sa queue de scorpion en avant. Il en menace l'imprudent qui se fierait à lui, mais sous les ordres du ciel il est forcé d'obéir et, après avoir traversé la ligne infernale où sont punis les fourbes, il dépose les voyageurs sans la moindre offense jusqu'au fond du huitième cercle.

Dans ce triste Geyron, redirons-nous les tourments de Jason, de la courtisanne Thaïs? Faut-il avec les poètes donner un signe de mépris au pape Boniface que nous rencontrons parmi ces damnés? A tous ces pasteurs infidèles qui se prostituaient aux rois? Rappellerons-nous encore cette foule de personnages de Florence et de l'Italie qui se rendirent célèbres dans ses sanglantes collisions? Oh! laissons-les à leur martyre; laissons Buoso des Abbati; Guercio Cavalcanti; Donati; Guido de Montefeltro; Novello da Polenta; tous les Uberti; les Lamberti se débattre sous les flammes qui les dévorent; ne rappelons plus dans ces lieux redoutables les divisions qui rendirent célèbres les chefs envénimés des Guelfes et des Gibelins, mais donnons une larme au supplice horrible du noble comte Ugolin. Poignante digression du poème Dantesque où l'horrible

se joint au pathétique ; où l'âme ne sait plus s'il faut succomber sous les larmes plutôt que sous l'indignation, et, pour tracer cette scène déchirante, quels tableaux pourrions-nous exposer qui ne pâlissent devant ceux du poète ? Ecoutons ces vers qui semblent palpitants de carnage, et retenons les frémissements de notre chair, devant ces angoisses de la faim.

Dante se trouve en présence du noble comte Florentin, au moment où celui-ci dévorait le crâne d'un homme. « Tu dois savoir, lui dit-il, que je fus le comte Ugolin, » et celui-ci l'archevêque Ruggieri ; je dirai » tout-à-l'heure pourquoi je suis pour lui un » voisin si cruel. Il n'est pas besoin de t'ap» prendre que, par l'effet de ses mauvaises » pensées, moi, qui me fiais à lui, je fus » saisi et ensuite mis à mort. Ce que tu ne

» peux avoir appris, c'est combien ma mort
» fut cruelle. Tu l'entendras, et tu sauras
» si je dois le haïr. »

« Une petite ouverture à travers la tour,
» qu'on appelle à cause de moi la tour de la
» Faim et dans laquelle bien d'autres seront
» encore enfermés, m'avait déjà, par son
» soupirail, montré plusieurs fois le jour,
» lorsque je fis le mauvais songe qui déchira
» pour moi le voile de l'avenir. »

« Ruggieri me semblait tel qu'un seigneur
» et maître, chassant un loup et ses louve-
» teaux vers la montagne qui empêche les
» Pisans de voir la ville de Lucques. »

« Le comte Gualandi, escorté des Sis-
» mondi et des Lanfranchi allait en avant
» avec des chiennes maigres bien dressées

» et bien agiles. Après une petite course, le
» loup et ses petits, me paraissaient fatigués,
» et il me semblait leur voir ouvrir les
» flancs avec des dents aiguës. Quand je fus
» éveillé avant l'aurore, jentendis mes fils
» qui étaient avec moi, pleurer au milieu
» de leur sommeil, et demander du pain. »

« Tu es bien cruel, si déjà tu ne t'atten-
» dris pas en pensant à ce qui s'annonçait à
» mon cœur; et si tu ne pleures pas, de
» quoi as-tu coutume de pleurer? Déjà ils
» étaient éveillés et l'heure approchait où
» l'on avait coutume d'apporter la nourri-
» ture, et à cause du songe chacun doutait. »

« Et moi, j'entendis clouer la porte de
» l'horrible tour, et je regardais mes enfants
» sans dire mot. Je ne pleurais pas; tout
» au dedans de moi, je me sentais devenir

» de pierre. Ils pleuraient, eux, et mon » petit Anselme me dit : Pour nous regar- » der ainsi, mon père, qu'as-tu ? cepen- » dant, je ne pleurai ni ne répondis de tout » ce jour et la nuit d'après, jusqu'à ce qu'un » autre soleil se levât sur le monde. »

« Quand un faible rayon se fut introduit » dans la prison douloureuse, et que je vis » sur quatre visages l'aspect que je devais » avoir, je me mordis les deux mains de » douleur, et ceux-ci, pensant que je le fe- » sais par envie de manger, se levèrent tout- » à-coup et dirent : O père ! notre douleur » sera beaucoup moindre, si tu manges de » nous ; tu nous as vêtus de ces misérables » chairs, dépouilles nous-en. »

« Alors je m'apaisai pour ne pas les » rendre plus tristes. Ce jour et les suivants,

» nous demeurâmes tous muets. Ah! dure
» terre! pourquoi ne t'ouvris-tu pas ? »

« Quand nous fûmes arrivés au quatrième
» jour, Gaddo se jeta et s'étendit à mes
» pieds, disant : Mon père, pourquoi ne
» viens-tu pas à mon aide? Il mourut là,
» et comme tu me vois, je vis les trois au-
» tres tomber un à un entre le cinquième
» et le sixième jour: ensuite, je me mis,
» déjà aveugle, à les chercher à tâtons sur
» chacun d'eux et je les appelai encore deux
» jours alors qu'ils étaient morts.... Ensuite
» la faim eut plus de puissance que la dou-
» leur. »

« Quand il eut parlé ainsi, en roulant les
» yeux, il reprit le misérable crâne où ses
» dents comme celles d'un chien furieux entrè-
» rent jusqu'à l'os. » (Enfer, chant XXXIII.)

Dante, dans ces derniers tableaux, après avoir épuisé tout ce qu'il y a de plus horrible et de plus dégoûtant dans la physionomie de ses démons ; après nous les avoir montrés avec tout l'appareil que leur donne l'imagination, armés de cornes, de fouets et de griffes ; grinçant comme des verroux ; craquant comme des squelettes ; joignant l'insulte à la menace, et la bassesse à la malice, nous amène au bord de l'étroite ouverture où nous devons trouver sur son trône de glace le souverain de ces lieux infernaux. Nous approchons et déjà les hauts barons de cet empire précèdent cet affreux abîme du pouvoir. Démons de la révolte, anges rebelles que l'orgueil a déchu, ils gardent comme des géants ces portes de glace sous lesquelles gémissent les plus hauts criminels, ceux qui ont renié leur patrie, ceux qui se sont faits traîtres envers leur Dieu. Voici *Dité*,

le dieu des enfers ; voici les lieux qui font trembler les plus intrépides.

L'Empereur du douloureux royaume depuis le milieu de la poitrine sortait du glacier. Géant immense, les géants qui l'entouraient semblaient auprès de lui des pygmées. Ses trois têtes, dont les trois couleurs correspondent aux trois parties du monde alors connu, étaient hideuses de sang, de bave et de larmes. De chacune de ses bouches il broyait un pêcheur, et de ses griffes sanglantes il déchirait ceux qui se trouvaient dans le fond de ce noir abîme. Epouvantable figure où rien n'intéresse que l'excès d'horreur, et dans laquelle l'imagination chercherait en vain quelques vestiges d'un ange déchu.

Sans doute, il est plus saisissant et plus beau le sultan de Milton dont la forme n'a

pas encore dépouillé toute sa splendeur originelle. Le fier archange, au milieu de ses légions innombrables, semble un rayon brumeux d'un astre à son déclin. Il prépare ses puissants efforts contre le Tout-Puissant et, dans son infernale conspiration, parmi le miel et les roses de son langage, peut-être soulèverait-il un instant l'intérêt au profit de sa cause. Son visage, dit le poète, est profondément labouré des cicatrices de la foudre, et l'inquiétude siège sur ses joues flétries. Mais, sous ses fiers sourcils, une inflexible intrépidité, un orgueil indomptable dépeint l'instant de la vengeance. Son œil est cruel, et cependant il s'en échappe des signes de compassion et de remords, lorsqu'il contemple ceux qui partagèrent avec lui les béatitudes du ciel. Ainsi, le repentir semblerait près d'arriver à son âme.

Dante au contraire, dans la grande figure de *Dité*, a tout-à-fait éloigné de lui tout ce qui pourrait entraîner la moindre admiration, la plus légère sympathie. Il est brutal, difforme, repoussant; sur ses traits monstrueux rien ne rappelle un ange déchu, et tant de laideur l'environne, tant de froide cruauté l'anime sur ce trône glacé qui le fixe au fond de la terre, que le dégoût et l'horreur sont les seuls sentiments qui nous restent. C'est sans doute aux sources sévères de la religion que Dante a trempé son pinceau pour flétrir ainsi l'image la plus terrible du péché.

CHAPITRE XI.

Et maintenant des scènes plus gracieuses nous seront réservées ; ce ne seront plus les grincements des maudits qui nous épouvanteront encore dans leurs demeures immondes, mais au contraire, arrivant avec les divins voyageurs dans l'île déserte où se trouve le Purgatoire, nous entendrons les cantiques de l'espérance ; nous verrons la clarté du jour, et, sous des berceaux de verdure, avant-coureurs de l'immortel Eden, il nous sera permis de rêver le bonheur de la cité céleste. Arrière les fiancés impies de l'abîme infernal ; loin de nous son messa-

ger hideux qui nous a conduits sous le firmament des étoiles. Lavons-nous dans la piscine expiatoire, et reprenons cette volupté mystique de l'âme, consolante compagne de ceux qui se confient dans l'indulgence de Dieu.

Les poètes, sur le dos de Satan, ont traversé la terre par un long souterrain, antipode aux neuf cercles de l'Enfer. Après une absence de deux jours et deux nuits, ils ont pu voir par une ouverture ronde les magnificences du ciel. « La douce couleur » du saphir oriental qui se mêlait à la séré- » nité de l'air pur jusqu'à ce premier cer- » cle, ramena la joie dans mes yeux, aus- » sitôt que je fus sorti de l'air mort qui m'a- » vait attristé les regards et le cœur. La » belle planète qui conseille d'aimer fesait » sourire tout l'orient, en effaçant le signe

» des poissons qui venait à sa suite. » (Purgatoire, chant 1er)

Dolce color d' oriental zaffiro,
Che s' accoglieva nel sereno aspetto
Dell' aer puro infino al primo giro,
Agli occhi miei ricominciò diletto,
Tosto ch' i' uscii fuor dell' aura morta,
Che m' avea contristati gli occhi e il petto.
Lo bel pianeta che ad amar conforta,
Faceva tutto rider l' oriente,
Velando i pesci ch' erano in sua scorta,

Le jour allait bientôt renaître, quatre étoiles symboliques jetaient leur brillante clarté sur le rivage de l'île qui surnage au milieu des flots de l'Océan, et dont la petite sphère est l'antipode de la Judée. Après la contemplation de ces rivages consolateurs, et avant de parcourir les neuf zônes qui divisent la montagne expiatoire, le poète inspi-

ré, fidèle aux traditions de la grâce, voit s'avancer à lui une ombre vénérable, symbole de la sagesse imparfaite du paganisme. C'est Caton d'Utique; c'est la vertu de son école sévère qui n'était point éclairée de l'esprit du vrai Dieu; c'est l'intelligence sans guide, et le génie aveugle, mais toujours sûr, dans ses écarts de l'indulgence de la divinité.

Quelle scène délicate nous est réservée à l'arrivée des voyageurs. Voyez-vous cette gracieuse figure, cet ange aux cheveux flottants qui s'avance vers le rivage? Il conduit un esquif si frêle et si léger, qu'à peine il touche les flots. Ses ailes relevées au ciel forment les voiles de sa nacelle. Auprès de lui voltigent ou sont assises une foule d'âmes qui chantent à l'unisson les cantiques de Dieu. Toutes se pressent autour du poète chrétien. L'une d'elles veut l'embrasser, et

lui-même, étendant ses bras pour l'enlacer près de lui, ne saisit qu'une ombre vide et sans corps. C'est un ami dont il a revu l'image, et dont il peut encore entendre la voix mélodieuse. Tous écoutent suspendus et attentifs à son chant profane :

Amor che nella mente mi ragiona.
(Del Purgatorio, canto II.)

Mais une voix sévère vient alors accuser leur indifférence, et, comme un vol de colombes que la voix du berger chasse d'un champ de blé, le groupe aérien s'envole vers la montagne qui doit le régénérer.

Suivrons-nous maintenant les sacrés voyageurs sur chaque degré de la sainte Sion ? Partout nous retrouverons les souvenirs de la terre qui viennent se rappeler dans ces lieux. Mainfroi, le petit fils de l'impératri-

ce Constance qui sollicite les prières de sa fille; Jacopo del Cassero, victime d'Este. Buoconte de Montefeltro, époux de Jeanne de Naples, arraché sans sépulture des champs de Campaldino. La Pia, de la famille de Tolomëi, mourant dans une tour des persécutions de messer Nello della Pietra, son mari. L'Aretin, expirant sous le fer d'un poignard; le comte Orso, fils de Napoléon de Berbaja qui fut tué par son oncle, et tant d'autres, qui, les mains jointes, viennent solliciter les prières de leurs amis. Toutes ces âmes malheureuses demandent la grâce de l'indulgence, et n'ont d'espoir que dans le pardon.

Mais Dante lui-même veut profiter de son mystique pélérinage. Avant d'arriver au second degré du Purgatoire, il cède doucement sous un sommeil léger, et bientôt dans une pieuse vision, il est conduit aux pieds de

l'Ange de la pénitence. Il y accomplit dans toutes ses formalités sévères l'acte solennel de la confession. C'est alors qu'après son expiation, il pourra librement parcourir tous les cercles de la sainte montagne. Mais avant d'arriver au sommet désiré, que de perceptions sublimes et gracieuses vont arriver jusqu'au cœur du poète endormi. Lucie, emblème de la céleste lumière, l'emporte doucement dans ses bras, et le berce au milieu des images les plus consolantes. C'est un concert divin, dont les voix s'élèvent en chœur pour obtenir la miséricorde de l'agneau de Dieu. Ce sont des âmes simples et naïves qui l'entourent de leur sollicitude et de leur candeur. L'Adige et le Pô coulent sous ses yeux, il voit les berceaux de la Romagne. Des amis se pressent autour de lui, et, comme un essaim de jolis oiseaux tous ligués contre le regard fascinateur d'un reptile,

chacun du bout de son aile efface du front du poète l'emblème du péché que l'ange gardien du Purgatoire y a gravé. Aussi bien, un péché capital est-il effacé à chaque passage du cercle expiateur. Ce sont alors des cantiques divins qui célèbrent la clémence de Dieu, des voix mélodieuses qui chantent les béatitudes du ciel; et puis, quand le poète nous a révélé tous ces mystères inconnus aux bornes de la raison humaine; quand il nous a montré l'amour sous toutes ces faces; que, par la prière et la pénitence, il a pu rendre son âme plus blanche que la neige, plus douce que le parfum des fleurs, alors, dans une dernière extase, ravi jusqu'aux plus sublimes hauteurs, il se retrouve aux pieds de sa divine Béatrix qui sera son conducteur dans le Paradis. Virgile disparait comme le rêve de la nuit, comme une vapeur fantastique, comme une étoile qui s'enfuit.

Mais qui rendra bien la magnificence de cette scène dans laquelle Dante se retrouve enfin auprès de celle qu'il a tant aimée ? La poésie moderne n'offre pas de plus beaux tableaux. Après dix ans de désespoir et d'angoisses, après avoir pleuré sur elle pendant les plus belles années de sa vie, il peut enfin s'énivrer de son regard et de son sourire, l'admirer dans sa gloire, se jeter à genoux devant sa radieuse image ; ce n'est plus le chrétien, c'est l'amant avec toutes ses folles joies, ses émotions brûlantes, ses transports jaloux. Dans ces lieux magnifiques où doivent s'effacer toutes les passions de la terre, les anges qui précèdent le ciel joignent leurs prières pour obtenir de la jeune fille la grâce de son amant. Tout cela vous saisit d'une émotion inexprimable, d'un sentiment où le regret de la terre se mêle à l'amour du ciel. Et nous suivons le poëte, et nous l'ac-

compagnons de nos vœux auprès de la vierge rayonnante qui se fera son guide dans le Ciel. « Béatrix, dit-il, regardait en haut » et moi je regardais en elle, et, peut-être » en aussi peu de temps qu'un dard posé » sur l'arc se détache de la noix et vole, je » me vis arrivé dans un lieu où une admi- » rable chose tourna vers elle mes regards ; » or donc, celle à qui mes sentiments ne » pouvaient être cachés, se tournant vers » moi aussi gracieuse que belle : Elève vers » Dieu ton âme reconnaissante, me dit-elle, » c'est lui qui nous a transportés dans la pre- » mière étoile. Il me paraissait que nous étions » couverts d'un nuage brillant, épais, solide, » et poli comme un diamant qu'aurait » frappé le soleil. » (Paradis, chant 2me.)

Beatrice in suso, ed io in lei guardava ;
E forse in tanto, in quanto un quadrel posa,

E vola, e dalla noce si dischiava,
Giunto mi vidi ove mirabil cosa
Mi torse il viso a se; e però quella,
Cui non potea mia cura essere ascosa,
Volta ver me si lieta come bella:
Drizza la mente in Dio grata, mi disse,
Che n' ha congiunti con la prima stella.
Pareva a me che nube ne coprisse
Lucida, spessa, solida e pulita,
Quasi adamante che lo sol ferisse.

Cette admirable scène est enclavée d'une vision apocalyptique, d'une beauté saisissante. Le poète, d'un seul regard, embrasse le passé, le présent et l'avenir, et, prenant l'humanité au moment de sa déchéance, il la conduit par l'expiation à ces temps de rédemption révélés par les prophètes, où, après avoir rempli sa mission sur la terre, elle retournera pure au sein de la divinité. C'est la Génèse et l'Apocalypse dans toute la pompe de leur langage.

Laissons aux critiques le soin d'expliquer ces paraboles; de voir des applications morales ou politiques dans ces divines visions. Il suffit que dans le mythe du poème nous soyons convaincus que l'expiation et la pénitence amènent devant Dieu la solution de nos fautes et du péché originel, pour que nous admettions sans ambiguité toutes les conséquences du livre sacré. Ce n'est en effet que d'après les documents de la Bible que le poète vient nous décrire les magnificences qui précèdent le céleste séjour. (1) C'est le printemps continuel, les berceaux de fleurs et de verdure, les inspirations les plus douces, les plus voluptueuses émotions qui se retrouvent à chaque pas. Richesses immenses que la magnificence du créateur jette sans mesure aux pieds de ses bienheureux.

(1) *Voyez:* Basile, St-Victor, la Génèse, Daniel, Ezéchias, l'Apocalypse.

Au centre du Paradis s'élève un arbre auprès duquel les cèdres ne sont que des arbrisseaux. Symbole de l'empire romain, ont dit quelques-uns, mais plus évidemment mythe biblique qui fait suite à ceux que nous avons admirés dans les actes précédents de cette sainte trilogie, ainsi le tableau s'étend et s'anime. Près d'une rivière limpide dont les eaux lustrales font vivre et purifient, apparait une jeune femme cueillant les fleurs de toutes les vertus. « Je ne crois » pas, dit le poète, qu'une si vive lumière » ait brillé sous la paupière de Vénus quand » son fils la blessa par mégarde; elle me » souriait de la rive droite, tout en cueil» lant les fleurs que cette heureuse terre » produit sans semence. » (Purgatoire, chant 28.)

Rien de plus angélique, de plus suave

que leur entretien; rien de plus gracieux que la scène qui les entoure.

Cette femme est Mathilde, c'est la vie humaine, telle qu'elle était avant la première chûte de l'homme; vie toute d'activité et d'amour, sans inquiétude et sans chagrin; et pour que rien ne pût rester sans signification dans un ouvrage aussi profondément pensé, il se rencontre que le nom mélodieux de Mathilde a été porté dans l'histoire par la plus belle princesse dont l'église catholique se soit honorée au moyen-âge; avec elle la vision se déploie de plus en plus, et, parmi les éclairs d'une lumière caressante, apparaissent dans le lointain sept arbres d'or, symboles des grâces du Saint-Esprit. Des flammes de ces brillants candelabres s'élève un iris lumineux rayonnant les couleurs dont le soleil fait son arc, et délie sa ceinture derrière

les candelabres, vingt-quatre vieillards couronnés de lys viennent rappeler les vingt-quatre livres de l'Ancien Testament. Tous chantent la gloire du ciel et les beautés éternelles des filles d'Adam. A leur suite on voit arriver quatre animaux emblématiques, couronnés de verdure, portant chacun six ailes parsemées d'yeux symbolisant les six âges du monde qui ont précédé la venue du Messie. Ce sont évidemment les quatre Évangiles. Le char de l'Eglise, traîné par un griffon emblème du Christ, marche solennellement entouré des fortes vertus de l'Evangile, sous la figure de jeunes femmes. Deux vieillards d'une démarche grave et sévère suivent à pas lents le cortège. C'est Luc et Paul. Enfin, après les Apôtres, un groupe de quatre personnages qui sont Jacques, Pierre, Jean et Jude apparaissent d'un air modeste. Puis, un vieillard en extase nous rappe-

lant les traits de saint Jean vient terminer la série de cette magnifique vision.

Bientôt le bruit du tonnerre suspend la marche de la céleste procession. Tous les personnages s'arrêtent en chantant la gloire de Dieu, et c'est alors que, parmi les pompes de cette fête, au milieu des mélodies et des concerts, Béatrix descend du ciel sur un nuage de fleurs comme un divin messager. Que d'agitations pour le malheureux Dante en revoyant cette femme qu'il a toujours adorée. Comme la neige au milieu des arbres se durcit au souffle des vents de l'Esclavonie, ainsi le poète demeura sans larmes et sans soupirs devant l'image de sa belle maîtresse. C'est toujours elle qu'il revoit; c'est la belle fille qu'il voudrait aimer, comme on aime sur la terre, mais bientôt, succombant sous l'ortie du repentir, il tombe évanoui

pour la seconde fois. Alors il est plongé dans les eaux de la grâce, et, régénéré dans ce nouveau baptême, il est reçu dans les bras des nymphes du ciel. La vision continue; sous sa puissante magie, le poète voit s'ébranler de nouveau les saints personnages, avec leur pieux cortège. Lorsqu'ils ont tourné l'arbre de vie sur lequel s'offrit en holocauste le Verbe incarné, tous s'envolent au ciel, au bruit des chants de l'Eglise, et Dante se retrouve seul aux pieds de Béatrix.

D'autres illusions viennent encore se joindre à ces mystères. Il faudrait suivre ici toutes les opinions diverses des commentateurs pour expliquer convenablement les figures qui viendront s'offrir à nos yeux. C'est un aigle, véritable symbole de l'Empire qui vient frapper l'arche sainte, et semble la

faire sombrer. C'est un renard, symbole d'hérésie; puis, une courtisanne se prostituant aux rois, allusion bien transparente des querelles des rois de France avec la Papauté. Et enfin, quand de nouvelles plaintes ont de nouveau retenti dans ce séjour de paix et de silence, quand Béatrix indignée annonce un nouveau Messie qui viendra délivrer le monde de ses oppresseurs, Dante s'élance au ciel sur ses traces, retrempé d'une nouvelle force sous le baptême qu'il a reçu.

Ainsi, dans le développement du plan du Paradis, nous remarquons autant de science et de profondeur que dans les deux actes qui le précèdent. A mesure que le poète a monté par une marche progressive du centre de la terre jusqu'aux plus hautes régions des cieux, la science s'est élevée, et, des premières notions

de l'histoire naturelle, nous sommes arrivés jusqu'aux plus hautes conceptions de la théologie. Dans la description de l'Enfer, ce sont les lois du règne minéral, la savante appréciation des métaux, les météores, les vents, les volcans et tous les cataclysmes de notre globe. Dans le Purgatoire, au contraire, ce sont toutes les questions du règne végétal qui sont admirablement traitées. La botanique nous y attache sous les descriptions les plus naturelles et les plus gracieuses. Dans le Paradis, l'astronomie selon les notions de l'époque, la métaphysique et la théologie sont étudiées avec une savante profondeur, avec une complète orthodoxie, et nous sommes doublement étonnés de l'ordre de la science, et de la magnificence de la poésie.

CHAPITRE XII.

Le Paradis, en suivant toujours le nombre symbolique des livres saints, est divisé en neuf cieux, ou neuf zônes. Dante s'élève successivement de l'un à l'autre pour arriver jusqu'à la contemplation du vrai Dieu. Après avoir traversé la sphère de feu, son déplacement d'une planète à l'autre devient aussi rapide que la pensée. Béatrix lui sourit plus gracieusement, à mesure qu'ils s'approchent davantage du trône éternel. Et des splendeurs les entourent, et d'immenses rayons de lumière et d'amour viennent les inonder de leurs reflets parmi les joies ineffa-

bles et les harmonies du céleste séjour. Une foule d'élus viennent animer le paysage de leur symbolique figure. C'est *Piccarda*, de la famille des *Donati* que la vie contemplative du monastère a conduite au divin Eden. « Dans le monde, dit-elle au » poète, je fus une vierge religieuse, et, si » ta mémoire me regarde bien, elle me re- » trouvera, quoiqu'aujourd'hui plus belle; » tu reconnaîtras que je suis *Piccarda.* » (Paradis, chant III.)

Io fui nel mondo vergine sorella;
E se la mente tua ben mi riguarda,
Non mi ti celerà l' esser più bella:
Ma riconoscerai ch' io son Piccarda.

Ce sont les rois et les empereurs qui défendirent le signe du Christ; les héros qui succombèrent aux plaines de l'Adige, et de Vicence. Ceux qui tombèrent martyrs pour

la conquête du St-Sépulcre ; ceux dont les âmes reportèrent leur amour vers Dieu, comme source de toute lumière. C'est Albert de Cologne, — Thomas d'Aquin, — François d'Assise, — le vénérable Bernard, — l'éloquent Augustin, — et cette guirlande de glorieux martyrs mourant en héros pour l'exaltation de l'Eglise. C'est vous tous, nobles citoyens de Florence, contemporains du poète, qui succombâtes glorieusement pour la défense de vos droits et de vos libertés.

De graves enseignements, des colloques sévères sur les vérités catholiques s'entremêlent à ces tableaux. Il en sort à chaque instant des leçons utiles, et de pieuses exhortations.

Les âmes qui furent timides dans leurs devoirs habitent la sphère de la lune ; leurs

traits pâles et décolorés se détachent sans vigueur sur la blancheur de la planète de Diane. Béatrix, en expliquant à son compagnon le système astronomique qui sert de base à cette partie du poème , développe ensuite ces principes de véritable charité par lesquels toute âme est satisfaite de sa part de béatitude. Dans la planète de Mercure rayonnent les âmes énergiques et fières qui s'appliquèrent constamment au bien. Toutes viennent sourire au poète, et l'éclairer de leurs magiques rayons. « Comme, dans un
» vivier dont l'eau est tranquille et pure, les
» poissons accourent vers ce qui leur est jeté
» du dehors, et qu'ils croyent être leur pâ-
» ture, de même, dit le poète, je vis bien
» plus de mille splendeurs accourir vers nous,
» et l'on entendait chacun s'écrier : voilà qui
» accroîtra nos amours! et pendant que cha-
» cune d'elles venait à nous, on voyait l'âme

» pleine de joie au milieu du vif éclat qui » sortait d'elle. » (Paradis, chant 5.)

Come in peschiera, ch' è tranquilla e pura,
Traggono i pesci a ciò che vien di fuori,
Per modo che lo stimin lor pastura;
Sì vid' io ben più di mille splendori
Trarsi ver noi, ed in ciascun s' udia:
Ecco chi crescerà li nostri amori:
E sì come ciascuno a noi venia,
Vedeasi l' ombra piena di letizia
Nel folgor chiaro che di lei uscia.

Entendez-vous ce mélodieux *Hosanna* chanté par un groupe de séraphins? Voyez-vous cet essaim d'âmes candides et blanches qui viennent amoureusement voltiger près de vous? oh! prêtez l'oreille à ces douces paroles qui viennent vous caresser: « Nous » sommes toutes prêtes à te complaire, » afin que tu te réjouisses en nous. » (Paradis, chant 8me.)

..........Tutti sem presti
Al tuo piacer, perchè di noi ti gioi.

« Et nous sommes si pleines d'amour, que,
» pour te plaire, un moment de repos ne
» nous sera pas moins doux. »
(Paradis, chant 8me.)

E sem si piem d' amor che, per piacerti,
Non fia men dolce un poco di quiete.

C'est que nous sommes dans la planète de Vénus où savent toujours aimer les âmes saintes qui n'aimèrent jamais que Dieu. Parmi ces bienveillantes lumières, nous retrouvons la pécheresse Raab qui favorisa sur la terre sainte les exploits de Josué. Peut-être faut-il regretter de ne pas y voir l'image de cette bonne sainte que l'on a toujours invoqué comme le type et la source du repentir et de l'amour.

Et ces lueurs bienheureuses avaient à peine fini leur cercle lumineux, que d'autres voix plus éloquentes et de plus douces mélodies se firent entendre au saint voyageur. Inclinons la tête et fesons silence. Ce sont les docteurs de l'Eglise; ce sont les fondateurs des ordres sacrés qui nous édifient des puissants principes de leur école. Tour-à-tour apparaissent à nos yeux St-Dominique, St-Thomas, St-François, et tous les astres de la science combattant encore au ciel les hérésies de la terre.

Nous montons encore, et dans la sphère qui nous domine, viennent nous éblouir dans la planète de Mars les âmes des bienheureux Croisés qui moururent en Terre-Sainte. Dante, parmi eux rencontre un de ses ancêtres mort pour la sainte cause aux champs de la Palestine; et, dans ce pieux

colloque où sont rappelées les souches des plus nobles familles de Florence, de Fièsole et de Rome, le céleste aïeul prédit au poète l'exil et les malheurs qui lui sont réservés par son ingrate patrie. Tant de graves enseignements surgissent de ce langage: il y a de telles leçons de morale et de politique dans ces paroles du vieux Croisé, qu'on serait tenté de les admirer comme des paroles d'oracle. Il dit: « si la nation qui dégénère le plus au monde n'avait pas été une
» marâtre pour César, au lieu de lui être
» tendre comme une mère à son enfant,
» tel s'est fait Florentin, et échange et
» trafique qui s'en serait retourné à Si-
» mifonti, là où son père allait quêter son
» pain. Les Conti seraient encore à Mon-
» temurlo, les Cerchi seraient dans la Piè-
» ve d'Ancône et peut-être les Buondelmonti
» à Valdigrièvc. Toujours la confusion des

» personnes fut le commencement des mal-
» heurs d'une cité, comme dans le corps
» trop d'aliments entassés. Le taureau aveu-
» gle tombe avant l'agneau aveugle, et
» maintes fois une seule épée taille plus et
» mieux que cinq épées.

» Si tu regardes *Luni* et Urbi Saglia et
» comment elles s'en sont allées, et comment
» s'en vont après elles Chiusi et Sinigaglia ;
» d'entendre comment les familles se défont
» ne te paraîtra chose nouvelle ni forte,
» puisque les cités même ont un terme.
» Toutes vos choses ont leur mort comme
» vous ; mais elle se dissimule dans quel-
» ques-unes qui semblent durer beaucoup,
» parceque votre vie est courte. Et comme
» le mouvement du ciel de la lune cou-
» vre et découvre sans cesse les rivages de

» la mer, ainsi la fortune fait de Floren-
» ce. » (Paradis, chant 16.)

Se la gente, ch' al mondo più traligna,
Non fosse stata a Cesare noverca.
Ma, come madre a suo figliuol, benigna,
Tal fatto è Fiorentino, e cambia e merca,
Che si sarebbe volto a Simifonti,
Là dove andava l' avolo alla cerca.

Et quand le poète eut entendu d'autres paroles amères qui lui prédisaient le pain de l'exil, il put trouver une consolation à ce funeste oracle en regardant avec amour celle dont l'image est pour lui l'unique bonheur. Près de Béatrix, il s'élève jusqu'au ciel magnifique de Jupiter où voltigent les esprits bienheureux qui furent justes sur la terre. Là, ces flammes brillantes se croisent, s'élèvent ou s'abaissent comme feraient des oiseaux aux bords d'une rivière,

et de leurs évolutions combinées se détachent bientôt ces mots sublimes : *Diligite justitiam, qui judicatis terram.* Puis, ces lueurs célestes s'agitent encore, et de leur nouvelle cadence surgit un aigle couronné, poétique, symbole de l'unité de vouloir dans le cœur des justes, et de cette sublime idée révélée par le poète dans son livre de la Monarchie universelle.

Nous sommes arrivés à la septième splendeur qui rayonne vers la terre sous la poitrine du Lion. C'est le ciel de Saturne où brillent les âmes de ceux qui vécurent d'une vie contemplative. Pierre Damien qui trouvâtes tant de vertus dans les rigueurs du cloître ; St-Benoît, qui sûtes remplacer un édifice profane par l'abbaye du mont Cassin; vous tous, pieux fondateurs de ces portes de salut où la prière et le repentir savent

ouvrir les portes du ciel, venez révéler vos félicités et porter des encouragements au poète contre les adversités de sa vie.

Mais le ciel devient plus éblouissant, sa lumière est vive de plus en plus. Nous sommes au ciel étoilé, huitième sphère près de la constellation des Gémeaux, où le poète croit retrouver les influences de sa vie. Alors, parmi les saintes légions du Christ, au milieu de mille splendeurs illuminées d'en haut par des rayons ardents, quand d'ineffables mélodies font retentir ces voûtes éthérées du chant de triomphe de Marie, la Vierge vient recevoir elle-même le pieux voyageur dont le courage et la grâce ont triomphé de tant d'obstacles et de difficultés. Béatrix, Lucie et Marie, l'ont donc amené au plus haut des cieux sur les ailes de leur trinité bienfaisante; puis, parmi toutes ces cou-

ronnes du ciel, alors que mille voix répètent *Hosanna !* gloire à Dieu ! une lueur s'avança du groupe d'où était sorti le premier des vicaires du Christ, et Béatrix pleine de joie dit au poète : « Regarde ! regarde ! voici
» le baron pour lequel on visite la Galice.
» Ainsi que lorsqu'une colombe se pose
» près de sa compagne, elles épanchent
» entr'elles leur affection en tournant et en
» roucoulant, ainsi je vis ces grands prin-
» ces glorieux s'accueillir l'un l'autre, louant
» la nourriture dont on se repaît là-haut. »
» (Paradis, chant 25me.)

Mi disse : Mira, mira, ecco il Barone,
Per cui laggiù si visita Galizia.
Sì come quando i lcolombo si pone
Presso al compagno, l' uno e l' altro pande,
Girando e mormorando, l' affezione,
Così vid' io l' un dall' altro grande
Principe glorioso essere accolto,
Laudando il cibo che lassù si prande.

C'est alors qu'après les paroles de St-Pierre foudroyant de son indignation ses lâches successeurs au Vatican ; après l'apparition de St-Jacques et de St-Jean, résumant ensemble l'intelligente trinité du ciel ; après que le firmament s'est encore voilé de sombres vapeurs, que Dante parvient enfin au dernier degré de la béatitude, à la contemplation de Dieu, au point le plus sublime du Paradis.

Sous la forme d'une rose éblouissante de blancheur, toute la milice céleste vient se développer à ses yeux. C'est un essaim d'abeilles, dit le poète, qui tantôt se pose sur le calice des fleurs, et tantôt va déposer son parfum dans la ruche commune. Ces âmes portent des ailes d'or, mais sont du reste d'une telle blancheur que la neige ternirait devant elles. La reine du Ciel siége sur son trône près de Lucie et Béatrix. Bernard, son

adorateur le plus tendre, intercède pour le faible mortel, afin qu'il ait assez de force pour soutenir sans être brisé l'éclat imposant de la majesté de Dieu. « Vierge mère, fille de » ton fils, s'écria-t-il, humble et haute plus » qu'aucune autre créature, terme fixe de » la volonté éternelle, tu es celle qui as tel- » lement ennobli la nature humaine que » son créateur n'a pas dédaigné de devenir » son propre ouvrage. Dans ton sein s'est » rallumé l'amour dont la chaleur a fait » ainsi germer cette fleur dans la paix éter- » nelle. »

« Ici, tu es pour nous un soleil de cha- » rité dans son midi, et là-bas, parmi les » mortels tu es une source vive d'espérance. » Femme, tu es si grande, et tu as tant de » puissance que celui qui veut une grâce et » ne recourt pas à toi, veut que son désir

» vole sans ailes. Ta bonté ne secourt pas » seulement celui qui demande, mais bien » des fois, elle devance les vœux avec li- » béralité. En toi se réunit la miséricorde, » en toi la pitié, en toi la magnificence, » en toi tout ce qu'il y a de bon dans la » créature. »

« Or, celui qui du plus profond abîme de » l'Univers, jusqu'ici, a vu les existences » des esprits une à une, te supplie en grâce » de lui accorder assez de force pour » qu'il puisse s'élever plus haut du regard » vers la félicité suprême; et moi qui n'ai » jamais souhaité aussi ardemment cette » contemplation que je la désire pour lui, » je t'adresse toutes mes prières, et je te » conjure qu'elles ne soient pas vaines, afin » que tu dissipes par les tiennes tous les » nuages de son humanité, en sorte que

» la souveraine joie se montre en lui. Je te » prie encore, ô reine qui peux ce que tu » veux, de conserver encore pures ses affec- » tions après une telle vision. Que ta protec- » tion triomphe des impulsions humaines. » Vois Béatrix avec tous les bienheureux » qui joignent leurs mains pour s'unir à » mes prières. » (Paradis, chant 33.)

Vergine madre, figlia del tuo Figlio,
  Umile ed alta più che creatura,
  Termine fisso d' eterno consiglio,
Tu se' colei che l' umana natura
  Nobilitasti sì, che il suo Fattore
  Non disdegnò di farsi sua fattura.
Nel ventre tuo si raccese l' amore,
  Per lo cui caldo nell' eterna pace
  Così è germinato questo fiore.
Qui se' a noi meridiana face
  Di caritade, e giuso, intra i mortali,
  Se' di speranza fontana vivace.
Donna, se' tanto grando, e tanto vali

Che qual vuol grazia, ed a te non ricorre,
Sua disianza vuol volar senz' ali.
La tua benignità non pur soccorre
A chi dimanda, ma molte fiate
Liberalmente al dimandar precorre.
In te misericordia, in te pietate,
In te magnificenza, in te s'aduna
Quantunque in creatura è di bontate.
Or questi, che dall' infima lacuna
Dell' universo insin qui ha vedute
Le vite spiritali ad una ad una,
Supplica a te per grazia di virtute
Tanto che possa con gli occhi levarsi
Più alto verso l' ultima salute.
Ed io, che mai per mio veder non arsi
Più ch' i' fo per lo suo, tutti i miei prieghi
Ti porgo, e prego che non sieno scarsi,
Perchè tu ogni nube gli disleghi
Di sua mortalità co' prieghi tuoi
Sì ch' il sommo piacer gli si dispieghi.
Ancor ti prego, Regina, che puoi
Ciò che tu vuoi, che tu conservi sani
Dopo tanto veder gli affetti suoi.

Vinca tua guardia i movimenti umani:
Vedi Beatrice con quanti beati
Per li miei prieghi ti chiudon le mani.

Tous font silence, la lyre des séraphins a suspendu ses divines mélodies; la prière et le recueillement ont remplacé les concerts célestes, et les yeux baissés, les mains jointes, toute la sainte milice attend avec confiance l'intercession de la mère de Dieu. La Vierge l'implore en élevant ses yeux, et le poète, purifié bientôt de son enveloppe terrestre, est investi de cette essence divine qui lui permet de soutenir sans faiblesse l'éclat de la gloire du Créateur. Il fixe alors ses regards dans le foyer brûlant qui est la source de toute lumière, et dans ses rayons, il voit réuni dans un seul faisceau ce qui est dispersé en mille feuilles dans tout l'Univers; les substances, les accidents et le mode com-

me pétris ensemble, de telle manière que leur lueur ne semble qu'un nœud, et, comme sa vue devient forte de plus en plus, il aperçoit plus profondément au fond de la brillante sphère trois cercles de feu d'une couleur différente, prenant leur flamme l'un de l'autre et procédant du même rayon. « L'un paraissait reflété par l'autre comme Iris par » Iris et le troisième semblait un feu sorti » également de l'un et de l'autre. » (Paradis, chant 33me.)

E l'un dall' altro, come Iri da Iri,
Parea reflesso, e il terzo parea fuoco
Che quinci e quindi egualmente si spiri.

C'est Dieu lui-même, c'est la divine trinité se révélant aux yeux d'un mortel par un prodige miraculeux. Le poète voulut comprendre encore comment l'effigie humaine s'était adaptée de sa propre couleur au fond de ce

triple cercle de feu; mais, son intelligence ne pouvant percer ce mystère, il est subitement éclairé d'une dernière clarté dans laquelle son désir est satisfait. Les forces manquent alors à sa haute imagination, ses ailes tombent, et son désir et sa volonté restent sous les feux de l'amour qui fait mouvoir le soleil et les étoiles.

All' alta fantasia qui mancò possa;
Ma già volgeva il mio disiro e il *velle*,
Sì come ruota che igualmente è mossa,
L' amor che muove il sole e l' altre stelle.

(Del Paradiso, canto trentesimoterzo.)

CHAPITRE XIII.

Telle est dans sa marche et sa conception magnifique l'action progressive de ce poème. Tout y concourt vers un même but, tout y procède vers l'unité. C'est la simplicité dans l'art, le dogme dans la morale, les descriptions fondées sur la science et l'étude de la nature ; c'est, en un mot, la conception la plus étonnante, la plus vaste et la plus divine, disons-le, que le génie humain du moyen-âge ait transmis jusqu'à nous. En rappelant les scènes diverses que nous avons admirées dans les chants de la divine trilogie, ne remarquons-nous pas à chaque ligne

combien les philosophes chrétiens et les Pères de l'Eglise devaient être connus et familiers au poète. C'était dans leurs méditations et leurs œuvres qu'il puisait cette richesse de style, ces paraboles colorées dont il animait ses brûlantes pages. Aussi bien, Saint-Augustin, Boëce, Saint-Grégoire, Saint-Denis l'aréopagite, Albert-le-Grand, Isidore de Séville, Pierre Lombard, Hugo et Richard de St-Victor sont ceux dont il reproduit le plus souvent les idées, la forme et jusqu'à l'expression textuelle de leurs écrits. Dans son admiration, devançant les décrets de l'Eglise, il les place dans la plus belle sphère de son Paradis. Et disons-le au profit d'un siècle et de ces hommes trop peu connus, l'esprit humain ne saurait produire aujourd'hui des maximes plus savantes et plus libérales que celles qui brillent à chaque pas dans leurs œuvres. Ne nous y trompons pas,

c'est que les Saints et les Pères de l'Eglise furent toujours de hardis novateurs et que de tous temps les novateurs furent conduits au martyre.

Et ce n'est pas seulement dans les Livres saints que le poète puisait sa faconde et nourrissait son génie. Dans la partie métaphysique du poème, tout vient nous révéler ses profondes études des philosophes de l'antiquité. Platon, dont il aimait le système spiritualiste, Cicéron, qu'il admirait dans ses œuvres, alors surtout qu'elles rappelaient la doctrine du lycée ; et, par dessus tous, Aristote, pour lequel il professait une admiration sans réserve, étaient les auteurs auxquels il empruntait volontiers ses théories et ses idées, alors qu'elles n'étaient point contraires au dogme toujours pur du christianisme. Alliant ainsi la sévérité de l'école Péri-

patéticienne aux principes les plus sacrés de l'Eglise, il en fait surgir des éléments de moralité où brillent ensemble les idées de la véritable théologie et des traditions païennes les plus admirées. Pour lui, la mythologie n'est qu'une poétique émanation, une idée gràcieuse qui vient embellir sa pensée, un langage qui n'est qu'un symbole et qu'il reporte en entier vers le culte de l'Etre infini, vers le vrai Dieu par qui la révélation nous est arrivée. Et quand le poète s'écrie : « O « souverain Jupiter, qui fus pour nous cruci- « fié sur la terre. » (Purgatoire, chant 6me.)

...........O sommo Giove,
Che fosti in terra per noi crocifisso.

n'est-ce pas qu'il résume dans ce vers admirable tout le système sacré de sa poétique épopée ? Et d'ailleurs, aux temps qu'il vivait, les images du paganisme se liaient étroi-

tement aux idées chrétiennes de cette époque. La mythologie n'était pas seulement une source gràcieuse d'allégories, de tableaux animés, de folles divinités ; il y avait des questions profondes parmi cet émail et cette mosaïque de fleurs. Les docteurs chrétiens s'en emparaient chaque jour, les agitaient au milieu du mouvement de leur école, et, lorsqu'aux partisans du polythéisme, ils avaient pu opposer les textes invariables des Livres saints, c'était une victoire qui retournait toujours au profit des saintes maximes de l'Évangile. Mais dans cette brûlante arène où le système des vieilles écoles d'Athènes et de Rome était constamment à la brèche, les vaincus fesaient respecter leur défaite et laissaient quelquefois leurs traces sur les bannières de leurs vaiqueurs. C'est ainsi que dans cette symbolique alliance des traditions païennes et des idées de la révélation, on fit

surgir ce système étonnant dans lequel la science acceptait la fable comme un mythe, et rapportait à l'intelligence de Dieu toutes les variations du passé. Ainsi, vers des époques plus reculées, les premiers chrétiens s'emparant des temples du paganisme, adoraient l'image du Christ sur les autels qui jadis avaient soutenu l'idole des faux dieux.

Et ce n'est pas seulement vers les idées abstraites de la métaphysique que Dante a dirigé les hautes conceptions de son génie, dans l'étude de la médecine, de la physique, de la physiologie il a révélé de profondes connaissances, et mérité l'attention des docteurs. Les derniers chants de son Purgatoire laissent la preuve en effet qu'il possédait les notions les plus étendues sur l'histoire naturelle. Ainsi, le sommeil des plantes, l'action de la lumière solaire sur la maturi-

té des fruits, la croissance des végétaux ne lui sont pas étrangers. Il parle avec connaissance de cause, des propriétés de l'aimant, de la scintillation des étoiles, des vapeurs qui s'élèvent de la combustion, de l'arc-en-ciel, des éclipses, et des constellations de l'hémisphère austral. Les phénomènes astronomiques ne lui sont pas étrangers, et devinant peut-être les causes de cette science occulte que Mesmer a fondée, il semble pressentir le magnétisme, alors qu'il rappelle ces relations intimes de l'esprit humain avec les êtres d'une essence qui leur est supérieure; en un mot, soit qu'il explique dans ses paraboles poétiques le passage instantané de la vie organique à la vie intelligente, alors, que l'essence divine se met seule à la place de la matière; soit qu'il nous expose les magnificences du Créateur, il y a dans ses conceptions, dans ses pensées, dans leurs

expressions tant de profondeur, et tant de science que le philosophe chrétien marche peut-être au dessus du poète. Ainsi, dans ses vastes idées, il embrasse ce qu'il y a de plus mystérieux dans le cercle des intelligences divines, l'essence et la nature de Dieu, sa manifestation dans l'Univers, la nature et le mystère des intelligences qui servent de lien entre l'homme et Dieu, la révolte d'une partie des anges, l'origine du mal, la création de l'homme, l'incarnation du Verbe, la rédemption, la résurrection, le jugement divin, le châtiment et la récompense, toutes questions qui révèlent l'intelligence humaine la plus complète, la plus admirable, la plus étendue.

Le poème dantesque, nous le savons, de-

vait être écrit en vers latins. (1) C'était sans doute un hommage que le poète voulait rendre à la langue universelle dont il rêvait l'application dans son livre de *Vulgari Eloquio* ; mais si le beau langage de l'Italie n'avait revêtu de sa forme ce livre divin, il en eût été de ce poème comme de tant d'autres livres tombés dans l'oubli, pierre magnifique et précieuse que la poussière aurait dévoré, que les bibliothèques auraient oublié. Parmi les longues douleurs de sa patrie, Dante comprit sans doute qu'il fallait ajouter un fleuron de plus à sa gloire pour la consoler de ses infortunes.

(1) Boccace, dans la vie de Dante, dit que le poème commençait ainsi :

Ultima regna canam, fluido contermina mondo
Spiritibusque lata patent quæ præmia solvent
Pro meritis cujusconque suis.

L'abbé Salvini rapporte le même fait dans un commentaire de Boccace.

(L'auteur.)

pour le langage de ses héros, employait d'usage le vers hexamètre dont la cadence symétrique, la puissante harmonie avait quelque chose de majestueux et de noble qui se prêtait merveilleusement à ce langage de convention des héros et des demi-dieux; on l'appelait aussi bien le vers héroïque. Au contraire, les poètes comiques, peignant l'homme dans ses véritables passions, dans sa véritable nature, adoptèrent le vers iambique dont la mobilité se rapprochait le plus du langage ordinaire de la vie. Ainsi, dans l'ancienne littérature se trouvaient établis deux styles bien distincts, l'un de convention, pour les héros et les dieux; l'autre selon la nature, pour l'homme et ses mœurs; et dans une œuvre comme celle de Dante, dont le christianisme est le premier moteur, alors que le dogme de l'Evangile proclame l'égalité des hommes devant Dieu, l'on de-

vait croire logiquement que le style héroïque serait effacé pour laisser place au langage simple de la nature, de la justice et de la vérité.

Dans l'encadrement de la *Divine Comédie*, n'est-il pas juste de remarquer combien les trois parties qui la composent se lient entr'elles de concorde et de symétrie. Chaque chant s'adapte au chant qui le suit par un développement progressif dans l'action et par des transitions heureusement ménagées. C'est le même nombre de vers à peu près dans l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis. Ce sont les mêmes images gracieuses, au commencement de chaque partie, qui viennent rafraîchir l'âme et la fortifier contre les scènes terribles qui doivent l'émouvoir; et, chose qu'on n'a pas suffisamment remarquée, tellement dans l'œuvre Dantesque tout est calculé avec un soin minutieux, c'est que le dernier vers

de chaque partie se termine par le mot *Etoile*, *Stelle*,

E quindi uscimmo a riveder le stelle.
(Dernier vers de l'Enfer.
Puro e dispoto a salire alle stelle.
(Dernier vers du Purgatoire.)
L' amor che muove il sole e l' altre stelle.
(Dernier vers du Paradis.)

but symbolique du prodigieux voyage et des brûlantes aspirations du poète chrétien.

C'est ainsi que tout se trouve combiné vers la même fin et que le poète, avec autant de grâce que d'énergie, nous montre la lueur céleste vers laquelle tendent tous ses efforts. Et, dans les scènes touchantes, terribles, ou mélancoliques qui nous émeuvent dans la sainte épopée, quelle richesse de style, quel entraînement dans l'expres-

sion du coloris. Il faudrait peut-être s'arrêter à chaque page pour en développer les beautés. Aussi bien, sur ce poème divin, l'on ne lira pas sans quelqu'intérêt l'opinion qu'un homme célèbre de nos jours, a récemment publiée dans une œuvre philosophique. (Lamennais, *Esquisse d'une philosophie*, tome 3, page 388.)

« La poésie de Dante, sobre de mots,
« concise, nerveuse, rapide, et cependant
« d'une prodigieuse richesse, se transforme
« trois fois pour peindre les trois mondes
« auxquels aboutit, selon la foi chrétienne,
« celui qu'habite l'homme pendant sa vie
« présente : sombre et terrible, lorsqu'elle
« décrit le royaume ténébreux, la cité du
« peuple perdu et de l'éternelle douleur, elle
« s'empreint, aux lieux où s'expient les fautes
« légères, où se ferment les plaies guérissa-

« bles, d'une tristesse douce et pieuse, et « semble, en ces régions sans astres, reflé- « ter les lueurs molles d'un jour à demi- « éteint. Puis, tout-à-coup, s'élevant de « ciel en ciel, traversant les orbites des so- « leils innombrables, elle se revêt d'une « splendeur toujours plus éclatante, s'em- « brâse d'une ardeur toujours plus pure jus- « qu'à ce qu'elle se perde par de là les derniè- « res limites de l'espace dans la lumière es- « sentielle elle-même et l'amour incréé. Mais « en incarnant dans sa sublime poésie ces « mondes invisibles, Dante y sut rattacher « les événements réels et les passions des « hommes. Il les peignit à larges traits, et « souvent d'un mot, d'un de ces mots puis- « sants qui retentissent dans les abîmes du « cœur et en reveillent tous les échos. Il y « a dans son poème des cris effrayants et « d'affreux silences. Les âcres vapeurs du

« crime, de la haine immortelle, de la ven-
« geance atroce, s'y mêlent aux plus suaves
« parfums de la tendresse et de l'innocence,
« des saintes affections et du céleste amour.

« Quelquefois le poète nous montre comme
« à travers un voile, en quelques vers sim-
« ples et mystérieux, tout un drame lamen-
« table, et exprime moins les sentiments
« qu'il ne les suscite par une sorte de magi-
« que invocation, et lorsque, plein de ses
« pensers profonds, emporté par l'orage qui
« gronde au-dedans de lui, on le croirait
« entièrement séparé de la nature, voilà que
« soudain l'embrassant d'un regard il en re-
« produit, avec sa parole flexible et brève,
« riche de reliefs et de couleurs, les plus ra-
« vissants aspects, les plus délicates nuan-
« ces, les accidents les plus fugitifs. »

CHAPITRE XIV.

Quand Dante eut publié sa *Divine Comédie*, aucune voix ne s'éleva dans son ingrate Florence pour applaudir ce prodige de l'esprit humain. C'est qu'alors les esprits divisés encore par les querelles intestines n'osaient avouer leur admiration pour le génie puissant qui languissait dans l'exil, pauvre et persécuté. Mais, quand les tempêtes politiques se furent apaisées, lorsque déjà la postérité avait placé sur le front du poète sa couronne de gloire et d'immortalité, la république revenant sur un oubli fatal ordonnait l'apothéose de son plus illustre citoyen, tar-

dive reconnaissance qui survint un demi-siècle après la mort du grand homme, et ne compensa point les douleurs de sa vie. Alors on répandit de tous côtés la *Divine Comédie;* un professeur fut nommé pour la lire publiquement dans l'église de St-Etienne, ce fut Boccace, l'un des écrivains les plus distingués du moyen-âge. Partout le buste du poète fut couronné de lauriers, et le poème Dantesque adopté comme l'une des gloires de la patrie. Ce fut l'illustre, le divin Alighieri qui remplaça le nom du malheureux proscrit.

Parmi les honneurs funèbres dont sa mémoire fut l'objet, il y aurait quelqu'ingratitude à ne pas rappeler ceux que voulut lui rendre un gentilhomme vénitien, Bernardo Bembo, père du fameux cardinal Piétro Bembo, qui lui fit ériger un monument à

ses frais dans une chapelle de l'église de Ravenne. Au haut du mausolée furent gravées ces paroles couronnées d'une branche de lauriers : *Virtuti* et *Honori*, et sur une pierre, à main droite de la chapelle, on lisait l'inscription suivante :

Exigua tumuli Dantes hac sorte jacebat
Squallenti nulli cognite pene situ,
At nunc marmoreo subnixus conderis arcu,
Omnibus et cultu splendidiore nites,
Bernardum Bembus musis incensus etruscis
Hoc tibi quem in primis hæc coluere dedit
Anno salutis ICCCCLXXXIII. VI. kal. jan.
Bernardus Bembus œre suo posuit.

Sur une pierre du sépulcre était gravée d'un côté cette épitaphe que le poètelui-même s'était préparée :

Jura monarchiæ, superos, Phlegetonta lucusque
Lustrando cecini voluerunt fata quousque:

Sed quia pars cessit melioribus hospita castris
Auctoremque suum petiit, felicior astris,
Hic claudor Dantes patriis extorus ab oris
Quem genuit parvi Florentia mater amoris.

Au-dessous on voyait l'image en bas-relief du poète, le front couronné de lauriers. La sculpture en appartenait à Pierre Lombard, artiste célèbre de cette époque.

EXPLICATION DE LA 1re EPITAPHE.

Tu reposais ici, Dante, sous une étroite pierre, au milieu de la rouille et ignoré de la foule, mais maintenant tu seras renfermé dans un mausolée de marbre, et ta mémoire sera l'objet de la vénération publique; Bernard Bembo, enflammé par ta muse étrusque a érigé ce tombeau en admiration de ton génie, illustre poète, l'an de grâce 1483 — 6e kalendes — janvier.

EXPLICATION DE LA SECONDE EPITAPHE.

Ma muse en recherchant les droits de la monarchie, les dieux, le phlégeton, et les bois, a chanté jusqu'au terme où les destins l'ont voulu. Mais parce que le souffle inspirateur a pris son essor vers de meilleures demeures, et plus heureux dans le ciel, s'est envolé vers son auteur, ici est enfermé Dante que Florence a vu naître, et que cette mère de peu d'amour a banni des rivages de sa patrie. (L'Auteur.)

Plus tard, en 1692, le cardinal Dominique-Marie Corsi voulut joindre un fleuron de plus à cette couronne funèbre. Mais l'inscription qu'il fit ajouter, écrite seulement au pinceau, révéla bien plus la vanité de ses auteurs qu'une pieuse reconnaissance ; aussi bien, les cendres du grand poète dûrent s'indigner, alors que, sur cette mensongère épitaphe, Florence prenait envers lui le nom peu mérité de *très-bonne* et *très-généreuse mère.* Mais inclinons le front sur tes restes sacrés, ô poète, ô citoyen illustre ! les applaudissements de la postérité valent mieux que les flatteries de tes ennemis devenus tes courtisans après ta mort.

Dans l'année 1396, la république florentine voulut néanmoins faire transporter ce tombeau dans l'église de Sainte-Marie-des-Fleurs, mais d'autres soins l'en empêchèrent,

et les cendres de Pétrarque, — de Zanobi, — de Strada, — de Boccace, — d'Accurse, auxquels on réservait les mêmes honneurs, restèrent encore éloignés de leur patrie. En 1429, des ambassadeurs de Florence sollicitèrent avec instance la ville de Ravenne de céder les restes précieux du grand poète ; ce fut en vain, la ville qui les possédait voulut les garder comme un précieux monument, comme un souvenir pieux de confiance et d'hospitalité. Plus tard encore, sous le pontificat de Léon X, de célèbre mémoire, d'autres démarches furent renouvelées. Le divin Michel-Ange Buonarrotti, était parmi ceux qui mettaient le plus vif empressement pour les rechercher. La ville de Ravenne les refusa constamment; elle conserva toujours le tombeau de Dante. Et peut-être fallait-il pour remplir les décrets de la Providence que la ville ingrate qui avait chassé son plus

grand citoyen, sa plus noble gloire, ne pût obtenir la faveur de lui décerner un triomphe après sa persécution. (1)

Rappellerons-nous maintenant les autres œuvres d'Alighieri qui forment le complément de sa couronne littéraire? reviendrons-nous sur ce délicieux poème de *Vita Nuova*, premier début de sa vie, et dans lequel brille autant de grâce que d'abandon? n'est-ce pas que le cœur se dilate avec suavité en écoutant les premières émotions de cet amour dont il immortalisa l'innocence? L'âme se rafraîchit en écoutant ces tendres paroles dont le type, depuis long-temps, s'est envolé dans les cieux :

> Donne, ch' avette intelletto d' amore,
> Io voron voi della mea donne dire;

(1) *Memori di Filippo Morando*; t. 4, Ammirato *Salvini*.

Non perchii ereda sua laude fruire,
Ma ragionar, per isfogar la mente.

« Femmes qui avez l'intelligence de l'a-
» mour, je veux parler avec vous de mon
» amie, non parce que je crois pouvoir finir
» sa louange, mais pour illuminer mon es-
» prit par cette lueur. »

Et puis, quel charme de style et d'imagination, quel vernis de candeur et de naïveté, alors que ne voyant rien dans la nature qui puisse s'approcher de la beauté de Béatrix, il la compare à la primevère, première fleur du printemps qui naquit la première sous les rayons d'un soleil régénérateur. Cette suite de sonnets et de chansons consacrés à la beauté d'une maîtresse vous attire de plus en plus par leur naïve gentillesse. C'est une corbeille de fleurs; c'est une guirlande de

roses qui vous entraîne des unes aux autres. On regrette l'une quand on a ceuilli l'autre. De peur encore que votre cœur ne s'y trompe, l'amour revient pour commenter le poète. Non, ce n'est point une allégorie, un mythe, une fable, ne le croyez point, rhéteurs à l'âme froide, Dante vous l'a dit en prose, comme il le dit en vers; c'est une femme qu'il aime, c'est une créature de Dieu échappée du milieu des anges. « Dico » che questa mia donne venne in tanto gra- » zia, che non solamente ella era onorata è » laudata, ma per lei eramo onorate è lau- » date molte; onde io veggiendo ciò è vo- » lendo manifestare a che ciò non vedea » proposui anche di dire parola nelle quali » ciò fasse significato. » (*Vita Nuova*, page 46, édition de Venise, 1740.)

« Je dis que mon amie a tant de grâce que,

» non seulement elle en est honorée et
» louée, mais que par elle nous sommes
» nous-mêmes beaucoup loués et honorés.
» D'où voyant cela, et voulant témoigner
» ce que j'en voyais, j'ai voulu dire ces pa-
» roles qui fussent significatives. » (*Traduction.*)

Aux tableaux délicieux qui se succèdent dans cette œuvre d'amour, qu'on nous permette le mot, à ce paysage de sentiment, qui se déroule avec tant de grâce à nos yeux, il faudrait pas à pas suivre le poète, s'énivrer avec lui de la beauté de sa Béatrix, rêver de sa mélancolie et s'abîmer dans sa douleur.

Tanto gentille è tanto onesta pare
La dona mia quand' illa attrui salute
Ch' ogni lingua divina, tremendo mato
Et gli occhi non l' ardiscon di guardare.

(*Vita Nuova.*)

« Mon amie paraît si honnête et si gen-
» tille quand elle fait un salut, que toute
» langue devient tremblante et muette, et
» que les yeux n'osent la regarder. » *(Traduction.)*

Et quand on vient à se rappeler que tous deux n'avaient pas encore neuf ans quand ils ressentirent ainsi les premières émanations de leur âme, (1) on croit assister à l'entretien de deux anges qui viennent nous révéler dans leur amour le langage épuré du Ciel. Hélas! ce n'était que sous l'aile de Dieu que leur tendresse devait trouver le lien qu'ils ne purent former sur la terre. Béatrix mourut à l'âge de vingt-six ans au mois de juin 1290, laissant pour consolation à son ami désolé le souvenir et l'espoir de son

(1) Vide *Purgatorio*, cant 30me.

immortalité. (1) Ce fut aussi pour se consoler de sa perte, nous disent les chroniqueurs, qu'il écrivit *Vita Nuova* à peu près vers l'année 1295. Boccace, en écrivant la vie du

(1) Boccacio nella vita di Dante scrive che Béatrice quando mori era quasi nel fine del 24 anni non ciò e falso mente data per viro che Dante di lei unamorasse sul finive del 9 anni, bisogna con' cludere, che ciò accadasse nel mese d' aprii in cerca del 1274 nato essendo nel maggio del 1265, e scrivendo lo stesso, Dante che altera Beatrice ora intrata nel 9 anno di poco tempo, che non vede chiaramente quella dovite nessem nel detto meso d' aprile 1265 e che nel giugno 1290 avera 26 anni compite? (*Filippo de Morando*, édition de Venise, 1740.)

Boccace dans la vie de Dante écrit que Béatrix était à sa mort à la fin de ses 24 ans, mais cela est faux, étant bien avéré que Dante se rendit amoureux d'elle sur la fin de ses neuf années, il faut conclure que cela arriva au mois d'avril 1274, étant né en 1265, et en écrivant cela même qu'alors Béatrix était entrée dans ses neuf ans depuis peu, qui ne vit clairement qu'elle avait dû naître au mois d'avril 1265 et qu'au mois de juin 1290 elle avait 26 ans accomplis. (*Traduction.*)

grand homme, prétend que dans un âge plus mûr il rougissait de cet ouvrage, mais cette opinion erronée se trouve démentie par le poète lui-même, alors que, dans son œuvre philosophique intitulée d'abord *Convivio* et que l'on connaît généralement sous le titre de *Convito*, il écrit: « È se nella presente opera » la quelle e *Convivio* nominata, evo che ciò » più virilmente se tratasse che nella *Vita* » *Nuova*, non intendo pero a quella in par- » te alcona derogare ma maggiormente gio- » vare per questa quella, veggendo sicciome » ragionare volmente quella fervida e pas- » sionata; questa temperata e virile esser » convienne. » (*Convito.*)

« Et si, dans cet ouvrage intitulé: *Ban-* » *quet*, il y a des choses plus vigoureusement » traitées que dans la *Vita Nuova*, je n'en- » tends pas à cause de cela déroger à celles

» que j'ai traitées dans cette œuvre, mais
» au contraire aider à celle-ci par celle-là ;
» l'une est ardente et passionnée, l'autre
» vigoureuse et modérée. » (*Traduction.*)

Et n'est-ce pas encore une allusion qu'il a voulu faire à cet ouvrage lorsqu'il fait dire à Béatrix, au chant 30[me] du Purgatoire :

Questi fu tal nella sua vita nuova
Virtualmente, ch' ogni abito destro
Fatto averebbe in lui mirabil pruova.

« Celui-ci, dans sa vie nouvelle, fut tel
» virtuellement que, toute habitude droite
» aurait produit en lui d'admirables effets. »
(Purgatoire, chant 30[me].)

De cette œuvre gracieuse, entraînante, qui parle au cœur, on conserve le souvenir, comme on aime au cœur de l'hiver à se

rappeler l'image d'une fleur qui s'épanouit. Nous l'attacherons au front du poète, afin de pouvoir tempérer par sa grâce l'amertume des chagrins qui troublèrent sa vie. Des méditations plus sérieuses, en effet, succédèrent à ces tendres épanchements d'amour et de regret. Dante écrivit dans son exil cette œuvre philosophique que nous connaissons sous le titre de *Convito*, et qu'il devait appeler d'abord *Convivio*, significations qui sont les mêmes du reste, et semblent nous indiquer un banquet littéraire où viennent se mêler à la poésie les principes de philosophie Platonicienne, d'astronomie et de toute science métaphysique que le poète connaissait au plus haut degré. On croit qu'il voulut compléter dans cet ouvrage les éléments de philosophie qu'il n'avait pas suffisamment développés dans sa *Divine Comédie.* Quelques rhéteurs néanmoins regardent comme cer-

tain qu'il avait déjà posé les fondements de son livre, puisque, dans le huitième chant du Paradis, il cite le premier vers de la première chanson du *Convito :*

> Voi che intendendo il terzo ciel movete.
> *(Vers* 37me.*)*

« Vous qui par votre intelligence faites » mouvoir le troisième ciel. »

Et par le mot *Canzoni* qu'on ne peut vraiment traduire en français que par celui de *chanson*, il ne faudrait point supposer une poésie légère, badine, où brillent surtout l'esprit et le cœur. Non, dans le moyen-âge, au temps de notre poète, c'était une moralité profonde où se rattachait sans doute une pensée d'amour, mais toujours relevée par sa pure essence et reportée vers la divinité

comme à sa source naturelle. Ainsi dans les trois *Canzoni* dont le *Convito* est le commentaire, se développe cette hauteur de pensée, cette profondeur de vue sur la nature de l'homme que le poète nous a fait admirer déjà dans l'immortelle *Comédie*. La première qui commence par ces vers :

> Voi che intendo il terzo ciel movete
> Udite il ragionem, che nel mio cuore
> Chio nol so dire altrui si mi par novo.
>
> *(Convito, pag.* 100, *édition de Venise*, 1740.*)*

est une sublime dissertation sur l'astronomie et la magnificence du Ciel ; la marche des constellations y est savamment indiquée; c'est un cours complet de la révolution des astres. « Sicche, secondo lui, secondo quello » che si tienne in astrologia e in filosofia. » Poiche quelli momenti furono veduti, suo- » no nove li cieli mobili, etc. »

(*Convito*, page 107.)

Dans le second traité, l'auteur, après avoir vanté les douceurs de la philosophie, revient à l'amour et s'écrie :

Amor che nella mente mi ragione
Della mia donne disiosamente
Move coso di lei meco savente
Che lo intelletto s' o v' resse disvia.
(*Convito*, page 139.)

C'est donc une suite de douces extases, de contemplations délicieuses, de sentiments d'amour reportés à la divine substance et qui révèlent au cœur de l'homme la présence continuelle de Dieu.

Il faudrait se perdre dans les abstractions de la plus haute métaphysique pour suivre le philosophe dans son dernier traité. Toutes les écoles antiques y déploient leur appareil à côté des principes de la révélation ;

l'on se demande, après l'avoir lu, si les disciples de Platon, d'Epicure et de Zénon avaient pu faire admettre quelques règles de leur académie aux Apôtres éloquents de l'Eglise qui propageaient la parole de Dieu. Sans doute, il y a quelques erreurs dans ce système philosophique aussi savamment développé ; mais c'est un monument vraiment remarquable de la scholastique du moyen-âge dont la postérité respectera toujours la savante poussière, à cause des éléments dont il est formé.

Nous devons encore à Dante ce livre écrit en latin, intitulé : *De monarchiâ mundi.*

En parcourant les œuvres du poète, nous avons toujours reconnu que sa pensée dominante, soit en morale, soit en politique, était l'unité de forme et de gouvernement.

C'est donc le projet gigantesque d'empire universel dont il voulait discuter les bases dans cet ouvrage étonnant. Rêve magnifique et sublime dont Charlemagne, Henri IV et Napoléon n'eurent qu'une partie; utopie d'un grand homme, idée solennelle et majestueuse qu'un très-célèbre publiciste de nos jours a peut-être plus rationnellement comprise, en proposant un seul gouvernement théocratique pour tous les peuples.

Lorsque Dante eut publié son livre, si l'on peut parler de publication dans un temps où l'imprimerie n'existait pas, quelques-uns l'attribuèrent à d'autres qu'à lui. Il est pourtant avéré par le témoignage de Boccace, de Villani, du célèbre abbé Salvini que c'est à lui seul que les lettres en sont redevables. On comprit bien vite que l'ardent gibelin, qui voulut limiter le pouvoir des Papes en

faveur de l'autorité des Césars, avait bien pu rêver, pour eux, une souveraineté qui devait mettre sous leur dépendance tous les sujets de l'Eglise. Il y eut même, à ce sujet, des discussions animées, et l'on vit alors le pamphlet mystérieux venir ajouter son coup de poignard aux grands coups de lance des combattants. (1)

Au premier livre de son ouvrage que l'auteur a divisé en trois parties, Dante pose les fondements de la nécessité d'une monarchie. Après avoir discuté ses principes qu'il veut larges et tous appliqués au bonheur des hom-

(1) Fra gli altre l' anomino autore di un impio libro che verso la fine del 16e secolo uscé da Génévéra con questo titolo : «Aviso placevolo dato alla bella Italia da un nobili giovane francèse.» Pretese provare con i testi di Dante, del Petrarca, e del Boccacio, esser Roma la Babylonia, ed il Pontifice, l'Antècristo. (*Morando*, p. 152 t. 4.)

mes, il la demande seule pour l'Univers entier, non point que le monde entier soit fait pour un monarque, mais au contraire, afin que, représentant de Dieu sur la terre, celui-ci s'appliquât seul au bonheur de ceux qui sont ses semblables. C'est là qu'il émet cette large idée politique, empruntée sans doute par Fénélon dans son poème de *Télémaque :* « Non » enim cives propter consules, nec gens » propter regem, sed è converso, consules » propter cives, rex propter gentem. » (*De Monarchiâ*, livre 1er, p. 23, édition de Venise, 1740.)

Il puise les motifs de l'unité de ce système dans les éléments de la nature, de l'histoire et l'unique essence de Dieu. Il invoque l'appui de Boëce, des philosophes de l'antiquité, de Virgile lui-même qui semblait prédire ces temps heureux, alors qu'il disait dans ses *Bucoliques :*

Jam redit et virgo redeunt Saturnia regnì.

Après avoir déduit logiquement tous les bienfaits qui reviendraient de cet ordre de choses, il en tire la conséquence en disant : « Quod si omnes consequentiæ superiores » veræ sunt, quod sunt, necesse est ad op- » time se habere humanum genus, monar- » cham esse in mundo : et per consequens » monarchiam ad bene esse mundi. » (*De Monarchiâ*, liber 1, p. 30.)

— Savez-vous, nous dit le poète, pourquoi frémissent les nations, et pourquoi les peuples soupirent en vain pour secouer le joug qui les opprime ? C'est que les rois de la terre ont toujours conjuré contre eux, et qu'ils ont de tout temps réuni leur pouvoir pour abattre la liberté du Christ. « Dis- » rumpamus vincula eorum et projecia-

» mus à nobis jugum ipsorum. » (*De Monarchiâ*, liber 2.)

C'est ainsi que l'auteur débute au second livre de son ouvrage ; il veut nous prouver que le peuple romain fonda l'empire dans les limites de son droit et de sa liberté. Il appelle à l'appui de son opinion toutes les monarchies de l'antiquité, depuis celle de Dardanus qui fonda l'empire de Troye,

Dardanus Iliacæ primus pater urbis et autor.
(Virgile.)

jusqu'à celle de Priam et d'Enée. Rappelant toutes celles que le temps et les hommes ont renversées, l'empire des Perses, si grand qu'on ne connaissait pas ses limites, celui des Césars qui régnèrent par delà toutes les mers connues, les républiques détruites d'A-

thènes et de Rome, les trônes de Babylone, de Cyrus, de Xercès, qui firent trembler la terre; de Ninus, de Sémiramis, qui tentèrent la conquête du monde; du roi célèbre de la Macédoine qui soumit l'Asie entière à ses armes; il appelle tous les hommes sous la bannière du Christ, toujours invariable, toujours constante et portée au bonheur de l'humanité. « Heureux peuple de l'Ausonie, » s'écrie-t-il, si ce fondateur du monde sor- » tait de ton sein; si ce pieux messie de bon- » heur pouvait un jour ne pas faillir à tes » destinées. » « O felicem populum, o Au- » soniam tu gloriosam, si vel numquam » infirmator ille imperii tui natus fuisset, » vel numquam sua pia intentio ipsum fe- » fellisset. » (*De Monarchiâ*, lib. 2, p. 44.)

Et dans son dernier livre, par une conséquence logique des précédents, il met cette

immense monarchie sous la dépendance immédiate de Dieu. Qu'auraient à craindre les hommes, dit-il, lorsque leur chef suprême sera sous l'inspiration continuelle de l'esprit du Ciel. « Quod autem verum sit quod dici-
» tur sic declaro manifestum est quod Deus
» finem naturæ vult aliter cœlum otiose
» moveret, quod dicendum non est. » (*De Monarchiá,* lib. 3, p. 56.

Tout marche sous cette divine dépendance, le pontife de Jésus-Christ et le maître souverain des hommes. Tous deux, représentants de Dieu sur la terre, se donnent la main pour le bonheur de l'humanité.

C'est ainsi que l'auteur poursuit son fantastique système et qu'après l'avoir soutenu par tous les arguments empruntés aux poètes, aux philosophes, aux Livres Saints, il pose

cette large coupe à l'empire du monde, que le Pontife de Dieu conduira les hommes au bonheur éternel, et l'Empereur des hommes dirigera ses sujets vers le but plus facile d'une félicité temporelle. « Propter quod opes fuit » homini duplici directio, secundum dupli- » cem finem: scilicet, summo Pontifice, qui » secundum humanum genus produceret ad » vitam æternam, et imperatore, qui se- » cundum philosophiæ documenta genus » humanum ad temporalem felicitatem di- » rigeret. » (*De Monarchiâ mundi*, liber 3, p. 97.)

On le voit, ces sublimes rêveries ne peuvent surgir que d'une âme aussi noblement inspirée que celle de Dante. C'est le songe d'un homme de bien s'envolant au Ciel à la première clarté du jour. Aussi bien, ne fût-ce pas au milieu des applaudissements de la

Grèce que Platon enseignait les larges, mais inapplicables principes de sa *République?* Comme les Grecs, applaudissons à ceux qui voulurent le bonheur des hommes, et refugions-nous dans le Céramique moderne pour élever un autel à leur mémoire à côté d'O'Connel et de lord Byron.

CHAPITRE XV.

Le corollaire obligé de ce prodigieux système devait être une langue commune pour tous les peuples. Ce fut dans ce but sans doute que Dante écrivit en latin son livre de *Vulgari Èloquio.* Boccace et Villani nous apprennent que ce fut à la fin de sa vie qu'il le composa, déjà souffrant et fatigué. Aussi, de quatre parties dont il devait se composer, deux seulement ont été produites. Nous les devons à Jacopo Corbinelli, l'ami du Tasse, qui les publia dans le 16me siècle, en y joignant le texte toscan.

Au premier livre de cet ouvrage, l'auteur

examine les idiômes divers qui divisent la langue italienne. En remontant à l'origine de la parole, il discute les nécessités, les sources, les variations du langage, et, résumant, en un seul tous les dialectes de la Sicile, de la Pouille, de la Romanie, de la Lombardie, de la marche d'Ancône, il voudrait les fondre tous en un seul qui serait la langue latine.

Au dernier livre, il veut appliquer les principes au langage élevé des orateurs. Il examine ensuite les divers modes auxquels doivent être soumis les versificateurs et les poètes; la variété de leur style selon le sujet qu'ils traitent. Il définit la chanson, son rithme et sa moralité; donne pour exemple celle que nous avons citée dans *Vita Nuova*, *Donne, ch' avete intelletto d' amore*, et revenant ensuite sur la division des stances, leur composition et leur prosodie, il fait de sa

discussion une critique saine et libérale des imperfections de sa langue et des moyens d'y remédier.

Evidemment ce livre est inachevé. *Fontanini*, critique italien, trouve son style bien au-dessous de celui de ses autres œuvres. Il reconnaît néanmoins le mérite de sa création ; mais notre poète s'affaiblissait sous les douleurs de l'exil. Ce fut aussi durant cette funeste époque de sa vie, qu'il traduisit en vers italiens les *Psaumes de la Pénitence*, lugubres méditations de David. Il y joignit une magnifique amplification du *Credo*, et, parmi quelques autres inspirations poétiques puisées aux sources de la foi chrétienne, il éteignit cette muse divine dont nous avons admiré les élans.

Quelques lettres nous restent encore du

malheureux exilé. Toutes écrites sous le poids de ses infortunes, elles retracent ses profondes amertumes, ses douleurs immenses, et se résument toutes dans ces paroles du Christ, mourant pour la rédemption des hommes : « O mon père ! éloignez de moi ce calice de fiel. » Vaine plainte du fils de Dieu; exclamation inutile du grand poète. Il fallait mourir sous le coup du bourreau ; il fallait s'éteindre sous les décrets de la brutalité, parce que l'intelligence, fille pure du ciel eut toujours ses persécuteurs sur la terre. Consolez-vous, poètes et martyrs, l'immortalité vous attend avec ses couronnes.

Parmi ces lettres d'Alighieri, trois seulement sont reconnues par les rhéteurs. Aretin et Boccace en admettent un plus grand nombre, mais Villani, l'un des meilleurs chroniqueurs du moyen-âge italien, certifie

qu'il n'en existe pas davantage. La plus fameuse peut-être est celle qu'il adressa de Vérone au peuple Florentin, avant l'élection d'Henri VII, et commençant par ces mots : *Popule mi, quid feci tibi.* La seconde fut adressée au Sénat de Rome, au moment où Clément V mandait près de lui le cardinal Ostiense pour le couronnement de l'empereur ; et la dernière, enfin, est celle qui fut écrite des bords de l'Arno à Henri VII lui-même, au moment où l'Italie se réfugiait sous la sauve-garde de ce puissant protecteur. Mais successivement toutes ses illusions s'effeuillèrent, toutes ses espérances s'évanouirent devant la fatalité de sa destinée. L'exil devait peser comme un couvercle de plomb sur cet homme qui rayonnait de tant d'intelligence ; cette gloire de Florence devait s'éteindre loin de sa patrie ; le citoyen qui l'avait défendue contre je joug humiliant de

l'étranger, ne devait plus revoir ses doux rivages et son vieux Baptistère.

Et maintenant, après avoir été ébloui de de toutes les lueurs de sa gloire, faudra-t-il affliger nos cœurs du récit de ses infortunes? Suivrons-nous à chaque pas le poète dans ce triste pélérinage où croîtront pour lui tant d'épines, tant de ronces et de douleurs? Banni de Florence où retrouvera-t-il le toit de ses foyers, la main de ses amis et le soleil de sa patrie? Hélas! il erre de ville en ville. Frappé des hommes, il se réfugie en Dieu, visitant les églises, s'agenouillant aux pieds des autels et recevant le pain de la charité, comme un secours envoyé du Ciel.

A peine échappé de Rome où l'arrêt de sa proscription était venu le frapper, il se réfugia dans les diverses principautés de l'Italie

où le suivirent quelquefois une hospitalité généreuse, le plus souvent des amertumes et des dédains. Il parcourt ainsi Sienne, Vérone, Bologne, Padoue, après avoir quitté les villes de la Romagne, laissant partout les traces lumineuses de son passage. Il se console dans la religion et l'étude ; il reprend et laisse ses poétiques méditations. Dans les écoles publiques, frappant d'étonnement les docteurs qui l'écoutent, il soutient des thèses sur toutes les sciences humaines, *pro et contra*, selon le gré des auditeurs. Il parcourt la France et l'Angleterre ; mais partout se souvenant de Florence, sa patrie, il la défend contre les cabales menaçantes de ses ennemis.

Durant cette époque, la faction des *blancs* revenue de la stupeur de sa défaite, fit une tentative contre Florence. Quelques-uns ne

doutent pas qu'elle ne fut inspirée par Alighieri, afin de pouvoir rentrer dans sa patrie. Mais, vaincu de nouveau, il quitta la Toscane pour se réfugier à Padoue. Plus tard, avec lui, les Gibelins, réunis aux blancs, formèrent un nouveau congrès, afin de pouvoir au moins capituler avec leurs vainqueurs. Tout fut inutile; une fortune contraire brisa successivement tous les projets du citoyen exilé; ses amis l'oublièrent; ce malheureux Henri VII, sur l'appui duquel il avait droit de compter, mourut peu de temps après son élection et laissa le triste Alighieri livré sans défense à toutes les haines de ses ennemis. Dès ce moment, le poète se réfugia dans le sanctuaire des muses, comme sa dernière consolation. Accueilli dans le pays de la Lunigiane par son noble patron, Maroëllo Malaspina, qui l'entoura de sa bienveillance, il put y continuer sa *Divine Comédie.* Ce fut alors

que, par un noble sentiment de gratitude, il voulut lui dédier la seconde partie du poème et que dans le chant huitième du Purgatoire il fait connaître à la postérité les nobles descendants de cette généreuse race. Mais devons-nous admettre avec la même vérité les éloges dans lesquels il exalta la famille des descendants de Scaligeri ? Admis à leur cour à Vérone, alors que Can Grande della Scala accordait une magnifique hospitalité aux exilés de Florence, y trouva-t-il en effet les égards qu'on devait à sa grande infortune, et devait-il, en échange des injures qu'il y reçut, donner l'immortalité dans ses vers à cette puissante famille ? (1)

(1) Voyez les vers 70es et suivants du 17e chant du Paradis.

Lo primo tuo rifugio e il primo ostello
Sarà la cortesia del grand Lombardo,
Che in su la Scala porta il santo uccello.

Il est certain, d'après Scipion Maffei, dans son histoire de Vérone que les empressements de Bartholoméo ne compensèrent point les blessures de Can Grande, et que, selon son expression figurée, le poète dût éprouver plus d'une fois à leur cour, combien le pain d'autrui est amer, et combien le chemin est dur, lorsqu'il faut monter et descendre par l'escalier des autres. (1) Aussi ce fut avec de tristes pensées et de sombres ressouvenirs qu'il s'éloigna de Vérone. Alors il traversa les Appenins, recherche les lieux les plus soli-

« Ton premier refuge et ton premier gîte seront la « courtoisie du grand Lombard qui sur son échelle porte « le saint oiseau. » *(Paradis, chant 17e.)*

(1) Can un jour voyant l'empressement de ses courtisans en faveur d'un bouffon, interpella Dante, et lui dit : « Pourquoi un homme savant et sage tel que vous, n'est-il pas aussi chéri que cet insensé? C'est, lui répondit le poète blessé, que chacun préfère son semblable. » Rosa Morando, tome 4, p. 103.

(Edition de Venise.)

taires pour s'y livrer sans trouble à l'accomplissement de son œuvre divine. Au monastère de *Fonte Avellana* situé près de la ville de Gabbio, il retrouva quelques instants cette solitude si chère aux muses et, dans ce port de salut, il put un moment reposer son âme de toutes les agitations de sa vie. Sur les hauteurs de cette montagne, il allait quelques fois méditer sur les orages de sa fortune, et ces rochers battus des vents et de la tempête, témoins des pensées du grand homme, auraient pu révéler aux tristes rivages de Ste-Hélène combien la gloire de tout temps fut pleine de vanité et combien, dans l'exil et l'ingratitude, Dieu seul est l'unique consolateur.

Au château de *Colmollaro*, noble manoir de la famille des *Boson*, non loin de la petite ville de Gabbio, il reçut une hospitalité gé-

néreuse. Dans ces vieilles tourelles, parmi ces longues galeries, qui rappellent encore aujourd'hui les souvenirs de cette grande infortune, on remarqua longtemps cette pieuse inscription : « *Hic mansit Dantes Alighierus, poeta et carmina scripsit.* » (1) Ce fut dans ces lieux sauvages qu'il écrivit la plus grande partie de son épopée, rêvant toujours à sa chère patrie, et mêlant aux inspirations du poète les gémissements du proscrit. Dans cette époque, *Guido Novella de Polenta*, seigneur de Ravenne, voulut l'envoyer en ambassade auprès de la République de Venise pour s'occuper de l'élection du nouveau Doge, mais, revenu bientôt auprès de son ami, il put à peine mettre la dernière main à son œuvre et terminer les derniers chants du Paradis.

(1) Francisco Raffaelli, traité de Gabbio, chapitre 5.

Tant d'agitations, de douleurs et de vicissitudes avaient ébranlé la santé d'Alighieri; il sentit sa fin approcher et cet homme si fier et si grand, dont l'énergie avait fait même l'admiration de ses ennemis, devenu soumis et humble devant Dieu, voulut être revêtu dans ce moment suprême, de l'habit des pénitents de St-François. Entouré de ses enfants, près de son noble patron Guido Novello, sous le toît où naquit la malheureuse Francesca, dans cette hospitalière cité de Ravenne, il s'envola vers l'immortalité et rendit son âme au Seigneur le 14 septembre 1321 à l'âge de cinquante-six ans. Alors des couronnes funèbres s'élevèrent sur son tombeau, alors seulement Florence et l'Italie vinrent apporter sur sa cendre l'hommage tardif de leurs regrets, de leur admiration et de leur douleur.

— Fut-il en effet dans cette grande épo-

que du moyen-âge italien, un homme plus grand, plus énergique et plus fier? Un citoyen plus dévoué, un poète plus admirable? Doué d'une âme qui semblait être l'émanation la plus complète de la divinité, il révélait la grandeur de son origine par l'étendue de ses pensées. Les hommes, il les dominait de toute la hauteur de son intelligence. Son esprit vaste, son caractère fier ne connaissaient aucune domination, ne s'abaissaient devant aucune tyrannie, et lorsque, dans ses rêves immenses, il voulait embrasser le monde sous le même empire, c'était le sceptre de Dieu qu'il aurait voulu porter sur la terre. Dans les douleurs et les tourments de sa patrie, qui sut porter plus haut le sentiment de la conscience, du devoir et de la probité? Méprisant les richesses, accablant de son dédain et de son pouvoir tous les Catilina qui tentèrent à leur profit le ren-

versement de la liberté, il apparaît, au milieu de ces sombres orages, comme une étoile resplendissante, comme un aigle majestueux dominant de ses ailes les campagnes et les cités. Tout vient en lui manifester la puissance, soit que, devant les rois et les pontifes, il fasse respecter les franchisses de son pays, soit que, devant les piques étrangères, il fasse un dernier appel à l'indépendance républicaine, ou que, sous le joug des vaincus, il impose encore le respect pour sa haute infortune. Poète, écrivain, philosophe, il apparut devant une nation flétrie, comme un prophète de gloire, d'espérance et de liberté. Son livre, véritable Messie de rédemption, releva la foi morte des peuples et produisit des miracles. Les arts enfouis par vingt siècles de servitude, se réveillèrent, et, sous la voix puissante de ce nouveau créateur, surgirent par enchantement les temples, les cathédra-

les, les monastères, les basiliques et les chef-d'œuvres de toute cette architecture sacrée. A sa divine révélation les lettres prirent une teinte nouvelle, et, sous les rayons d'une croyance plus vive, jetèrent sur le monde entier l'éclat d'une magnificence inconnue. Il fut la source immortelle où vinrent puiser les hommes illustres qui firent après lui la gloire de l'Italie. Mélange mystérieux de force et de génie, sublime alliance de religion et de philosophie, il fonda cette littérature sainte dont le merveilleux nous a plus d'une fois exalté pour les créations mystiques du moyen-âge. Et, lorsque cette grande âme agitée sous les orages de la vie fut prête à rendre son dernier soupir devant Dieu, le fier tribun, le poète énergique se résumant ensemble sous l'humilité du chrétien se révèle aux hommes par une dévotion fervente et naïve, afin de réunir l'immortalité du ciel à l'immortalité de la terre.

CHAPITRE XVI.

Après avoir parcouru ces événements qui chassèrent Alighieri de sa patrie, il ne sera pas sans intérêt de rejeter un coup d'œil en arrière pour revoir la position de Florence, après l'exil du grand homme qui l'avait défendue. Et, pour compléter ces études, nous esquisserons rapidement les événements et les troubles qui firent trembler encore le sol de la République, quelques années après sa mort. L'historien et le moraliste trouveront d'utiles leçons parmi ces discordes civiles. Ils comprendront surtout combien l'unité d'un pouvoir national fondé sur les puissantes ins-

titutions de la démocratie , doit défendre les peuples de toutes les crises sanglantes qui nous ont affligé durant ces fastes célèbres.

Et certes, en écrivant ces études avec le désintéressement d'un cœur ami du bien public, il nous importe en finissant de faire remarquer que c'est principalement dans les chroniqueurs du moyen-âge italien que nous avons puisé nos convictions et les sources des événements que nous avons tracés. Villani, Arétin , Murati , Dino Compani , Tiraboschi , Boccace ont animé ces pages de l'actualité vivante de cette mémorable époque. Machiavel , dans son *Histoire de Florence* , nous a paru songer trop souvent aux bienfaiteurs qui commandaient sa plume. L'habile écrivain voulait éviter les nouvelles persécutions des Médicis , en même temps qu'il profitait de leurs bienfaits. Aussi , ce fut à Clément

VII qu'il offrit le premier l'hommage de son livre. Il fallait respecter encore de puissantes familles, et biaiser peut-être autour de la vérité.

Ce fut, nous l'avons dit, vers la fin de l'année 1301 que Charles de Valois, sous les intrigues de Boniface, et soutenu de la faction des Noirs qu'animait Corso Donati, établit son pouvoir dans Florence. Mais, après l'expulsion de Dante et les persécutions qui marquèrent son passage aux affaires, fatigué d'un rôle qui n'allait point à son caractère, il quitta la Toscane pour suivre son entreprise sur la Sicile, où il ne fut ni plus avisé ni plus sage. Peu de temps après, ayant perdu une partie de ses troupes, et rabaissé son caractère au milieu de ces luttes, il fut obligé de retourner à la cour de France, honteux

d'une entreprise qui parut trop haute pour lui.

A son départ, Corso Donati, que nous avons vu parmi les ennemis les plus acharnés de Dante, voulut profiter de ces événements pour s'élever davantage. Doué, nous le savons, d'une imagination inquiète et turbulente, il chercha de nouveau à soulever les partis. Il accusa donc plusieurs citoyens qui avaient manié les deniers publics de les avoir détournés à leur profit. Un grand nombre partageait cette opinion. Les citoyens accusés se défendirent devant le peuple qui les soutenait. D'autre part, on voyait la noblesse, Corso et l'évêque de Florence lui-même. Les esprits s'agitaient ; une collision devint inévitable. De nouveau, la discorde civile vint jeter ses brandons au milieu d'une population effervescente. Ce n'était plus seu-

lement une faction qui se mettait en scène. Il y eut le parti du peuple et des nobles, des Gibelins et des Guelfes, des Noirs et des Blancs. Partout il y avait mécontentement. Quelques-uns demandaient le retour des bannis, parmi lesquels se trouvait Alighieri. Les premiers chefs de la sédition étaient les Médicis que nous voyons apparaître pour la première fois sur la scène politique.

Un incendie vint ajouter à l'horreur de ces sanglantes discordes. De magnifiques palais devinrent la proie des flammes. Au milieu de cette agitation qui conduisait tous les citoyens sur la place publique, Corso Donati fut le seul à ne point prendre les armes, espérant que sa neutralité le rendrait plus facilement l'arbitre des deux partis. Mais la cour de Rome, connaissant au contraire cet esprit toujours agité, exigea qu'il lui fut re-

mis en otage, avec douze des principaux citoyens, pour garantir la tranquillité de Florence. Durant son absence, la république s'organisa de nouveau sur des fondements qui pussent désormais la mettre à l'abri de toutes les menées et de toutes les prétentions de la noblesse.

Malheureusement durant cet intervalle le Pape vint à mourir, et dès-lors Corso Donati et tous ceux qui l'avaient suivi dans l'exil revinrent aussitôt à Florence. Cet éternel ennemi de toutes les institutions de sa patrie souleva bientôt de nouveaux troubles par sa présence. Il se créa un parti puissant, et l'on répandit le bruit qu'il voulait arriver à la tyrannie. Cela devint facile à persuader au peuple, surtout lorsqu'on apprit qu'il venait d'épouser une fille d'Uguccione de la Faguiola, chef de la faction des Gibelins et des

Blancs, dont le pouvoir était puissant dans la Toscane.

Accusé devant le Conseil de la république de vouloir attenter à la liberté en s'emparant à son profit d'un pouvoir tyrannique, il fut immédiatement traduit devant ses magistrats et, avant l'espace de deux heures, jugé et condamné à la peine capitale. Certes, en calquant ces événements sur ceux dont beaucoup de nous sont encore les contemporains, il nous serait facile d'établir leur triste analogie avec les grandes scènes de notre révolution.

Corso ne s'effraya point de l'audace de ses ennemis, non plus que de leur puissance et de leur nombre. Abandonné d'une grande partie des siens, mais espérant encore le secours d'Uguccione qu'il avait démandé, il se

barricada dans sa maison, entouré d'un petit nombre d'amis, restés fidèles à son malheur. La multitude en masse arriva bientôt devant ces portes barricadées, espérant les briser sans difficultés. Mais si l'attaque fut vive, la riposte fut vigoureuse. Il y eut de toutes parts des morts et des blessés. Alors le peuple, désespérant de surmonter les obstacles qu'il rencontrait, prit une autre voie pour arriver vers celui dont il demandait la tête. Il s'empara des maisons voisines et, perçant les murailles, arriva furieux devant lui. Dans ce suprême moment, Corso ne désespéra point et, voyant bien qu'il ne pouvait résister ni être secouru, il chercha résolument son salut dans la fuite. Entouré de ses plus vigoureux partisans, ils s'élancent ensemble à la tête de leurs ennemis, et parviennent à s'ouvrir un passage, les armes à la main. Ils purent ainsi sortir ensemble de la ville. Mais,

poursuivis par la foule, Corso fut atteint et pris à Rovezzano par les cavaliers catalans, au service de la République. Ramené vers la ville, mais voulant éviter les insultes de ses ennemis qui l'attendaient, il se laissa tomber de cheval, nous disent les chroniqueurs, et mis à mort par un des soldats qui le conduisaient. Son corps, recueilli par les moines de St-Salvi, fut enterré sans aucun honneur funèbre. C'était en 1308 ; il précéda Alighieri.

Ce fut peu de temps après cet événement que l'empereur Henri VII tenta de nouveaux efforts pour protéger à Florence le retour de ceux qu'avait bannis Charles de Valois. Pour diminuer le nombre de ses ennemis, la République consentit d'ouvrir ses portes au plus grand nombre, mais, afin de respecter encore une loi violente, la majeure partie des

Gibelins furent exclus de l'amnistie, et quelques-uns du parti des Blancs, parmi lesquels Alighieri, les fils de Veri, de la Maison des Cerchi, et ceux de Giano de la Bella.

Ceux-ci soulevèrent de nouveaux troubles, cherchèrent de nouveaux appuis, mais, au milieu de tant d'agitations, de nouvelles secousses, Florence put maintenir intactes ses libertés publiques. Passant successivement du pouvoir d'Uguccione à celui de Lando, elle sut toujours se défendre contre les attaques sans cesse renouvelées des ennemis de ses institutions. Ainsi de nouveaux droits garantirent les priviléges du peuple; les élections des magistrats furent mieux gardées contre les intrigues, et, malgré les aggressions fréquentes des États voisins, elle fonda de nouveaux conseils qui s'établirent sous le nom de *Conseil du Peuple* et de *Conseil Commun.*

Nous avons dépassé l'époque de la mort d'Alighieri ; parvenus à l'année 1327, à travers tous les orages et toutes les agitations des partis, nous aurons à déployer encore sur les années subséquentes des tableaux plus animés peut-être que les précédents.

Toute la Lombardie, soulevée contre Florence, avait mis en campagne une armée sous les ordres de Castruccio Castracani, soutenu par les secours fournis par les Visconti. Castruccio soulevait les populations dans cette guerre. Il espérait qu'à la faveur d'une victoire éclatante, il lui serait permis d'arriver à la principauté du la ville et qu'il en serait appelé le suprême chef. Son adversaire, au contraire, le général Ramondo di Cordonna employait tous ses efforts à dominer les affaires publiques pour capter entièrement la confiance des florentins. Tandis qu'il per-

dait le temps dans ces distractions d'une ambition sans mesure, Castruccio sut habilement profiter de ses lenteurs à former son armée. Il le prévint dans son attaque, et vint lui livrer bataille auprès d'Altopascio. La lutte fut violente, les florentins furent mis en déroute, mais leur courage ne fut point abattu au point de ne pas songer à lever de nouvelles troupes, et solliciter de nouveaux secours. Dans ce but, ils s'adressèrent pour se relever à Charles, duc de Calabre, et fils du roi de Sicile, afin qu'il voulut venir les défendre.

Celui-ci ne pouvant abandonner son armée au moment qu'il guerroyait en Sicile, leur envoya un français d'origine depuis long-temps attaché à sa cour. C'était Gauthier, qu'il avait créé duc d'Athènes, et dont

le nom figure parmi les plus puissants qui voulurent étouffer les libertés de Florence.

Il n'entre point dans notre cadre de suivre dans leur détail tous les événements qui bouleversèrent la fortune de cette ville. Aussi bien, après mille agitations qui la livrèrent vingt fois aux factions différentes qui la déchiraient ; après plusieurs conjurations qui faillirent la rendre esclave des Visconti, des Alberti, ligués avec les villes voisines, les seigneurs de la République fatigués de toutes les convulsions, de toutes les variations qui rejetaient sans cesse le pays sous le joug des grandes familles rivales, résolurent d'indiquer au peuple le duc d'Athènes pour être élu, comme suprême chef, pour l'espace d'un an. La noblesse elle-même appuya ce dessein, espérant bien par cette nouvelle création amener la ruine de l'État républicain tou-

jours contraire à ses intérêts. Aussi bien, dans ce but, les principaux de ce parti eurent plusieurs conférences avec Gauthier, lui conseillant de s'emparer de l'autorité souveraine, et lui promettant tous les secours qui dépendraient d'eux. Beaucoup de familles puissantes de la bourgeoisie se réunirent aux nobles. La plupart, dans cette solidarité, nous disent les chroniqueurs, étaient surtout inspirés par le désir de s'affranchir de leurs dettes au milieu de l'ordre nouveau qu'amènerait la servitude de leur patrie.

Il n'était point difficile de faire germer ces idées ambitieuses dans l'esprit intriguant de ce nouveau Pisistrate. Pourvu déjà du commandement des troupes, et portant son autorité sur toutes les affaires de la République, il étouffa les conspirations, poursuivit leurs chefs, exila les plus influents et se

rendit le peuple favorable pour une administration qui parût intègre et sévère. Aussi l'autorité du conseil des Vingt qu'il présidait était singulièrement discréditée ; la sienne grandissait devant les citoyens, et chacun déjà recherchait sa faveur. Il ne lui manquait plus que le titre de prince et de chef de l'Etat. Se croyant assez fort pour tenter cette élévation, il fit entendre au conseil qu'il serait utile au bien de la République qu'il en fût déclaré le suprême chef. La ville entière le demandait, et cette souveraineté temporaire le mettrait désormais à l'abri de toute tentative contre ses libertés. Il faut le dire au profit de ces hommes dont le caractère n'est point perdu, le conseil entier refusa de soutenir de semblables prétentions.

Mais appuyé de la faveur du peuple, Gauthier convoqua pour le lendemain tous les

citoyens sur la place de Ste-Croix ; il espérait bien devant eux obtenir l'assentiment de ses ambitieux projets. Il était bien sûr que, devant l'hypocrite Monteau qui cachait la tyrannie , il obtiendrait au nom de la liberté un pouvoir qu'il voulait faire servir à l'étouffer pour toujours.

Le conseil connaissant bien la puissance de ce nouveau maître s'émut devant des prétentions si peu déguisées. Alors il s'entoura des citoyens les plus dévoués à l'indépendance de leur patrie, et tous ensemble , au nom de la liberté menacée, allèrent le trouver pour le détourner de ces projets. L'un d'eux lui parla ainsi : ce discours est une bonne étude historique. Il dépeint les mœurs publiques de cette époque et mérite sous ce rapport d'être médité.

« Seigneur, les demandes que vous nous
» avez faites et l'ordre que vous avez donné
» au peuple de se rassembler nous engagent
» à nous présenter devant vous ; il nous pa-
» raît certain que vous voulez devoir à des
» moyens extraordinaires ce que vous n'a-
» vez point obtenu de notre consentement.
» Notre intention n'est pas de nous opposer
» à vos projets, mais de vous faire sentir la
» pesanteur du fardeau dont vous voulez
» vous charger, et la grandeur du péril au-
» quel vous vous exposez. »

« Vous cherchez à rendre esclave une ville
» qui a toujours vécu libre ; car l'autorité
» que nous avons accordée précédemment
» aux rois de Naples était une alliance d'a-
» mitié plutôt qu'une servitude. Avez-vous
» bien considéré combien, dans une ville
» comme celle-ci, le nom seul de liberté a

» d'importance, et cause d'enthousiasme ?
» la force ne peut la dompter ; le temps la
» prescrire ; le mérite seul, quel qu'il soit,
» la contrebalancera. Cette multitude sur
» laquelle vous comptez peut vous aban-
» donner un jour. Vous pouvez craindre
» d'avoir en peu de temps toute cette ville
» pour ennemie, et celui qui craint tout le
» monde ne peut jamais se défaire de per-
» sonne. N'espérez donc rien des persécu-
» tions, de la haine ou de la vengeance. »

« Il est très-certain que le temps ne suffit
» point pour éteindre l'amour de la liberté.
» L'histoire nous apprend qu'elle a souvent
» été rétablie dans une cité par des hommes
» qui n'en avaient jamais goûté les douceurs,
» mais qui l'aimaient cependant par le sou-
» venir que leur en avaient transmis leurs
» pères. Et lors même qu'ils n'auraient pas

» reçu de leurs aïeux cette sainte tradition,
» ne la trouveraient-ils pas inscrite partout?
» Et dans les palais publics, et sur les sièges des magistrats, et sur les gonfalons des
» corporations ? Et quel amour pour elle
» n'allume pas dans le cœur des citoyens la
» connaissance de toutes ces choses ! Par
» quelles actions espérez-vous pouvoir balancer la douceur de vivre libres, ou effacer dans l'esprit des hommes le désir de
» leur condition présente ? »

« En vain vous ajouteriez à cet État la
» Toscane entière ; en vain vous rentreriez
» chaque jour dans cette ville couvert de
» lauriers moissonnés sur vos ennemis ; Florence ne regarderait point cette gloire
» comme la sienne ; elle serait la vôtre, et
» ses citoyens n'acquerraient point par là
» des sujets, mais seulement des compa-

» gnons de servitude qui ne seraient qu'un
» nouvel instrument pour appesantir leur
» propre joug. Vos mœurs fussent-elles tou-
» jours pures, vos manières toujours bien-
» veillantes, vos jugements toujours droits,
» cela ne suffirait pas pour vous faire aimer.
» Toute chaîne est pesante, tout lien oné-
» reux à qui est habitué à vivre dans l'in-
» dépendance. Un bon prince et un État vio-
» lent sont incompatibles. La violence ap-
» pelle la violence, et il faut que l'un ait
» promptement détruit l'autre. »

« Vous avez à choisir, ou d'enchaîner
» cette ville par la force, ce à quoi les cita-
» delles, les gardes, les amis du dehors ne
» suffisent pas le plus souvent, ou de vous
» contenter du pouvoir que nous vous avons
» donné. Nous vous engageons à prendre ce
» dernier parti en vous rappelant qu'il n'est

» d'Empire durable que celui qui est fondé
» sur une soumission volontaire. Ne veuillez
» point, égaré par quelques lueurs d'un es-
» poir ambitieux, vous élever de manière à
» ne pouvoir ni garder une position fixe,
» ni monter plus haut; car alors, votre
» perte et la nôtre seraient aussi terribles
» qu'inévitables....... »

Mais ce fut en vain que les Prieurs firent entendre la voix expirante de la liberté. Tout fut méconnu; le peuple avait alors son idole. Aussi le 8 septembre 1342, vingt ans à peu-près après la mort d'Alighieri, Gauthier duc d'Athènes par la grâce du roi de Sicile, se rendit sur la place publique accompagné de ses nombreux partisans. Arrivé sur la place, il monta avec les siens à la tribune aux harangues. Là, on lut au peuple les conventions faites avec le conseil qui propo-

saient de lui donner pour un an le pouvoir souverain dans Florence. « Non ! non ! pour la vie ! s'écria le peuple. » En vain un tumulte se fit alors dans l'assemblée ; en vain quelques-uns reclamèrent contre cet abus de la violence et du pouvoir. Tout fut inutile, *In vanum resonaverunt.* Les satellites du duc, ses amis les aventuriers, la noblesse s'opposèrent plus vivement à cette démonstration, et Gauthier fut élu souverain de Florence, non plus pour un an, mais à perpétuité.

Elevé sur le pavois, on le porta en triomphe à travers la foule exaltée, en proclamant sa nouvelle souveraineté. Il fut conduit au palais, et sa bannière, en signe de triomphe, remplaça bientôt le vieux Gonfalon de la liberté. Aveuglement funeste ! déception peut-être méritée.

A peine Gauthier eut-il en main le pouvoir souverain qu'il leva le masque pour s'abandonner sans frein à sa nature orgueilleuse et cruelle. Il commença par enlever l'autorité à tous ceux qui songeaient encore à la dignité comme à l'indépendance de la patrie. Il enleva le drapeau aux Gonfaloniers des compagnies du peuple. Il protégea ouvertement la noblesse , rappela les proscrits, et plus soucieux des dangers du dedans que de ceux du dehors, il se ligua avec les villes voisines contre les partisans du système qu'il avait vaincu. Les impots furent augmentés ; les citoyens accablés de nouvelles contributions. Les grands et le peuple payaient de nouveaux tributs par les amendes considérables prononcées contre ceux d'entr'eux qui voulaient se plaindre. Les mœurs se corrompirent et , dans ce déchaînement d'un parvenu qui rappe-

lait les débordements de Tibère, ce qui devint le plus irritant pour la foule étaient les violences qu'il commettait sans réserve contre les femmes.

La renommée ayant fait connaître la nouvelle autorité dont ce duc était en possession, un grand nombre de français vinrent solliciter ses faveurs à la cour. Tous étaient employés, et la patrie semblait anéantie.

Devant cet oubli continuel de la majesté de l'État; devant le mépris de toutes les institutions, et cette corruption éhontée qui remplaçait la décence des mœurs publiques, les citoyens s'indignaient sourdement. La pompe royale qu'ils étaient forcés d'honorer insultait à leur misère. Ces satellites armés qui suivaient constamment leur maître contenaient la haine ou le courroux et, devant

les supplices nombreux qui les effrayaient sans cesse, chacun se maîtrisait, gardant pour un avenir meilleur son fiel et la réparation de tant d'ignominies.

Le duc Gauthier connaissait bien les sentiments d'effroi qu'il inspirait, mais il dissimulait et quelquefois, sous une bienveillance fardée, il caressait sa victime pour mieux la saisir. Ainsi, un Matteo di Morezzo lui ayant dénoncé une conspiration fut envoyé lui-même à la mort. Mais que peut un tyran devant un peuple animé du désir de secouer l'esclavage ? Un grand nombre de citoyens résolurent donc de périr et de reprendre leur liberté. Les grands, les bourgeois et les artisans se liguèrent, dans l'intention de renverser le duc. L'archevêque de Florence lui-même, Agnoli Acciajoli, fatigué des hontes et des douleurs que subis-

niqua la conjuration à quelques-uns de ses amis Siennois, afin d'en obtenir du secours au moment de l'attaque. En même temps, pour les engager davantage, il leur nommait les nombreuses et puissantes familles qui les soutenaient. Ce fut une imprudence et non pas une délation. L'un de ceux auxquels on avait révélé la conspiration en fit part à François Brunelleschi qu'il y croyait affilié. Celui-ci, sous l'espoir de quelque recompense, animé peut-être du désir de se venger de quelques conjurés, s'empressa de faire ses révélations au duc qui en fit arrêter de suite deux des principaux. Mais la liste était puissante et nombreuse. Il y avait imprudence à faire un éclat qui pouvait devenir dangereux. Le duc jugea donc préférable de consulter François Adimari qui fut mandé devant lui. Il y vint, et, plein de confiance dans ses complices, il effraya le tyran de leur

nombre, de leur crédit et de leur puissance. Quelques-uns conseillèrent alors de soulever la ville, et, dans ce conflit général, de mettre à mort tous ceux qui seraient pris les armes à la main. Gauthier recula devant ce moyen. Il avait devant lui un ennemi trop nombreux. Il se décida pour un autre parti, qui, s'il eut réussi, l'eût facilement défait de ses adversaires. C'était d'ailleurs une perfidie.

Il avait pris pour coutume de convoquer dans son palais de nombreux citoyens à l'effet de les consulter, quand les circonstances lui paraissaient difficiles. Après s'être entouré de nouvelles troupes, et de ses satellites les plus dévoués, il forma une liste de trois cents citoyens qu'il envoya convoquer par ses huissiers, sous prétexte de les consulter, mais dans le dessein de s'en délivrer

par la mort. C'était trop tard. L'arrestation d'Adimari , la convocation soudaine des troupes du dehors avaient donné l'éveil à la ville. On pressentit facilement un piège, et il devint facile de se refuser à une convocation qui devait conduire infailliblement à un carnage sans défense. Les conjurés se revirent avec empressement. Les listes furent échangées. En peu d'heures tout fut convenu , et dès le lendemain il fut décidé qu'une réunion génerale se ferait dans le vieux marché pour exciter le tumulte, et appeler le peuple à la liberté. C'était aussi *le* 26 *juillet* 1343...

Au jour convenu , on accourt plein de confiance, les armes à la main. Les cloches du vieux Baptistère soulèvent bientôt toute la multitude. Les cris de liberté résonnent dans tous les rangs. De tous côtés le peuple se

barricade et se fortifie en déployant les nouveaux drapeaux distribués par les conjurés. Chacun jure de se défendre et de faire périr Gauthier. La révolte s'étend comme une flamme et menace bientôt tous ses ennemis.

Quatre familles du peuple seulement firent défaut, dans les rangs des libérateurs de Florence, pour se joindre aux séïdes du duc; et, chose remarquable, la corporation des bouchers était la première parmi ses défenseurs. C'est alors que, voyant les Gonfalons du peuple s'avancer menaçants vers le palais, le duc fit prendre les armes aux siens et songea sérieusement à sa défense. Il y eut une mêlée durant laquelle plusieurs des siens furent mis à mort. Toujours à l'abri dans l'intérieur du palais, il hésita pour savoir s'il se défendrait dans ses murs, ou s'il irait de sa personne au devant de ses ennemis.

Mais un grand nombre de conjurés, craignant encore le prestige ou la terreur qu'inspirait sa présence, se rangèrent rapidement en bataille devant le palais pour l'empêcher de sortir. Ce fut alors que les familles du peuple qui s'étaient déclarées pour lui, s'apercevant bien vîte que la victoire ne penchait pas de leur côté, firent volte-face et se réunirent à leurs concitoyens pour l'expulsion et la chûte de leur tyran commun. Il y eut toujours, on le voit, des vainqueurs pour le lendemain....

Pendant ce temps, le combat devenait très-vif entre le peuple et les troupes du duc, mais devant l'audace et l'exaltation, celles-ci ne purent résister. Elles furent vaincues et se rendirent à la merci des vainqueurs. Seulement, quelques-uns, après avoir abandon-

né leurs armes et leurs chevaux, purent se réfugier encore dans l'intérieur du palais.

Pendant que cette action se passait sur la place, deux conjurés suivis d'une partie du peuple forcèrent les prisons, brulèrent les papiers de la chancellerie et mirent à mort sans pitié tous les ministres du duc qu'ils purent saisir. La victoire était donc entière du côté des insurgés ; rien ne pouvait sauver le duc. Alors dans ce suprême moment, voyant bien qu'il n'avait plus aucun secours à espérer, soit de la ville entièrement soulevée contre lui, soit de ses partisans découragés et vaincus, il voulut tenter un moyen pour se rendre la multitude favorable. Il manda près de lui les prisonniers que les siens avaient fait et, leur parlant avec une bienveillance fardée, il les rendit à la liberté. Puis, il fit placer sur les frontons du palais les insignes

du peuple, offrit de nouvelles garanties pour ses libertés, fit bon marché de ses ministres; mais il était trop tard. La révolution triomphante ne voulut accepter aucun gage de celui qu'elle regardait à bon droit comme parjure à ses serments. Et durant qu'il était ainsi assiégé au palais, craignant de périr par le fer, la faim ou le feu, les citoyens s'assemblaient à l'église de Sainte-Reparata, prononçaient sa déchéance et donnaient une forme nouvelle à la république. Cela fut fait de concert avec la noblesse et l'évêque de Florence représentant le clergé. De nouveaux pouvoirs furent constitués, de nouvelles autorités créées.

Durant l'énivrement de cette victoire, quelques ambassadeurs voulurent profiter de la générosité du vainqueur pour sauver le duc. Le peuple s'y refusa d'abord, à moins

qu'on ne lui livrât deux victimes qu'il désignait. C'était Guillaume d'Asceji et son fils, dont les fureurs l'avaient soulevé. Gauthier vaincu et prisonnier eût pourtant la générosité de rejeter ces barbares prétentions. Mais, à son tour, dominé par les troupes qu'il avait avec lui, et ne pouvant décliner leur exigeance impérieuse, il consentit à livrer cette pâture à la fureur populaire. Ce fut son salut. Il y eut alors sur la place une scène affreuse. Le père et le fils, exposés sans défense au milieu de cette multitude effrenée, sont assaillis de tous côtés, et tombent bientôt sous les mille coups qui les accablent. Déchirés, meurtris, couverts de sang, honnis; leur agonie, les insultes, la mort ne peuvent apaiser la rage et la démence de leurs ennemis. On les frappe morts, on contemple avidement leurs blessures, on voudrait les rendre encore à la vie, afin de renouveler

leur martyre, et, pour que rien ne manquât à l'atrocité de cette vengeance, (frémissons) leurs chairs toutes chaudes sont arrachées par ces nouveaux cannibales qui les dévorent et s'en repaissent au milieu des applaudissements de la frénésie.

Gorgée du sang de ces infortunés, rassasiée de cette vengeance, la multitude devint alors plus facile au prince vaincu. Il fut donc convenu que celui-ci se retirerait avec les siens, emportant ses trésors; qu'il renoncerait à toutes prétentions sur Florence, et ratifierait cette renonciation, dès qu'il serait hors des limites de la république.

Après ce traité, Gauthier quitta la ville, le 6 aout, accompagné seulement de quelques-uns des siens. Parvenu jusqu'à Casentino, il ratifia sa renonciation sous les menaces du

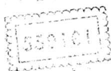
comte Simon qui voulait le reconduire à Florence, s'il s'obstinait à la refuser. Ce duc, tyran d'un jour, était, nous dit-on, avare, cruel et plein de hauteur. Plus jaloux d'être craint que d'être aimé, il préférait une soumission d'esclaves à l'amour d'un peuple libre et éclairé. Ses formes et ses manières répondaient à l'aigreur de son esprit. Il était petit, avait le teint noir, la barbe longue et peu épaisse. Aussi, sous tous les rapports, il inspirait la répugnance. Ses excès et sa tyrannie lui firent perdre en dix mois une souveraineté dont la perfidie l'avait investi.

Après son expulsion et sa chûte, Florence s'organisa sur de nouveaux fondements. C'était vingt ans environ après la mort d'Alighieri. Les germes de saine liberté que l'énergique prieur avait semés dans sa patrie ne se perdirent point au milieu des orages. Des

institutions nouvelles furent créées ; des villes importantes s'affranchirent en fondant de nouveaux privilèges. Des hommes illustres par leurs lumières et leur génie surgirent encore du sol de l'Italie, et précédèrent de peu de temps cette nouvelle époque où la république florentine, reconnaissant ses torts et son ingratitude envers le grand et malheureux citoyen qui l'avait illustrée, nommait un professeur pour lire publiquement ses œuvres et prononcer son apothéose.

Ce fut l'aurore du règne pacifique des Médicis.

FIN.


550101

